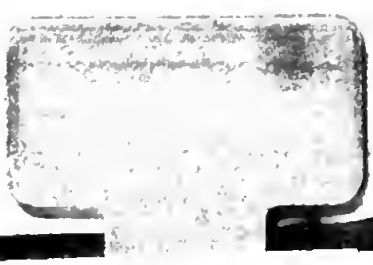

Nat. Lib. 28 (12

10327

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME XII.

Digitized by Google

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

avec les commentaires de VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

ornée de trente-cinq figures.

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1797.

ARIANE,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES,

DE

THOMAS CORNEILLE.

1672.

PRÉFACE

DU COMMENTATEUR.

Un grand nombre d'amateurs du théâtre ayant demandé qu'on joignît aux œuvres dramatiques de *Pierre Corneille* l'*Ariane* et l'*Essex* de *Thomas Corneille* son frère, accompagnés aussi de commentaires, on n'a pu se refuser à ce travail.

Thomas Corneille était cadet de *Pierre* d'environ vingt années. Il a fait trente-trois pièces de théâtre, aussi-bien que son aîné. Toutes ne furent pas heureuses; mais *Ariane* eut un succès prodigieux en 1672, et balança beaucoup la réputation du *Bajazet* de *Racine* qu'on jouait en même tems, quoiqu'assurément *Ariane* n'approche pas de *Bajazet :* mais le sujet était heureux; les hommes, tout ingrats qu'ils sont, s'intéressent toujours à une femme tendre, abandonnée par un ingrat; et les femmes qui se retrouvent dans cette peinture pleurent sur elles-mêmes.

Presque personne n'examine à la représentation si la pièce est bien faite et bien écrite : on est touché; on a eu du plaisir pendant une heure; ce plaisir même est rare; et l'examen n'est que pour les connaisseurs.

On rapporte dans la *bibliothèque des théâtres*, qu'*Ariane* fut faite en quarante jours; je ne suis pas étonné de cette rapidité dans un homme qui a

l'habitude des vers, et qui est plein de son sujet. On peut aller vîte quand on se permet des vers prosaïques, et qu'on sacrifie tous les personnages à un seul. Cette pièce est au rang de celles qu'on joue souvent, lorsqu'une actrice veut se distinguer par un rôle capable de la faire valoir. La situation est très-touchante. Une femme qui a tout fait pour *Thésée*, qui l'a tiré du plus grand péril, qui s'est sacrifiée pour lui, qui se croit aimée, qui mérite de l'être, qui se voit trahie par sa sœur, et abandonnée par son amant, est un des plus heureux sujets de l'antiquité. Il est bien plus intéressant que la *Didon* de *Virgile*; car *Didon* a bien moins fait pour *Enée*, et n'est point trahie par sa sœur; elle n'éprouve point d'infidélité, et il n'y avait peut-être pas là de quoi se brûler.

Il est inutile d'ajouter que ce sujet vaut infiniment mieux que celui de *Médée*. Une empoisonneuse, une meurtrière ne peut toucher des cœurs et des esprits bien faits.

Thomas Corneille fut plus heureux dans le choix de ce sujet que son frère ne le fut dans aucun des siens depuis *Rodogune*; mais je doute que *Pierre Corneille* eût mieux fait le rôle d'*Ariane* que son frère. On peut remarquer en lisant cette tragédie, qu'il y a moins de solécismes et moins d'obscurités que dans les dernières pièces de *Pierre Corneille*. Le cadet n'avait pas la force et la profondeur du génie de l'aîné; mais il parlait sa langue

avec plus de pureté, quoiqu'avec plus de faiblesse. C'était d'ailleurs un homme d'un très-grand mérite, et d'une vaste littérature, et, si vous exceptez *Racine*, auquel il ne faut comparer personne; il était le seul de son tems qui fût digne d'être le premier au dessous de son frère.

ACTEURS.

OENARUS, roi de Naxe.

THÉSÉE, fils d'Ægée roi d'Athènes.

PIRITHOUS, fils d'Ixion roi des Lapithes.

ARIANE, fille de Minos roi de Crète.

PHÈDRE, sœur d'Ariane.

NÉRINE, confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, confident d'Œnarus.

La scène est dans l'île de Naxe.

ARIANE.

NAPOLI

ARIANE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

OENARUS, ARCAS.

OENARUS.

Je le confesse, Arcas, ma foiblesse redouble, 1)
Je ne puis voir ici Pirithoüs sans trouble.
Quelques maux où ma flâme ait dû me préparer,
C'étoit toujours beaucoup que les voir différer.
La princesse avoit beau m'étaler sa constance,
Son hymen reculé flattoit mon espérance;
Et si Thésée avoit, et son cœur, et sa foi,
Contre elle, contre lui, le tems étoit pour moi.
De ce foible secours Pirithoüs me prive;

1) *Je le confesse, Arcas, ma foiblesse redouble, etc.* Ce rôle d'*OEnarus* est visiblement imité de celui d'*Antiochus* dans *Bérénice*, et c'est une mauvaise copie d'un original défectueux par lui-même. De pareils personnages ne peuvent être supportés qu'à l'aide d'une versification toujours élégante, et de ces nuances de sentiment que *Racine* seul a connues.

Le confident d'*OEnarus* avoue que sans doute *Ariane* est *belle*. *OEnarus* a vu *Thésée* rendre *quelques soins à Mégiste et à Cyane;* cela l'a flatté *du côté d'Ariane*. C'est un amour de comédie, dans le style négligé de la comédie.

Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive.
Cet ami si long-tems de Thésée attendu,
Pour partager la joie, en ces lieux s'est rendu.
Il vient être témoin du bonheur de sa flâme.
Ainsi plus de remise; il faut m'arracher l'ame,
Et me soumettre enfin au tourment sans égal,
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, et sans doute elle est belle; 1)

1) . . . . *Et sans doute elle est belle.* Ce vers et tous ceux qui sont dans ce goût, prouvent assez ce que dit Riccoboni, que la tragédie en France est la fille du roman. Il n'y a rien de grand, de noble, de tragique, à aimer une femme parce *qu'elle est belle.* Il faudrait du moins relever ces petitesses par l'élégance de la poésie.

Que le lecteur dépouille seulement de la rime les vers suivans. *Vous sûtes que Thésée avait, par le secours d'Ariane, évité les détours du labyrinthe en Crète, et que pour reconnaître un si fidelle amour, il fuyait avec elle, vainqueur du minotaure. Quelle espérance vous laissaient des nœuds si bien formés?* Voyez non-seulement combien ce discours est sec et languissant; mais à quel point il péche contre la régularité.

Eviter les détours du labyrinthe en Crète. Thésée n'évita pas les détours du labyrinthe en Crète, puisqu'il fallait nécessairement passer par ces détours. La difficulté n'était pas de les éviter, mais de sortir en ne les évitant pas. Virgile dit :

Hic labor illa domus, et inextricabilis error.

Mais, seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle
Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
La mettoient hors d'état de répondre à vos vœux?
Si tôt que dans cette île où les vents la poussèrent,
Aux yeux de votre cour ses beautés éclatèrent,
Vous sûtes que Thésée avoit par son secours
Du labyrinthe en Crète évité les détours,
Et que pour reconnoître un amour si fidelle, 1)
Vainqueur du minotaure, il fuyoit avec elle.
Quel espoir vous laissoient des nœuds si bien formés? 2)
Ils étoient l'un de l'autre également charmés.

Ovide dit :

Ducit in errorem variarum ambage viarum.

Racine dit :

Par vous auroit péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite.
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eut armé votre main.

Voilà des images, voilà de la poésie, et telle qu'il la faut dans le style tragique.

1) *Pour reconnoître un amour si fidelle.* On ne reconnaît point un amour comme on reconnaît un service, un bienfait. *Si fidelle* n'est pas le mot propre. Ce n'est point comme fidelle; c'est comme passionnée qu'*Ariane* donna le fil à *Thésée.*

2) *Des nœuds si bien formés.* Un nœud est-il bien formé, parce qu'on s'enfuit avec une femme? Cette expression lâche, triviale, vague, n'exprime pas ce qu'on doit exprimer. Examinez ainsi tous les vers; vous n'en trouve-

Chacun d'eux l'avouoit, et vous-même en cette île,
Contre le fier Minos leur promettant asile,
Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour,
Qui devoit par l'hymen couronner leur amour.

OENARUS.

Que n'ont-ils pu me croire? ils m'auroient vu sans peine
Consentir à ces nœuds dont l'image me gêne.
Quoiqu'alors Ariane eût les même appas,
On résiste aisément quand on n'espère pas;
Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,
Qu'à vaincre de mes sens la première surprise;
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,
Thésée en est la cause, et lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athènes,
Ici depuis trois mois il languit dans ses chaines;
Et quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,

rez que très-peu qui résistent à une critique exacte. Cette négligence dans le style, ou plutôt cette platitude, n'est presque pas remarquée au théâtre : elle est sauvée par la rapidité de la déclamation; et c'est ce qui encourage tant d'auteurs à se négliger, à employer des termes impropres, à mettre presque toujours le boursoufflé à la place du naturel, à rimer en épithètes, à remplir leurs vers de solécismes, ou de façons de parler obscures qui sont pires que des solécismes; pour peu qu'il y ait dans leurs pièces deux ou trois situations intéressantes, quoique rebattues, ils sont contens. Nous avons déjà dit que nous n'avons pas depuis *Racine* une tragédie bien écrite d'un bout à l'autre.

Pirithoüs absent, il ne les goûtoit pas.
Pour en choisir le jour, il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre.
Ces délais démentoient un cœur bien enflammé;
Et qui n'auroit pas cru qu'il n'auroit point aimé?
Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie,
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmans objets qui brillent dans ma cour,
Sembloient chercher Thésée, et briguer son amour.
Il rendoit quelques soins à Mégiste, à Cyane.
Tout cela me flattoit du côté d'Ariane;
Et j'allois quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignoit un bien qu'il n'osoit me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
De deux amis si chers unit les destinées,
Il n'est pas surprenant que malgré de beaux feux,
Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux.
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire,
Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.
Mais, seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle?

OENARUS.

C'est là ma peine, Arcas, Ariane est fidelle.
Mes languissans regards, mes inquiets soupirs,
N'ont que trop de ma flâme expliqué les désirs.
C'étoit peu, j'ai parlé; mais pour l'heureux Thésée,
D'un feu si violent son ame est embrasée,

Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
A fuir l'occasion de me voir sans témoins.
Phèdre sa sœur, qui sait les peines que j'endure,
Soulage en m'écoutant ma funeste aventure;
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obstine par elle, et chéris mon tourment.

ARCAS.

Avec un sel secours vous êtes moins à plaindre;
Mais Phèdre est sans amour, et d'un mérite à craindre.
Vous la voyez souvent, et j'admire, seigneur,
Que sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

OENARUS.

Vois par là de l'amour le bizarre caprice.
Phèdre dans sa beauté n'a rien qui m'éblouisse.
Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux;
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux;
Cependant, quoiqu'aimable, et peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, et ne sens rien pour elle.
Non, ce n'est ni par choix, ni par raison d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît, on se laisse enflammer.
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, saisit, entraîne, et rend un cœur sensible;
Et par une secrette et nécessaire loi,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi. 1)

1) *On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.* Les vers précédens et celui-ci sont une imitation de ces vers de *Rodogune :*

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties....

Je l'éprouve au supplice où le ciel me condamne.
Tout me parle pour Phèdre, et tout contre Ariane;

Et de ces vers de la *Suite du Menteur :*

Quand les arrêts du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre, etc.

Redisons toujours que ces vers d'idylle, ces petites maximes d'amour conviennent peu au dialogue de la tragédie, que toute maxime doit échapper au sentiment du personnage, qu'il peut par les expressions de son amour dire rapidement un mot qui devienne maxime, mais non pas être un parleur d'amour.

C'est ici qu'il ne sera pas inutile d'observer encore que *ces lieux communs de morale rubrique*, que *Despréaux* a tant reprochés à *Quinault*, se trouvent dans des ariettes détachées, où elles sont bien placées, et que jamais le personnage de la scène ne prononce une maxime qu'à propos, tantôt pour faire pressentir sa passion, tantôt pour la déguiser. Ces maximes sont toujours courtes, naturelles, bien exprimées, convenables au personnage et à sa situation; mais quand une fois la passion domine, alors plus de ces sentences amoureuses. *Arcabone* dit à son frère :

Vous m'avez enseigné la science terrible
Des noirs enchantemens qui font pâlir le jour;
Enseignez-moi, s'il est possible,
Le secret d'éviter les charmes de l'amour.

Elle ne cherche point à discuter la difficulté de vaincre cette passion, à prouver que l'amour triomphe des cœurs les plus durs.

Armide ne s'amuse point à dire en vers faibles :

Non, ce n'est point par choix, ni par raison d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer.

Et quoi que sur le choix ma raison ait de jour,
L'une a ma seule estime, et l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître ?
Qui peut tout, ose tout.

OENARUS.

Que me fais-tu connoître ?
L'ayant reçue ici, j'aurois la lâcheté
De violer les droits de l'hospitalité !
Quand je m'y résoudrois, quel espoir pour ma flâme?
En la tyrannisant, toucherois-je son ame ?
Thésée est un héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois.
Son cœur est tout à lui, j'en connois la constance,
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi par mon respect, au défaut d'être aimé,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connoissent,
Et malgré mon amour....Mais les princes paroissent. 1)

Elle dit, en voyant *Renaud :*

Achevons.... Je frémis.... Vengeons-nous.... Je soupire.

L'amour parle en elle, et elle n'est point parleuse d'amour.

1) Remarquons que le style de cette scène et de beaucoup d'autres est négligé, lâche, faible, prosaique.

. . . . . Au défaut d'être aimé
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.

SCENE II.

OENARUS, THESÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

OENARUS.

Enfin voici le jour si long-tems attendu :
Pirithoüs dans Naxe à Thésée est rendu;
Et quand un heureux sort permet qu'il le revoie,
Il n'est pas mal-aisé de juger de sa joie.
Aprés un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie est encor plus sensible pour moi,
Seigneur; et plus Thésée a, pendant mon absence,
D'un destin rigoureux souffert la violence,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que du sort le choix illégitime
L'ayant au minotaure envoyé pour victime,
Il dût par un triomphe à jamais glorieux
Affranchir son pays d'un tribut odieux ?
Sur le bruit qui rendit ces nouvelles certaines,
L'espoir de son retour m'attira dans Athènes;
Et par un ordre exprès, ce fut là que je sus
Qu'il attendoit ici son cher Pirithoüs.
Soudain je vole à Naxe, où de sa renommée
Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée,

Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand roi,
Même zèle toujours l'intéresse pour moi.

OENARUS.

Que Thésée est heureux! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

THESÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître,
Seigneur; on n'est heureux qu'autant qu'on le croit être.
Vous m'accablez de biens, et quand je vous doit tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

OENARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense;
Mais si j'en attendois quelque reconnoissance,
Prince, me dussiez-vous, et la vie, et l'honneur,
Il seroit un moyen....

THESÉE.

Quel? achevez, seigneur.
J'offre tout, et déjà mon cœur cède à la joie
De penser....

OENARUS.

Vous voulez en vain que je le croie.
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés;
Il vous en coûteroit plus que vous ne pensez.

THESÉE.

Doutez-vous de mon zèle? et....

OENARUS.

Non, je me condamne.

Aimez Pirithoüs, possédez Ariane.
Un ami si parfait... de si charmans appas....
J'en dis trop, c'est à vous de ne m'entendre pas : 1)
Ma gloire le veut, prince, et je vous le demande.

SCENE III.

PIRITHOUS, THESÉE.

PIRITHOUS.

Je ne sais si le roi ne veut pas qu'on l'entende;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur.
Songez-y; s'il falloit qu'épris d'amour pour elle....

THESÉE.

Sa passion est forte, et ne m'est pas nouvelle;
Je la sus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer;
Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

PIRITHOUS.

Il est vrai qu'Ariane auroit lieu de se plaindre,
Si, chéri sans réserve, elle vous voyoit craindre.

1) *Un ami si parfait.... de si charmans appas.... J'en dis trop; c'est à vous de ne m'entendre pas.* Qui ne sent dans toute cette scène, et sur-tout en cet endroit, la pusillanimité de ce rôle ? *Avec ces charmans appas !* Pourquoi ce pauvre roi dit-il ainsi son secret à *Thésée ?* On laisse échapper les sentimens de son cœur devant sa maîtresse, mais non pas devant son rival.

Je viens de lui parler, et je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardens souhaits.
C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,
Que quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre,
Son cœur de cette gloire uniquement charmé....

THESÉE.

Hélas! et que ne puis-je en être moins aimé!
Je ne me verrois pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés....
Le puis-je dire?

PIRITHOUS.

O dieux! est-ce vous qui parlez?
Ariane en beauté par-tout si renommée,
Aimant avec excès, ne seroit point aimée?
Vous seriez insensible à de si doux appas?

THESÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.
Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, et mes yeux, qu'elle est belle.[1]

1) *Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle, me dit qu'elle est aimable, et mes yeux, qu'elle est belle.* Ces vers qui sont d'un bouquet à *Iris*, et *Ariane en beauté par-tout si renommée*, et l'*amour qui tâche d'ébranler Thésée sur le rapport de ses yeux*, et cet *amour qui a beau parler quand le cœur se tait*, font de *Thésée* un héros de *Clélie*. Les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas, achèvent de gâter cette scène, qui d'ailleurs est bien conduite; mais ce n'est pas assez qu'une scène soit

L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler ;
Mais quand le cœur se tait, l'amour a beau parler :
Pour engager ce cœur ses amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au-devant de ses chaînes,
Et ne confond d'abord, par ses doux embarras,
Tous les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée
La fidelle Ariane à tout s'est exposée ?
Par là du labyrinthe heureusement tiré....

THESÉE.

Il est vrai, tout sans elle étoit désespéré.
Du succès attendu son adresse suivie,
Malgré le sort jaloux, m'a conservé la vie ;
Je la dois à ses soins : mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur ?
Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zèle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
Touché de son amour, confus de son éclat,
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat :
Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire ;
Mais mon ingratitude est un mal nécessaire ;

raisonnable ; ce n'est que remplir un devoir indispensable ; et quand il n'est question que d'amour, tout est froid et petit, sans le style de *Racine*. Cette scène surtout manque de force ; les combats du cœur y étaient nécessaires. *Thésée* perfide envers une princesse à qui il doit sa vie et sa gloire, devrait avoir plus de remords.

Et l'on s'efforce en vain, par d'assidus combats,
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite est grand, et peut l'avoir charmée ;
Mais quand elle vous aime, elle se croit aimée.
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
Et vous aurez juré....

THESÉE.

Qui n'eût fait comme moi ?
Pour me suivre Ariane abandonnoit son père.
Je lui devois la vie, elle avoit de quoi plaire :
Mon cœur sans passion me laissoit présumer
Qu'il prendroit à mon choix l'habitude d'aimer.
Par là ce qu'il donnoit à la reconnoissance,
De l'amour auprès d'elle eut l'entière apparence.
Pour payer ce qu'au sien je voyois être dû,
Mille devoirs ... hélas ! c'est ce qui m'a perdu.
Je les rendois d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déjà ma flâme étoit extrême,
Lorsqu'un trouble secret me fit appercevoir
Que souvent pour aimer c'est peu que le vouloir.
Phèdre à mes yeux surpris à toute heure exposée....

PIRITHOUS.

Quoi ! la sœur d'Ariane a fait changer Thésée ?

THESÉE.

Oui, je l'aime, et telle est cette brûlante ardeur,
Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui seule en secret je soupire,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire ;

Digitized by Google

Je l'ai connu par elle, et ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime et que j'en suis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime ?

THESÉE.

Autant que je le puis attendre,
Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis long-tems l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre son ame
De laisser sans scrupule agir toute sa flâme,
Et voudroit, pour montrer ce qu'elle sent pour moi,
Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi,
Cependant pour ôter toute la défiance
Qu'auroit donné le cours de notre intelligence,
Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus.
Cyane, ÆEglé, Mégiste ont part à cet hommage;
Ariane le voit, et n'en prend point d'ombrage;
Rien n'alarme son cœur, tant ce que je lui doi,
Contre ma trahison lui répond de ma foi.

PIRITHOUS.

Ces devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.
Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu ?

THÉSÉE.

Flatter l'espoir du roi, donner tems à sa flâme
De pouvoir malgré lui tyranniser son ame,

Gagner l'esprit de Phèdre, et me débarrasser
D'un hymen dont peut-être on m'auroit fait presser.

PIRITHOUS.

Mais me voici dans Naxe, et quoi qu'on puisse faire,
Votre infidélité ne sauroit plus se taire.
Quel prétexte auriez-vous encore à différer ?

THÉSÉE.

Je me suis trop contraint, il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en ressentir de peine,
Il faut lui découvrir que son hymen me gêne ;
Et pour punir mon crime, et se venger de moi,
La porter, s'il se peut, à faire choix du roi.
Vous seul, car de quel front lui confesser moi-même
Qu'en moi c'est un ingrat, un parjure qu'elle aime ?
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.
Parlez, mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée,
La chercher, la trouver dans une sœur aimée,
Ce seroit un supplice, après mon changement,
A faire tout oser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente.
Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.
Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber,
Phèdre à sa défiance est seule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut ; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que pour vous dégager

Je lui parle du feu qui vous porte à changer.
C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant mon secours vous étant nécessaire,
Si sur l'hymen du roi je puis être écouté,
J'appuîrai le projet dont je vous vois flatté.
Phèdre vient, je vous laisse.

THESÉE.

O trop charmante vue!

SCENE IV.

THESÉE, PHEDRE.

THESÉE.

Eh bien! à quoi, madame, êtes-vous résolue?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret?
Et quand Pirithoüs, que je feignois d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre,
M'aimerez-vous si peu, que pour le retarder
Vous me disiez encor que c'est trop hasarder?

PHEDRE.

Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même. 1)
Prince, je vous l'ai dit, il est vrai, je vous aime;

1) *Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même, etc. Phèdre* devait là-dessus parler avec plus d'élégance. Cette scène est ennuyeuse, et l'amour de *Phèdre* et de *Thésée* déplait à tout le monde. L'ennui vient de ce qu'on sait qu'ils s'aiment et qu'ils sont d'accord; ils

Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours
L'avoir dit une fois, c'est le dire toujours.
Je n'examine point si je pouvois sans blâme
Au feu qui m'a surprise abandonner mon ame,
Peut-être à m'en défendre aurois-je trouvé jour;
Mais il entre souvent du destin dans l'amour;
Et dût-il m'en coûter un éternel martyre,
Le destin l'a voulu, c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc; mais malgré l'appas flatteur et doux
Des tendres sentimens qui me parlent pour vous,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est pour vos intérêts elle-même immolée;
Qu'aucun amour jamais n'eût tant de fermeté,
Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité;
Et plus l'instant approche où cette infortunée,
Après un long espoir, doit être abandonnée,
Plus un secret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage;
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage;
Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois....

THESÉE.

Ah! ne me parlez plus de ce que je lui dois.

n'ont plus rien alors d'intéressant à se dire. Cette scène pouvait être belle; mais quand *Phèdre* dit *que la gloire est le secours d'un cœur bien né*, et qu'avoir dit *une fois qu'on aime*, c'est le *dire toujours*, on ne croit pas entendre une tragédie.

Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire?
Quels efforts! j'ai tâché de l'aimer pour vous plaire;
C'est mon crime, et peut-être il m'en faudroit haïr:
Mais vous m'en donniez l'ordre, il falloit obéir.
Il falloit me la peindre aimable, jeune, belle,
Voir son pays quitté, mes jours sauvés par elle.
C'étoit de quoi sans doute assujettir mes vœux,
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux;
Mais son mérite en vain sembloit fixer ma flâme;
Un tendre souvenir frappoit soudain mon ame.
Dès le moindre retour vers un charme si doux,
Je cédois au penchant qui m'entraîne vers vous;
Et sentois dissiper, par cette ardeur nouvelle,
Tous les projets d'amour que j'avois faits pour elle.

PHEDRE.

J'aurois de ces combats affranchi votre cœur,
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse....
Non, Thésée, elle m'aime avec trop de tendresse.
D'un supplice si rude il faut la garantir;
Sans doute elle en mourroit, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle
Auroit peut-être dû me demeurer fidelle;
Cet amour qui toujours trop propre à me charmer,
N'ose....

THESÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie.

Ces feux dont ma raison ne sauroit triompher,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chère image....
Mais à quel sentiment ma passion m'engage!
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas?

PHEDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage:
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce;
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force.
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups;
Si le triomphe est rude, il est digne de vous.
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,
D'immoler à sa gloire....

THESÉE.

Et le pourrez-vous faire?
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins, seront-ils effacés?
Oublirez-vous si tôt cet ardent sacrifice...?

PHEDRE.

Cruel, pourquoi vouloir accroître mon supplice?
M'accable-t-il si peu, qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter?
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez su plaire.

Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux,
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans vous.
C'est trop; déjà mon cœur à ma gloire infidelle,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle;
Il se trouble, il s'emporte, et dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THESÉE.

Ah! puis qu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi pour l'épargner trahir un si beau feu?

PHEDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu?
Sachant que vous m'aimez....

THESÉE.

C'est ce qu'il faut lui taire.
Sa fuite de Minos allume la colère:
Pour s'en mettre à couvert elle a besoin d'appui.
Le roi l'aime, faisons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,
Elle souffre en ces lieux qu'un trône la soutienne.
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystère.
Mais prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant,
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte,
En faveur de l'amour un peu de joie éclate;

Que contre vos frayeurs rassurant votre esprit,
Elle efface....

PHEDRE.

Allez, prince, on vous aime, il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en secret votre cœur vous inspire;
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer,
N'écoutez que l'amour, si vous savez aimer.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ARIANE, NERINE.

NERINE.

Le roi, de ce refus eût eu lieu de se plaindre;
Madame, vous devez un moment vous contraindre,
Et quoiqu'en l'écoutant nous ne puissiez douter
Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter;
Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd, et la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sais qu'avec le roi j'ai tout à ménager;
J'aurois tort de l'aigrir. L'asile qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs, tant de respect accompagne ses vœux,
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
Mais quand d'un premier feu l'ame tout occupée 1)

1) *Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée, etc.* On voit dans ces vers quelque chose du style de *Pierre Corneille;* ce sont des maximes générales; elles sont justes; mais disons toujours que les grandes passions ne s'expriment point en maximes. J'ai déjà remarqué que vous n'en trouvez pas un seul exemple

Ne trouve de douceur qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer,
Qu'un amant qu'on n'églige, et qui parle d'aimer.
Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée,
Tandis que le roi vient, parle-moi de Thésée. 1)
Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi;
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi;
Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

dans *Racine*. *Trouver de la douceur à des traits*, n'est pas élégant. *C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer*, est de la prose de comédie. *Un amant qui parle d'aimer*, est un pléonasme faible.

1) *Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée, tandis que le roi vient, parle-moi de Thésée.* Le premier vers est prosaïque et mal fait. *Parle-moi de Thésée tandis que le roi vient.* Ce vers ne me paraît pas assez passionné; ce *tandis que le roi vient*, semble dire, *parle-moi de Thesée en attendant.* Observez comme *Hermione*, dans *Andromaque*, dit la même chose avec plus de sentiment et d'élégance.

> Ah! qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs,
> N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs?
> Pyrrhus revient à nous! Hé bien! chère Cléone,
> Connois-tu les transports de l'heureuse Hermione?
> Sais-tu quel est Pyrrhus? t'es-tu fait raconter
> Le nombre des exploits? Mais qui les peut compter?
> Intrépide, et par-tout suivi de la victoire, etc.

Cela est bien supérieur aux *cent moustres dont l'univers a été dégagé par Thésée, et qui se voit purgé d'un mauvais sang*, à ces *victimes prises par Thésée et par Hercule, etc.*

NERINE.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage ;
Mais au point que de lui je vois vos sens charmés,
C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand tout brillant de gloire
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire ?
De cent monstres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
Combien ainsi qu'Hercule a-t-il pris de victimes ?
Combien vengé de morts ? combien puni de crimes ?
Procuste et Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains ?
Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire ;
Tout le monde le sait, tout le monde l'admire ;
Mais c'est peu, je voudrois que tout ce que je voi
S'en entretînt sans cesse, en parlât comme moi.
J'aime Phèdre ; tu sais combien elle m'est chère. 1)
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire,
C'est de voir son esprit de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve ; et qui feroit moins qu'elle ?

1) *J'aime Phèdre, tu sais combien elle m'est chère, etc.* Ce sentiment d'*Ariane* me parait bien naturel, et en même tems du plus grand art. Le spectateur sent avec un extrême plaisir les raisons du silence de *Phèdre*.

Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits.
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

NERINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence.
N'ayant jamais aimé, son cœur ne conçoit pas....

ARIANE.

Elle évite peut-être un cruel embarras. 1)
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse ;
Mais vivre indifférente, est-ce une vie heureuse ? 2)

NERINE.

Apprenez-le du roi, qui de vous trop charmé,
Ne souffriroit pas tant, s'il n'avoit point aimé.

1) *Elle évite peut-être un cruel embarras.* Ce sentiment est encore très-touchant, quoique le mot d'*embarras* soit trop faible.

2) *Mais vivre indifférente est-ce une vie heureuse ?* Ce vers serait fort plat si *Ariane* parlait d'elle-même ; mais elle parle de sa sœur ; elle la plaint de ne point aimer, tandis qu'en effet elle aime *Thésée*. On est déjà bien vivement intéressé.

SCENE II.

OENARUS, ARIANE, NERINE.

OENARUS.

Ne vous offensez point, princesse incomparable, 1)
Si prêt à succomber au malheur qui m'accable,

1) *Ne vous offensez point, princesse incomparable.* *OEnarus* joue ici le rôle de l'*Antiochus* de *Bérénice*; mais il est bien moins raisonnable, et bien moins touchant; il a le ridicule de parler d'amour à une princesse dont il sait que *Thésée* est idolâtre, et qu'il croit que *Thésée* adore; et il ne l'a aimée que depuis qu'il a été témoin de leurs amours. *Antiochus*, au contraire, a aimé *Bérénice* avant qu'elle se fût déclarée pour *Titus*, et il ne lui parle que lorsqu'il va la quitter pour jamais. Ce qui rend sur-tout *OEnarus* très-inférieur à *Antiochus*, c'est la manière dont il parle.

Thésée a du mérite, et il l'a dit cent fois. Les sens ravis d'OEnarus ont cédé à l'amour dès qu'il a vu Ariane. Il falloit n'en parler plus; il l'a fait par respect, il n'a point changé d'ame; il a langui d'amour tout consumé. Il demande pour *flatter son martyre, un mot favorable, et un sincère soupir.*

Ariane répond qu'elle n'est *point ingrate*, que *Thésée se trouve adoré dans son cœur*, que dès la *première fois elle l'a déclaré*, et répète encore, *dès la première fois*, comme si c'était un beau discours à répéter. Ce dialogue trop négligé devait être écrit avec la plus grande finesse. On ne s'apperçoit pas de ces défauts à la représentation; ils choquent beaucoup à la lecture.

Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
La triste liberté de vous entretenir.
Je la demande entière; et quoi que puisse dire
Ce feu qui malgré vous prend sur moi trop d'empire,
Vous pouvez sans scrupule en voir mon cœur atteint,
Quand pour prix de mes maux je ne veux qu'être plaint

ARIANE.

Je connois tout l'amour dont votre ame est éprise :
Son excès m'a souvent causé de la surprise;
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même avant vous ne se soit déjà dit.
Tant d'ardeur méritoit que ce cœur plus sensible
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé;
Mais quand je vous ai vu, Thésée étoit aimé;
Vous savez son mérite, et le prix qu'il me coûte.
Après cela, seigneur, parlez, je vous écoute.

OENARUS.

Thésée a du mérite, et je l'ai dit cent fois :
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.
Par-tout sa gloire éclate; on l'estime, on l'honore;
Il vous aime, ou plutôt, madame, il vous adore.
Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux;
Et qui pourroit moins faire étant aimé de vous?
Après cette justice à sa flâme rendue,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue?
Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
Cédèrent à l'amour si tôt que je vous vis.

Vous l'avez déjà su par l'aveu téméraire
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut, pour cesser de vous être suspect,
Ne vous en parler plus, je l'ai fait par respect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence;
Et s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas,
C'étoit bien m'en punir, que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flâme.
Pour vous voir sans pitié je n'ai point changé d'ame.
J'ai souffert, j'ai languit, d'amour tout consumé,
Madame, et tout cela sans espoir d'être aimé.
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chère.
J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire;
Et même en ce funeste et dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux: vous l'aimez, il vous aime;
Mais songez, en pleignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point solicité ma foi,
Que vous n'avez rien fait, rien hasardé pour moi;
Et que lorsque mon cœur dispose de ma vie,
C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait soupirer,
S'il étoit quelque grace où je pusse aspirer,
Je vous demanderois, pour flatter mon martyre,
Qu'au moins quand je vous perds, vous daignassiez
me dire,
Que sans ce premier feu pour vous si plein d'appas,
J'aurois pu par mes soins ne vous déplaire pas.

Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose,
Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose;
Mais un mot favorable, un sincère soupir,
Est tout pour qui ne veut que l'entendre et mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,
Qu'il faut vous l'avouer, je ne suis point ingrate.
Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi,
Et voudroit être à vous s'il pouvoit être à moi;
Mais il perdroit le prix dont vous le croyez être,
Si l'infidélité vous en rendoit le maître.
Thésée y règne seul, et s'y trouve adoré.
Dès la première fois je vous l'ai déclaré,
Dès la première fois....

ODNARUS.

C'en est assez, madame;
Thésée a mérité que vous payiez sa flâme.
Pour lui, Pirithoüs arrivé dans ma cour,
Va presser votre hymen, choisissez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt nécessaire,
Parlez, il me suffit que ce sera vous plaire:
J'exécuterai tout. Peut-être il seroit mieux
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, si l'image me tue?
Mais je me priverois par là de votre vue.
C'est ce qui peut sur-tout aigrir mon désespoir;
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.

SCENE III.

OENARUS, THESÉE, ARIANE, NERINE.

OENARUS.

PRINCE, mon trouble parle; et quand je voudrois taire 1)
Le supplice où m'expose un destin trop contraire,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahiroit malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime, et de cet amour dont j'adore les charmes,
La princesse est l'objet, n'en prenez point d'alarmes.
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
De tous ses mouvemens ma raison me rend maître;
L'effort est grand sans doute; on en souffre, et peut-être
Un rival tel que moi par sa vertu trahi,

1) *Prince, mon trouble parle, et quand je voudrois taire, etc.* On ne doit, ce me semble, faire un pareil aveu que quand il est absolument nécessaire. Aucune raison ne doit engager *OEnarus* à se déclarer le rival de *Thésée*. *Antiochus*, dans *Bérénice*, ne fait un pareil aveu qu'à la fin du cinquième acte; et c'est en quoi il y a un très-grand art. Le style d'*OEnarus* met le comble à l'insipidité de son rôle; il adore *les charmes de son amour*, il en fait *l'aveu au point de l'hymen*. Il dit que *c'est montrer assez ce qu'est un si beau feu*, et qu'il est *trahi par sa vertu*. Comment est-il trahi par sa vertu, puisqu'il renonce à un si beau feu, et qu'il va préparer le mariage de *Thésée* et d'*Ariane*?

Mérite d'être plaint, et non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.
Vos soupçons auroient pu faire outrage à ma foi,
S'ils s'étoient avec vous expliqués avant moi;
C'est en les prévenant que je me justifie.
Ne considérez point le malheur de ma vie.
L'hymen depuis long-temps attire tous vos vœux;
J'y consens, dès demain vous pouvez être heureux.
Pirithoüs présent n'y laisse plus d'obstacle :
Ma cour qui vous honore attend ce grand spectacle :
Ordonnez-en la pompe, et dans un sort si doux,
Quoi que j'aie à souffrir, ne regardez que vous.
Adieu, madame.

SCÈNE IV.

THESÉE, ARIANE, NERINE.

THESÉE.

Il faut l'avouer à sa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurois pu croire.
Au bonheur d'un rival lui-même consentir!

ARIANE.

L'honneur à cet effort a du l'assujettir.
Qu'eût-il fait? Il sait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourroient rien sur moi.

THESÉE.

Tant d'amour me confond; et plus je vois, madame,
Que je dois....

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flâme. 1)
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez chèrement; il faut que l'hymenée
De ma sœur avec lui joigne la destinée,
Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour et l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite, elle est aimable et belle, 2)
Suit mes conseils en tout, et je vous réponds d'elle.
Voyez Pirithoüs, et tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THESÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême;

1) *Apprenez un projet de ma flâme, etc.* Ce dessein d'*Ariane* d'unir une sœur qu'elle aime à l'ami de *Thésée*, tandis que cette sœur lui prépare la plus cruelle trahison, forme une situation très-belle et très-intéressante; c'est là connaître l'art de la tragédie et du dialogue; c'est même une espèce de coup de théâtre. L'embarras de *Thésée*, et l'extrême honté d'*Ariane*, attachent le spectateur le plus indifférent: les vers, à la vérité, sont faibles.

2) *Ma sœur a du mérite; elle est aimable et belle.... L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême, etc.*, sont des expressions trop négligées; mais la scène par elle-même est excellente.

Mais, madame, le roi.... Vous savez qu'il vous aime.
S'il faut....

ARIANE.

Je vous entends ; le roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu.
Cet inquiet souci ne sauroit me déplaire,
Et pour le dissiper je sais ce qu'il faut faire.

THESÉE.

C'en est trop, mon cœur.... Dieux!

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux!
Ce qu'il vous fait sentir, je me le dis pour vous :
Je me dis....

THESÉE.

Plût aux dieux! vous sauriez la contrainte....

ARIANE.

Encore un coup, perdez cette jalouse crainte ;
J'en connois le remède ; et si l'on m'ose aimer,
Vous n'aurez pas long-tems à vous en alarmer.

THESÉE.

Minos peut vous poursuivre, et si de sa vengeance....

ARIANE.

Et n'ai-je pas en vous une sure défense ?

THESÉE.

Elle est sure, il est vrai ; mais....

ARIANE.

Achevez.

THESÉE.

J'attends....

ARIANE.

Ce désordre me gêne, et dure trop long-tems :
Expliquez-vous enfin.

THESÉE.

Je le veux, et ne l'ose ;
A mes propres souhaits moi-même je m'oppose ;
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir.
Il faut parler pourtant, c'est trop me retenir.
Vous m'aimez, et peut-être une plus digne flâme
N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame.
Tout mon sang auroit peine à m'acquitter vers vous;
Et cependant le sort, de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos désirs funeste....
Adieu, Pirithoüs vous peut dire le reste.
Sans l'amour qui du roi vous soumet les états,
Je vous conseillerois de ne l'apprendre pas.

SCENE V.

ARIANE, PIRITHOUS, NERINE.

ARIANE.

Quel est ce grand secret, prince, et par quel mystère
Vouloir me l'expliquer, et tout-à-coup se taire ?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien ; il sort tout interdit,
Madame, et par son trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

Je vous comprends tous deux; vous arrivez d'Athènes; 1)
Du sang dont je suis née on n'y veut point de reines;
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos ?
Qu'après la mort d'Ægée il soit toujours le même ;
Qu'il m'ôte, s'il le peut, l'honneur du rang suprême :
Trône, sceptre, grandeurs, sont des biens superflus ;
Thésée étant à moi, je ne veux rien de plus.

1) *Je vous comprends tous deux ; vous arrivez d'Athènes. Ariane* tombe dans la même méprise que *Bérénice*, qui impute au trouble de *Titus* un tout autre sujet que le véritable. Il vaudrait mieux peut-être qu'*Ariane* demandât à *Pirithoüs*, si les Athéniens ne s'opposent pas à son mariage avec *Thésée*, plutôt que de soupçonner tout d'un coup qu'ils s'y opposent ? Mais enfin cette méprise ne servant qu'à faire éclater davantage l'amour d'*Ariane*, intéresse beaucoup pour elle.

Son amour paye assez ce que le mien me coûte,
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime sans doute;
Et comment pourroit-il avoir le cœur si bas,
Que tenir tout de vous, et ne vous aimer pas? 1)
Mais, madame, ce n'est que des ames communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes.
Qu'Athènes se déclare, ou pour, ou contre vous,
Vous avez de Minos à craindre le courroux;
Et l'hymen seul du roi peut sans incertitude
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime, et de vous Naxe prenant la loi,
Calmera....

ARIANE.

Vous voulez que j'épouse le roi?

1) *Et comment pourroit-il avoir le cœur si bas, que tenir tout de vous, et ne vous aimer pas?* Ces deux vers sont imités de ces deux-ci, de *Sévère* dans *Polyeucte*.

Un homme aimé de vous; mais quel cœur assez bas
Auroit pu vous connoître, et ne vous aimer pas!

Ce mot *bas* n'est tolérable, ni dans la bouche de *Sévère*, ni dans celle de *Pirithoüs*. Un homme n'est point du tout *bas*, pour connaître une femme et ne la pas aimer; et ce n'est point à *Pirithoüs* à dire que son ami aurait le cœur *bas*, s'il n'aimait pas *Ariane*. De plus, ce n'est point une bassesse d'être perfide en amour. Chaque chose a son nom propre; et sans la convenance des termes, il n'y a rien de beau.

Certes, l'avis est rare, et si j'ose vous croire,
Un noble changement me va combler de gloire.
Me connoissez-vous bien?

PIRITHOUS.

Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes détestés. 1)
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille;
Mais, madame, je sais ce que je vous conseille;
Et si vous me croyez, quels que soient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

ARIANE.

Qui, moi, les suivre? moi qui voudrois pour Thésée
A cent et cent périls voir ma vie exposée? 1)
Dieux! quel étonnement seroit au sien égal,
S'il savoit qu'un ami parlât pour son rival?
S'il savoit qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime?

PIRITHOUS.

Vous le consulterez, n'en croyez que lui-même.

1) . . . . *Les moindres lâchetés sont pour votre grand cœur des crimes détestés.* Cette impropriété de termes déplaît à quiconque aime la justesse dans les discours. Le mot de *lâcheté* ne convient pas plus que celui de *bas;* et l'*ardeur sans pareille pour la gloire*, est déplacée quand il s'agit d'amour. Cette scène ressemble encore à celle où *Antiochus* vient annoncer à *Bérénice* qu'elle doit renoncer à *Titus;* mais il y a bien plus d'art à faire apprendre le malheur de *Bérénice* par son amant même, qu'à faire instruire *Ariane* de sa disgrace par un homme qui n'y a nul intérêt.

2) . . . . *Moi, qui voudrois pour Thésée à cent et*

ARIANE.

Quoi ! si l'offre d'un trône avoit pu m'éblouir,
Je lui demanderois si je dois le trahir,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant....

PIRITHOUS.

Je n'ai dit que ce que j'ai pu dire.
Vous y penserez mieux, et peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour..
Adieu, madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise !
Demeurez, avec moi c'est en vain qu'on déguise..
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer :
J'en tremble, et c'est pour moi la plus sensible atteinte.
Eclaircissez ce doute, et dissipez ma crainte ;
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidelle, et me vole son cœur;
Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire....

cent périls voir ma vie exposée. Cela est encore imité de *Racine.*

> Moi, dont vous connoissez le trouble et les tourmens,
> Quand vous ne me quittez que pour quelques momens,
> Moi qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
> De vous. . . . . .

Cela vaut mieux que *cent et cent périls ;* mais la situation est très-touchante ; et c'est presque toujours la situation qui fait le succès au théâtre.

PIRITHOUS.

Je me tais, c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire? Ah dieux! vous me désespérez.
Je verrois à mes vœux d'autres vœux préférés!
Thésée à me quitter.... Mais quel soupçon j'écoute!
Non, non, Pirithoüs, on vous trompe sans doute.
Il m'aime; et s'il m'en faut séparer quelque jour,
Je pleurerai sa mort, et non pas son amour.

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale....

ARIANE.

Parlez plus clairement: ai-je quelque rivale?
Thésée a-t-il changé? viole-t-il sa foi?

PIRITHOUS.

Mon silence déjà s'est expliqué pour moi;
Par là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine;
Mais quand leur seul remède est de vous faire reine,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner,
C'est le meilleur conseil qu'on vous puisse donner.
Ma présence commence à vous être importune,
Je me retire.

SCENE VI.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune ?
Il n'en faut point douter je suis trahie. 1) Hélas !
Nérine.

NERINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindroit pas ?
Tu le sais, tu l'as vu, j'ai tout fait pour Thésée.
Seule à son mauvais sort je me suis opposée ;
Et quand je me dois tout promettre de sa foi,
Thésée a de l'amour pour une autre que moi ?
Une autre passion dans son cœur a pu naître ?
J'ai mal ouï, Nérine, et cela ne peut être.
Ce seroit trahir tout, raison, gloire, équité.

1) *Il n'en faut point douter, je suis trahie.* Il manque peut-être à cette scène de la gradation dans la douleur, et de la force dans les sentimens. *Ariane* ne doit point dire *qu'elle regrette cette raison barbare.* La raison ne s'oppose point du tout à sa juste douleur ; et ce n'est pas ainsi que le désespoir s'exprime : c'est le poëte qui fait là une petite digression sur la *raison barbare* ; ce n'est point *Ariane. Thomas Corneille* imitait souvent de son frère ce grand défaut qui consiste à vouloir raisonner quand il faut sentir.

Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

NERINE.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire;
Et quand il a voulu l'attendre si long-tems,
Ce n'étoit qu'un prétexte à ses feux inconstans.
Il nourrissoit dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah! que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine?
Sur le gouffre des maux qui me vont abîmer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux, quand je les veux fermer?
Hélas! il est donc vrai que mon ame abusée
N'adoroit qu'un ingrat en adorant Thésée?
Dieux! contre un tel ennui soutenez ma raison,
Elle cède à l'horreur de cette trahison;
Je la sens qui déjà.... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter cette raison barbare,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage et de mon désespoir?
Quoi, Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre....

SCENE VII.

ARIANE, PHEDRE, NERINE.

ARIANE.

Au! ma sœur, savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre?
Vous avez cru Thésée un héros tout parfait? 1)
Vous l'estimiez sans doute; et qui ne l'eût pas fait?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur, tout chancelle;
Tout doit être suspect, Thésée est infidelle.

PHEDRE.

Quoi! Thésée?....

ARIANE.

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter est le prix que ma flâme en reçoit;
Il me trahit, au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon ame désolée.
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.
Son sang devroit payer la douleur qui me presse; 2)
C'est là, ma sœur, c'est là, sans pitié, sans tendresse,

1) *Vous avez cru Thésée un héros tout parfait. ... Et qui ne l'eût pas fait? .... Tout chancelle, etc.* Voilà des expressions bien étranges; il n'était plus permis d'écrire avec tant de négligence, après les modèles que *Thomas Corneille* avait devant les yeux.

2) *Son sang devroit payer la douleur qui me presse.* Pour parler ainsi, *Ariane* devait être plus sure de

Comme après un forfait si noir, si peu commun,
On traite les ingrats, et Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggère,
Mon amour est encor plus fort que ma colère.
Ma main tremble, et malgré son parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHEDRE.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre;
Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir....

ARIANE.

Ah! qu'on est éloigné de le bien concevoir!
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,
Il faudroit qu'on sentît même ardeur, même flâme;
Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi;
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
Souille ainsi.... Quelquefois le remords suit le crime.
Si le sien lui faisoit sentir ces durs combats....

l'infidélité de *Thésée*. Ce que lui a dit *Pirithoüs* n'est point assez clair pour la convaincre de son malheur; elle devait demander des éclaircissemens à *Pirithoüs*; elle devait même chercher *Thésée*. L'amour aime à se flatter; le doute, l'agitation, le trouble devaient être plus marqués. *Phèdre* se présente ici d'elle-même; c'était à sa sœur à la faire prier de venir. *Phèdre* ne doit point dire: *Quoi! Thésée?* . . . . Feindre en cette occasion de l'étonnement, c'est un artifice qui rend *Phèdre* odieuse.

Ma sœur, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas.
Je sais que vous m'aimez, et vous le devez faire.
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chère,
Que cette inébranlable et fidelle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver.... Hélas! dirai-je, mon parjure?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure.
Prenez, pour l'arracher à son nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant.
Dites-lui qu'à son feu j'immolerois ma vie,
S'il pouvoit vivre heureux aprés m'avoir trahie.
D'un juste et long remords avancez-lui les coups.
Enfin, ma sœur, enfin je n'espère qu'en vous.
Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite 1)
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.
Il semble que dès-lors il me faisoit prévoir
Le funeste besoin que j'en devois avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remède?

PHEDRE.

Je vais mander Thésée, et si son cœur ne cède,
Madame, en lui parlant, vous devez présumer...;

ARIANE.

Hélas! et plût au ciel que vous sussiez aimer, 2)

1) *Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite, etc.* Voilà quatre vers dignes de *Racine.*

2) *Hélas! et plût au ciel que vous sussiez aimer!* Ce vers est encore fort beau; et par le naturel dont il est, et par la situation. Elle souhaite que sa sœur connaisse l'amour; et pour son malheur *Phèdre* ne

Que vous pussiez savoir, par votre expérience,
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence !
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur.
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur et de rage;
Tous les traits en seroient plus vivement tracés.
N'importe, essayez tout, parlez, priez, pressez.
Au défaut de l'amour, puisqu'il n'a pu vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.
Allez, ma sœur, courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, suis-moi, Nérine, et ne me quitte pas.

Fin du second acte.

le connaît que trop. Il serait à souhaiter que les vers suivans fussent dignes de celui-là.

ACTE TROISIEME.

SCENE I. 1)

PIRITHOUS, PHEDRE.

PIRITHOUS.

Ce seroit perdre tems, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Thésée, et le force à se rendre.

1) Cette scène est une de celles qui devaient être traitées avec le plus d'art et d'élégance. C'est le mérite de bien dire, qui seul peut donner du prix à ces dialogues, où l'on ne peut dire que des choses communes. Que serait *Aricie*, que serait *Atalide*, si l'auteur n'avait employé tous les charmes de la diction pour faire valoir un fond médiocre? C'est là ce que la poésie a de plus difficile; c'est elle qui orne les moindres objets.

Qui dit sans s'avilir les plus petites choses,
Fait des plus secs chardons des œillets et des roses.
In tenui labor at tenuis non gloria.

Ce rôle de *Phèdre* était très-délicat à traiter: quelque chose qu'elle dise pour se justifier, elle est coupable; et dès qu'elle a fait l'aveu de sa passion à *Thésée*, on ne peut la regarder que comme une perfide qui cherche à pallier sa trahison. Cependant, il y a beaucoup d'art et de bienséance dans les reproches qu'elle se fait, et dans la résolution qu'elle semble prendre.

Que de foiblesse! Il faut l'empêcher d'en jouir.

J'admire encor, madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau si long-tems combattu.
Par son manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paroître une sœur opprimée.
Vous avez essayé, par un tendre retour,
De ramener son cœur vers son premier amour.
Et prière, et menace, et fierté de courage,
Tout vient pour le fléchir d'être mis en usage;
Mais sur ce changement qui semble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner.
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire;
Et s'il céde au remords quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Si tôt qu'il vous regarde, il ne s'en souvient plus.

PHEDRE.

Les dieux me sont témoins que de son injustice
Je souffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma sœur méritoit que sa foi
Se fît de l'aimer seule une sévère loi;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose,
Par ma facilité je me trouve la cause,
Il n'est peine, supplice, où pour l'en garantir
La pitié de ses maux ne me fît consentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle.

Combattre incessamment son infidelle audace,
Allez, Pirithoüs, revoyez-le, de grace.

Et si les vers étaient meilleurs, ce sentiment rendrait *Phèdre* supportable.

Digitized By Google

Je l'ai pris sans songer à le rendre infidelle,
Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer,
Avant que de savoir si je voulois aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eût rien de volontaire,
Il dépendoit de moi de parler ou me taire.
J'ai parlé, c'est mon crime, et Thésée applaudi
A l'infidélité par là s'est enhardi.
Ah! qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime!
Ses regards m'expliquoient sa passion extrême;
Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi:
N'étoit-ce pas assez pour corrompre sa foi?
J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée,
Il fallut voir sa flâme, et souffrir d'être aimée;
J'en craignis le péril, il me sut éblouir.
Que de foiblesse! Il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre incessamment son infidelle audace.
Allez, Pirithoüs, revoyez-le, de grace.
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui.
J'ai déjà beaucoup dit; dites-lui plus encore.

PIRITHOUS.

Nous avancerions peu, madame; il vous adore; 1)
Et quand pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus,
Son ame toute à vous n'en seroit pas plus prête

1) *Nous avancerions peu, madame, il vous adore.* Le personnage de *Pirithoüs* est un peu lâche. Est-ce à lui d'encourager *Phèdre* dans sa perfidie?

A suivre d'autres lois, et changer de conquête.
Quoique le coup soit rude, achevons de frapper.
Pour servir Ariane il faut la détromper;
Il faut lui faire voir qu'une flâme nouvelle,
Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle,
Sa sureté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le roi l'aime, et son trône est pour elle un asile.

PHEDRE.

Quoi! je la trahirois, elle qui trop facile, 1)
Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi,
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi!
Et quand elle sauroit que par mes foibles charmes,
Pour lui percer le cœur j'aurois prêté des armes,
Je pourrois à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser?
Je pourrois soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux....

1) *Quoi! je la trahirois, elle qui trop facile, etc.* L'art du dialogue exige qu'on réponde précisément à ce que l'interlocuteur a dit. Ce n'est que dans une grande passion, dans l'excès d'un grand malheur, qu'on doit ne pas observer cette règle : l'ame alors est toute remplie de ce qui l'occupe, et non de ce qu'on lui dit: c'est alors qu'il est beau de ne pas bien répondre; mais ici *Pirithoüs* ouvre à *Phèdre* la voie la plus convenable et la plus honnête de réussir dans sa passion : cette passion même doit la forcer à répondre à l'ouverture de *Pirithoüs*.

PIRITHOUS.

Voyez qu'elle s'approche.
Parlons, son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS, PHEDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Hé bien! ma sœur, Thésée est-il inexorable?
N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable?
Et quand au repentir on le porte à céder, 1)
Croit-il que mon amour ose trop demander?

PHÉDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son ame.
J'ai peint son changement lâche, odieux, infame.

1) *Et quand au repentir on le porte à céder.* Ces scènes sont trop faiblement écrites; mais le plus grand défaut est la nécessité malheureuse où l'auteur met *Phèdre* de ne faire que tromper. Il fallait un coup de l'art pour ennoblir ce rôle. Peut-être si *Phèdre* avait pu espérer qu'*Ariane* épouserait le roi de Naxe, si sur cette espérance elle s'était engagée avec *Thésée*, alors étant moins coupable, elle serait beaucoup plus intéressante.

Ariane, d'ailleurs, ne dit pas toujours ce qu'elle doit dire; elle se sert du mot de *rage*; elle veut qu'on peigne bien sa *rage*. Ce n'est pas ainsi qu'on cherche à attendrir son amant.

Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords.
Il connoît, et son crime, et son ingratitude ;
Il s'en hait, il en sent la peine la plus rude.
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur ;
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur;
Et le destin plus fort que sa reconnoissance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstance.

ARIANE.

Quelle excuse! et pour moi qu'il rend peu de combat!
Il hait l'ingratitude, et se plaît d'être ingrat.
Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure,
Ma sœur, il ne sait point qu'il faudra que j'en meure.
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal désespoir qui règne dans mon cœur.
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
D'assembler tous les maux dont on connoît l'image ;
Il y seroit sensible, et ne pourroit souffrir
Que qui sauva ses jours fût forcée à mourir.

PHEDRE.

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse,
Vous soupçonneriez moins....

ARIANE.

J'ai tort, je le confesse;
Mais dans un mal sous qui la constance est à bout,
On s'égare, on s'emporte, et l'on s'en prend à tout.

PIRITHOUS.

Madame, de ces maux à qui la raison céde,

Le tems qui calme tout est l'unique remède.
C'est par lui seul....

ARIANE.

Les coups n'en sont guère importans,
Quand on peut se résoudre à s'en remettre au tems.
Thésée est insensible à l'ennui qui me touche;
Il y consent; je veux l'apprendre de sa bouche.
Je l'attendrai, ma sœur, qu'il vienne.

PIRITHOUS.

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, et le voir inflexible,
C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible;
Vous en souffrirez trop, et pour peu de souci....

ARIANE.

Allez, ma sœur, de grace, et l'envoyez ici.

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

PIRITHOUS.

Par ce que je vous dis, ne croyez pas, madame, 1)
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flâme.
Sachant ce qu'il devoit au généreux amour
Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offroit votre hymenée;
Et je venois ici, plein de ressentiment,
Rendre grace à l'amante, en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidelle,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle,
Et qu'il ne m'attendoit que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devois-je pas, quoi qu'il me fît entendre,
Pénétrer les raisons qui vous faisoient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant,
L'amour à l'amitié ne défère pas tant?
Ah! quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse!

1) *Par ce que je vous dis, ne croyez pas, madame, etc.* Cette scène est inutile, et par là devient languissante au théâtre. *Pirithoüs* ne fait que redire en vers faibles ce qu'il a déjà dit; et *Ariane* dit des choses trop vagues.

Il croit ce qu'il souhaite, et prend tout pour excuse.
Si Thésée avoit peu de ces empressemens
Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amans,
Je croyois que son ame au dessus du vulgaire
Dédaignoit de l'amour la conduite ordinaire,
Et qu'en sa passion garder tant de repos,
C'étoit suivre en aimant la route des héros.
Je faisois plus; j'allois jusqu'à voir sans alarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes;
Et ne pouvois penser qu'ayant reçu sa foi,
Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.
Mais enfin puisque rien pour lui n'est plus à taire,
Quel est ce rare objet que son choix me préfère?

PIRITHOUS.

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colère est suspecte, il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint; mais lorsqu'il vous outrage,
Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage:
Il vous offre son trône; et malgré le destin,
Votre malheur par là trouve une heureuse fin.
Tout vous porte, madame, à ce grand hymenée.
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée?
Déjà la Crète cherche à se venger de vous;
Et Minos....

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux.
Qu'il s'arme contre moi, que j'en sois poursuivie,

Sans ce que j'aime, hélas! que faire de la vie ?
Aux décrets de mon sort achevons d'obéir.
Thésée avec le ciel conspire à me trahir.
Rompre un si grand projet, ce seroit lui déplaire.
L'ingrat veut que je meure, il faut le satisfaire,
Et lui laisser sentir, pour double châtiment,
Le remords de ma perte et de son changement.

PIRITHOUS.

Le voici qui paroît. N'épargnez rien, madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner son ame;
Et si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

SCENE IV.

ARIANE, THESÉE, NÉRINE.

ARIANE.

Approchez-vous, Thésée, et perdez cette crainte. 1)

1) *Approchez-vous, Thésée, et perdez cette crainte.* Cette scène est très-touchante au théâtre, du moins de la part d'*Ariane :* elle le serait encore davantage si *Ariane* n'était pas tout-à-fait sure de son malheur. Il faut toujours faire durer cette incertitude le plus qu'on peut; c'est elle qui est l'ame de la tragédie. L'auteur l'a si bien senti, qu'*Ariane* semble encore douter du changement de *Thésée*, quand elle doit en être sure. *Pourquoi m'aborder*, dit-elle, *la rougeur au front, quand rien ne vous confond? et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité.* C'est s'exprimer en doutant, et c'est

Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainsi, quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, et la rougeur au front?
Un héros tel que vous, à qui la gloire est chère,
Quoi qu'il fasse, ne fait que ce qu'il voit à faire; 1)

ce qui est dans la nature: mais il ne fallait donc pas que dans les scènes précédentes on l'eût instruite positivement qu'elle était abandonnée.

1) *Quoi qu'il fasse ne fait que ce qu'il voit à faire. Le labyrinthe ouvert vous fit fuir le trépas.* Voilà de mauvais vers, et ceux-ci ne sont pas meilleurs.

Et que s'est-il offert que je pusse tenter,
Qu'en ta faveur ma flâme ait craint d'exécuter?

Mais aussi il y a des vers très-heureux, comme:

. . . . . Eblouis-moi si bien,
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.
Je te suis; mène-moi dans quelque île déserte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.
Tu le vois, c'en est fait, je n'ai plus de colère.

Mais sur-tout:

Remène-moi, barbare, aux lieux où tu m'as prise,

est admirable.

Le cœur humain est sur-tout bien développé et bien peint, quand *Ariane* dit à *Thésée: Ote-toi de mes yeux, je ne veux pas avoir l'affront que tu me quitte*; et que dans le moment même elle est au désespoir qu'il prenne congé d'elle. Il y a beaucoup de vers dignes de *Racine*, et entièrement dans son goût. Ceux-ci, par exemple?

As-tu vu qu'elle joie a paru dans ses yeux?
Comb'en il est sorti satisfait de ma haine?
Que de mépris! . . . . . .

Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous cessez de m'aimer, je l'aurai mérité.
Le changement est grand, mais il est légitime:
Je le crois seulement; apprenez-moi mon crime,
Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups,
Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

THÉSÉE.

Ah! pourquoi le penser? Elle est toujours la même;
Même zèle toujours suit mon respect extrême; 1)
Et le tems dans mon cœur n'affoiblira jamais
Le pressant souvenir de ses rares bienfaits;
M'en acquitter vers elle est ma plus forte envie.
Oui, madame, ordonnez de mon sang, de ma vie;
Si la fin vous en plaît, le sort me sera doux,
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

Cette césure interrompue au second pied, c'est-à-dire, au bout de quatre syllabes, fait un effet charmant sur l'oreille et sur le cœur. Ces finesses de l'art furent introduites par *Racine*, et il n'y a que les connaisseurs qui en sentent le prix.

1) *Même zèle toujours suit mon respect extrême, etc.* *Thésée* ne peut guère répondre que par ces protestations vagues de reconnaissance; mais c'est alors que la beauté de la diction doit réparer le vice du sujet, et qu'il faut tâcher de dire d'une manière singulière des choses communes.

Tous les sentimens d'*Ariane* dans cette scène sont naturels et attendrissans; on ne pourrait leur reprocher qu'une diction un peu prosaïque et négligée.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire,
Le destin la vouloit, je l'aurois laissé faire.
Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert;
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,
Des sermens de respect sont le prix qu'on lui donne!
Par ce soin de vos jours qui m'a fait tout quitter,
N'aspirois-je à rien plus qu'à me voir respecter?
Un service pareil veut un autre salaire;
C'est le cœur, le cœur seul, qui peut y satisfaire :
Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner;
C'est lui seul....

THESÉE.

Je voudrois vous le pouvoir donner;
Mais ce cœur malgré moi vit sous un autre empire:
Je le sens à regret, je rougis à le dire;
Et quand je plains vos feux par ma flâme déçus,
Je hais mon injustice, et ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus! Qu'aurois-tu fait, parjure,
Si quand tu vins du monstre éprouver l'aventure,
Abandonnant ta vie à ta seule valeur,
Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur?
Pour mériter ce cœur qui pouvoit seul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que falloit-il plus faire?
Et que s'est-il offert que je pusse tenter,
Qu'en ta faveur ma flâme ait craint d'exécuter?
Pour te sauver le jour dont la rigueur me prive,

Ai-je pris à regret le nom de fugitive ?
La mer, les vents, l'exil, ont-ils pu m'étonner?
Te suivre, c'étoit plus que me voir couronner.
Fatigues, peines, maux, j'aimois tout par leur cause.
Dis-moi que non, ingrat, si ta lâcheté l'ose;
Et désavouant tout, éblouis-moi si bien,
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

THESÉE.

Comment désavouer ce que l'honneur me presse
De voir, d'examiner, de me dire sans cesse ?
Si par mon changement je trompe votre choix,
C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainsi joignez aux noms de traître et de parjure
Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure.
Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi, m'accusant, redoubler ces atteintes?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes.
L'oubli, l'indifférence, et vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter sur le trône un grand roi vous invite;
Vengez-vous en l'aimant d'un lâche qui vous quitte.
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de doux,
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands dieux, quand elle est volontaire !
Périsse tout, s'il faut cesser de t'être chère.
Qu'ai-je affaire du trône et de la main d'un roi ?
De l'univers entier je ne voulois que toi.

Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne,
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,
Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds.
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis, mène-moi dans quelque île déserte,
Où renonçant à tout, je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer.
Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde.
Ce cœur me sera plus que l'empire du monde.
Point de ressentiment de ton crime passé;
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.
C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

THESÉE.

Un si beau feu m'accable, il devroit seul me plaire;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur....

ARIANE.

Va, tu me répondras des transports de mon cœur.
Si ma flâme sur toi n'avoit qu'un foible empire,
Si tu la dédaignois, il falloit me le dire,
Et ne pas m'engager, par un trompeur espoir,
A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.
C'est là, sur-tout, c'est là ce qui souille ta gloire.
Tu t'es plu sans m'aimer à me le faire croire:
Tes indignes sermens sur mon crédule esprit....

THESÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit;
Je partois glorieux d'être votre conquête;

Mais enfin dans ces lieux poussé par la tempête,
J'ai trop vu ce qu'à voir me convioit l'amour,
J'ai trop....

ARIANE.

Naxe te change? Ah funeste séjour!
Dans Naxe, tu le sais, un roi, grand, magnanime,
Pour moi dès qu'il me vit, prit une tendre estime;
Il soumit à mes vœux, et son trône, et sa foi.
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.
Je ne demande point quelle est cette beauté
Qui semble te contraindre à l'infidélité.
Si tu crois quelque honte à la faire connoître,
Ton secret est à toi; mais qui qu'elle puisse être,
Pour gagner ton estime, et mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure,
Qui m'a fait pour te suivre étouffer la nature;
Ces beaux feux qui volant d'abord à ton secours,
Pour te sauver la vie, ont exposé mes jours;
Et si de mon amour ce tendre sacrifice,
De ta légéreté ne rompt point l'injustice,
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où présumes-tu pouvoir être constant?
A peine son hymen aura payé ta flâme,
Qu'un violent remords viendra saisir ton ame.
Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi;
Et qui sait ce qu'alors tu sentiras pour moi?

Qui sait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie ?
Tu verras de mes feux les transports éclatans ;
Tu les regretteras, il ne sera plus tems.
Ne précipite rien ; quelque amour qui t'appelle,
Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidelle.
Vois Ariane en pleurs. Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux méritoit bien ton choix :
Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change ?

THESÉE.

Par un amour forcé qui sous ses lois me range.
Je le crois comme vous, le ciel est juste ; un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour ;
Mais à sa violence il faut que ma foi cède.
Je vous l'ai déjà dit, c'est un mal sans remède.

ARIANE.

Ah ! c'est trop, puisque rien ne te sauroit toucher,
Parjure, oublie un feu qui dut t'être si cher.
Je ne demande plus que ta lâcheté cesse,
Je rougis d'avoir pu m'en souffrir la bassesse.
Tire-moi seulement d'un séjour odieux,
Où tout me désespère, où tout blesse mes yeux ;
Et pour faciliter ta coupable entreprise,
Remène-moi, barbare, aux lieux où tu m'a prise.
La Crète, où pour toi seul je me suis fait haïr,
Me plaira mieux que Naxe, où tu m'oses trahir.

THESÉE.

Vous remener en Crète ! Oubliez-vous, madame,

Ce qu'est pour vous un père, et quel courroux l'enflâme?
Songez-vous quels ennuis vous y sont apprêtés?

ARIANE.

Laisse-les-moi souffrir, je les ai mérités;
Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahisons, les ai-je méritées?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler,
Te rend-il cette foi que tu veux violer?
Vaine et fausse pitié, quand ma mort peut te plaire,
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire,
Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits;
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais?
N'espère pas pourtant éviter le supplice
Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds;
Tu m'arraches le cœur, j'en mourrai, tu le veux.
Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Crois déjà, crois me voir, de ma douleur suivie,
Dans le fond de ton ame armer, pour te punir,
Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir;
Et te dire d'un ton et d'un regard sévère,
« J'ai tout fait, tout osé pour t'aimer, pour te plaire;
» J'ai trahi mon pays, et mon père, et mon roi;
» Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçoi. »

THESÉE.

Ah! si mon changement doit causer votre perte,
Frappez, prenez ma vie, elle vous est offerte.
Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle....

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux.
De ta constance ailleurs va montrer les mérites.
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THESÉE.

Madame....

ARIANE.

Ote-toi, dis-je, et me laisse en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCENE V.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

Il sort, Nérine. Hélas!

NERINE.

Qu'auroit fait sa présence,
Qu'accroître de vos maux la triste violence?

ARIANE.

M'avoir ainsi quittée, et par-tout me trahir!

NERINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devoit-il obéir?

NERINE.

Que vouliez-vous qu'il fît? Vous pressiez sa retraite.

ARIANE.

Qu'il sût en s'emportant, ce que l'amour souhaite,
Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours,
Il s'entendît chasser, et demeurât toujours.
Quoique sa trahison, et m'accable, et me tue,
Au moins j'aurois joui du plaisir de sa vue.
Mais il ne sauroit plus souffrir la mienne. Ah dieux!
As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux?
Combien il est sorti satisfait de ma haine?
Que de mépris!

NERINE.

Son crime auprès de vous le gêne,
Madame, et n'ayant point d'excuse à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner.
Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie! Il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour?
Est-ce Mégiste, ÆEglé, qui le rend infidelle?
De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle,
Il lui parle souvent; mais pour m'ôter sa foi,
Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi?
Vains et foibles appas qui m'aviez trop flattée,
Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée;
Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir:

Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.
Allons, Nérine, allons, je suis amante et femme;
Il veut ma mort, j'y cours, mais avant que mourir,
Je ne sais qui des deux aura plus à souffrir.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

OENARUS, PHEDRE.

OE N A R U S.

UN si grand changement ne peut trop me surprendre ; 1)
J'en ai la certitude, et ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il suivoit la loi,
Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi?
Dans la rigueur du coup, je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte.

1) *Un si grand changement ne peut trop me surprendre, etc.* Cette scène d'*OEnarus* et de *Phèdre*, est une de celles qui refroidissent le plus la pièce ; on le sent assez. Ce roi qui sait le dernier ce qui se passe dans sa cour, et qui dit, que *voir un bel espoir tout-à-coup avorter, passe tous les malheurs qu'on ait à redouter*, et que *c'est du courroux du ciel la preuve la plus funeste*, paraît un roi assez méprisable ; mais quand il dit qu'il sera responsable de ce que *Thésée* aime probablement dans sa cour quelque fille d'honneur, et qu'on voudra qu'il soit le garant de cet hommage inconnu, on ne peut pas lui pardonner ces discours indignes d'un prince.

Ce que lui dit *Phèdre* est plus froid encore. Toutes les scènes où *Ariane* ne paraît pas, sont absolument manquées.

J'en tremble; et si tantôt lui peignant mon amour
Je voulois être plaint, je la plains à son tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance,
N'est qu'un mal dont le tems calme la violence;
Mais voir un bel espoir tout-à-coup avorter,
Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter.
C'est du courroux du ciel la plus funeste preuve.

PHEDRE.

Ariane, seigneur, en fait la triste épreuve;
Et si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore, pour le rompre, où chercher du secours.
Son cœur est accablé d'une douleur mortelle.

OENARUS.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle;
Il veut, il offre tout; mais hélas! je crains bien
Que cet amour ne parle, et qu'il n'obtienne rien.
Si Thésée a changé, j'en serai responsable.
C'est dans ma cour qu'il trouve un autre objet aimable;
Et sans doute on voudra que je sois le garant
De l'hommage inconnu que sa flâme lui rend.

PHEDRE.

Je doute qu'Ariane, encor que méprisée,
Veuille par votre hymen se venger de Thésée;
Et si ce changement vous permet d'espérer,
Il ne faut pas, seigneur, vous y trop assurer.
Mais quoi qu'elle résolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui sa flâme refroidie,
Qu'elle accepte vos vœux, ou refuse vos soins,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.

Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidelle,
Et c'est ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Crète vous force à d'injustes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas.
Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

OENARUS.

Ah! pour l'en garantir il n'est rien que je n'ose,
Madame, et vous verrez mon trône trébucher,
Avant que je néglige un intérêt si cher.
Plût au dieux que ce soin la tînt seul inquiète!

PHEDRE.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette.
Son visage vous parle, et sa triste langueur
Vous fait lire en ses yeux ce que souffre son cœur.

SCENE II.

OENARUS, ARIANE, PHEDRE, NERINE.

OENARUS.

MADAME, je ne sais si l'ennui qui vous touche 1)
Doit m'ouvrir pour vous plaindre, ou me fermer la bouche.
Après les sentimens que j'ai fait voir pour vous,
Je dois, quoi qui vous blesse, en partager les coups;
Mais si j'ose assurer que jusqu'au fond de l'ame
Je sens le changement qui trompe votre flâme,

1) *Madame, je ne sais si l'ennui qui vous touche, etc.* On ne peut parler plus mal. Il ne sait si l'ennui qui touche *Ariane* doit *lui ouvrir pour la plaindre, ou lui fermer la bouche;* il doit en partager les coups, quoiqu'il la blesse; il sent le changement *qui trompe la flâme d'Ariane, et il le met au rang des plus noirs attentats; et le ciel lui est témoin, si Ariane en doute, qu'il voudrait racheter de son sang ce que.... Ariane* fait fort bien de l'interrompre; mais le mauvais style d'*OEnarus* la gagne. L'espérance qu'elle donne à *OEnarus* de l'épouser, dès qu'elle connaitra sa rivale heureuse, est d'un très-grand artifice. Son dessein est de tuer cette rivale; c'est devant *Phèdre* qu'elle explique l'intérêt qu'elle a de connaître la personne qui lui enlève *Thésée;* et l'embarras de *Phèdre* ferait un très-grand plaisir au spectateur, si le rôle de *Phèdre* était plus animé et mieux écrit.

Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.
Il est certain pourtant, et le ciel qui m'écoute,
M'en sera le témoin, si votre cœur en doute.
Que si de tout mon sang je pouvois racheter
Ce que....

ARIANE.

Cessez, seigneur, de me le protester.
S'il dépendoit de vous de me rendre Thésée,
La gloire y trouveroit votre ame disposée :
Je le crois de ce cœur qui sut tout m'immoler;
Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.
J'aimai, seigneur; aprés mon infortune extrême,
Il me seroit honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'est pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut,
Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut.
Le mien fut à Thésée, et je l'en croyois digne.
Ses vertus à mes yeux étoient d'un prix insigne;
Rien ne brilloit en lui que de grand, de parfait;
Il feignoit de m'aimer, je l'aimois en effet;
Et comme d'une foi qui sert à me confondre,
Ce qu'il doit à ma flâme eut lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans,
D'autres que moi peut-être auroient cru ses sermens.
Je m'immolois entiére à l'ardeur d'un pur zéle;
Cet effort valoit bien qu'il fût toujours fidelle.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret;
Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'est d'abord un ennui qui ronge, qui dévore;

J'en ai déjà souffert, j'en puis souffrir encore;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se résout,
Le vouloir, c'est assez pour en venir à bout.
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeste,
On s'arrache à soi-même, et le tems fait le reste.
Voilà l'état, seigneur, où ma triste raison
A mis enfin mon ame après sa trahison.
Vous avez su tantôt, par un aveu sincère,
Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire;
Et que mon cœur touché du respect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puis qu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,
Etouffant un amour, et si tendre, et si doux,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour vous.
Ce sont des traits de feu que le tems seul imprime.
J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime;
Et pour être en état de remplir votre espoir,
Cette estime suffit à qui sait son devoir.

OENARUS.

Ah! pour la mériter, si le plus pur hommage....

ARIANE.

Seigneur, dispensez-moi d'en ouïr davantage.
J'ai tous les sens encor de trouble embarrassés:
Ma main dépend de vous, ce vous doit être assez;
Mais pour vous la donner, j'avoûrai ma foiblesse,
J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse.
Tant que je le verrois en pouvoir d'être à moi,
Je prétendrois en vain disposer de ma foi.

Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine ;
Mon cœur veut être à vous, et ne peut mieux choisir;
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en ressaisir.
L'amour par le remords aisément se désarme ;
Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme ;
Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis,
On ne tiens pas long-tems contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts. Que sans m'en vouloir croire,
Thésée à ses désirs abandonne sa gloire ;
Dés que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, seigneur, je suis à vous.
Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême,
Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le fasse venir. Allez, Nerine. Ainsi,
De mon cœur, de ma foi n'ayez aucun souci ;
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

OENARUS.

Ah! madame, par où puis-je assez reconnoître....

ARIANE.

Seigneur, un peu de trève; en l'état où je suis,
J'ai comblé votre espoir, c'est tout ce que je puis.

SCENE III.

ARIANE, PHEDRE.

PHEDRE.

Ce retour me surprend. Tantôt contre Thésée
Du plus ardent courroux vous étiez embrasée;
Et déjà la raison a calmé ce transport?

ARIANE.

Que ferois-je, ma sœur? c'est un arrêt du sort.
Thésée a résolu d'achever son parjure;
Il veut me voir souffrir, je me tais, et j'endure.

PHEDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aisément
Ce que sa passion eut pour vous de charmant?
D'avoir à d'autres vœux un cœur si peu contraire;
Que....

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire.
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouserai le roi.

PHEDRE.

Quoi! par votre aveu même il donnera sa foi?
Et lorsque son amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez sans peine entre les bras d'une autre?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre! 1) Avant ce coup, ma sœur,

1) *Entre les bras d'une autre! etc.* Voilà de la vraie passion. La fureur d'une amante trahie éclate ici d'une

J'aime, je suis trahie, on connoîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,
M'auront fait mériter les soins d'un infidelle ?
A ma honte par-tout ma flâme aura fait bruit,
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit ?
J'y donnerai bon ordre. Il faut pour la connoître
Empêcher, s'il se peut, ma fureur de paroître.
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus quand le coup approche, il frappe surement.
C'est par là qu'affectant une douleur aisée,
Je feins de consentir à l'hymen de Thésée ;
A savoir son secret j'intéresse le roi.
Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi ;
Car je ne doute point qu'une amitié sincère
Contre sa trahison n'arme votre colère,
Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

manière très-naturelle. On souhaiterait seulement que *Thomas Corneille* n'eût point dans cet endroit imité son frére, qui débite des maximes quand il faut que le sentiment parle. *Ariane* dit :

> Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
> Plus quand le coup approche il frappe surement.

Il semble qu'elle débite une loi du code de l'amour pour s'y conformer. Voilà de ces fautes dans lesquelles *Racine* ne tombe pas. D'ailleurs, tous les discours d'*Ariane* sont passionnés comme ils doivent l'être ; mais la diction ne répond pas aux sentimens, et c'est un défaut capital.

PHEDRE.

Madame, vous savez....

ARIANE.

Je vous connois, ma sœur.
Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame,
Que dans son désespoir je soulage ma flâme.
Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,
J'arrêtois votre hymen avec Pirithoüs;
Et de mon amitié cette marque nouvelle
Vous doit faire encor plus haïr mon infidelle.
Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour,
Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour.
Voyez Æglé, Mégiste, et parlez d'Ariane;
Mais sur-tout prenez soin d'entretenir Cyane;
C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit.
Vous savez que l'amour aisément se trahit.
Observez ses regards, son trouble, son silence.

PHEDRE.

J'y prends trop d'intérêt pour manquer de prudence.
Dans l'ardeur de venger tant de droits violés,
C'est donc cette rivale à qui vous en voulez?

ARIANE.

Pour porter sur l'ingrat un coup vraiment terrible,
Il faut frapper par là, c'est son endroit sensible. 1)

1) *Il faut frapper par là.* . . . Cette expression ridicule, et cette autre qui est un plat solécisme, *elle me fait trahir*; et celle-ci, *consentir à ce que la rage a de plus sanglant*, sont du style le plus incorrect et le plus lâche. Cependant à la représentation, le

Vous-même, jugez-en. Elle me fait trahir.
Par elle je perds tout, la puis-je assez haïr?
Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage?
Rien après ce forfait ne me doit retenir;
Ma sœur, il est de ceux qu'on ne peut trop punir.
Si Thésée oubliant un amour ordinaire,
M'avoit manqué de foi dans la cour de mon père,
Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner,
Cette infidélité seroit à pardonner.
Ma rivale, dirois-je, a pu sans injustice
D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice:
La douceur d'être aimée ayant touché le sien,
Elle a dû préférer son intérêt au mien.
Mais étrangère ici, pour l'avoir osé croire,
J'ai sacrifié tout, jusqu'au soin de ma gloire;
Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi, 1)

public ne sent point ces fautes; la situation entraîne: une excellente actrice glisse sur ces sottises, et ne vous fait appercevoir que les beautés de sentiment. Telle est l'illusion du théâtre; tout passe quand le sujet est intéressant. Il n'y a que le seul *Racine* qui soutienne constamment l'épreuve de la lecture.

1) *Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi, je n'avois que ce cœur que je croyois à moi. Je le perds, on me l'ôte, il n'est rien que n'essaye la fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.* On ne peut guère faire de plus mauvais vers. L'auteur veut dans cette scène imiter ces beaux vers d'*Andromaque*:

Je percerai ce cœur que je n'ai pu toucher,

Je n'avois que ce cœur que je croyois à moi.
Je le perds, on me l'ôte ; il n'est rien que n'essaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.

Et mes sanglantes mains contre mon sein tournées,
Aussitôt malgré lui joindront nos destinées ;
Et tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

Thomas Corneille imite visiblement cet endroit, en faisant dire à *Ariane :*

Tout perfide qu'il est, ma mort suivra la sienne ;
Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger aussitôt que punir.

Quoique *Thomas Corneille* eût pris son frère pour son modèle, on voit que malgré lui il ne pouvait s'empêcher de chercher à suivre *Racine*, quand il s'agissait de faire parler les passions.

Cependant il se peut faire, et même il arrive souvent, que deux auteurs ayant à traiter les mêmes situations, expriment les mêmes sentimens et les mêmes pensées ; la nature se fait également entendre à l'un et à l'autre. *Racine* faisait jouer *Bajazet* à peu près dans le tems que *Corneille* donnait *Ariane*. Il fait dire à *Roxane :*

Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle,
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle !
De voir sur cet objet ses regards arrêtés,
Me payer les plaisir que je leur ai prêtés !

Ariane dit dans un mouvement à peu près semblable :

Vous figurez-vous bien son désespoir extrême,
Quand dégoûtant encor du sang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal instant,
Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend ?

Voyez combien ce demi-vers, *Bravera jusqu'au bout*,

J'en mettrai haut le prix, c'est à lui d'y penser.

PHÈDRE.

Ce revers est sensible, il faut le confesser.
Mais quand vous connoîtrez celle qu'il vous préfère,
Pour venger votre amour, que prétendez-vous faire?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, et de ma propre main
Lui mettre, lui plonger un poignard dans le sein.
Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure;
Et qu'en son cœur les miens pénètrent à loisir
Ce qu'aura de mortel son affreux déplaisir.

gâte cette tirade. Que veut dire, *braver une douleur qui attend quelqu'un?* Un seul mauvais vers de cette espèce corrompt tout le plaisir que les sentimens les plus naturels peuvent donner. C'est sur-tout dans la peinture des passions qu'il faut que le style soit pur, et qu'il n'y ait pas un seul mot qui embarrasse l'esprit; car alors le cœur n'est plus touché.

Ariane s'écarte malheureusement de la nature à la fin de cette scène; c'est ce qui achève de la défigurer. Elle dit qu'*elle doit* donner *à son cœur* une *cruelle gêne*. Son cœur, dit-elle, l'a trahie, en lui faisant prendre un amour trop indigne. Il faut qu'elle trahisse son cœur à son tour; et elle punira ce cœur de ce qu'il n'a pas connu qu'il parlait pour un traître, en parlant pour *Thésée*. C'est là le comble du mauvais goût. Un style lâche est presque pardonnable en comparaison de ces froids jeux d'esprit dans lesquels on s'étudie à mal écrire.

Alors ma passion trouvera de doux charmes
A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes.
Alors il me dira, si se voir lâchement
Arracher ce qu'on aime, est un léger tourment.

PHEDRE.

Mais sans l'autoriser à vous être infidelle,
Cette rivale a pu le voir brûler pour elle;
Elle a peine à ses vœux peut-être à consentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma sœur, il falloit m'avertir.
Son silence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin il faut du sang pour laver mon injure.
De Thésée, il est vrai, je puis percer le cœur;
Mais si je m'y résous, vous n'avez plus de sœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras se retienne,
Tout perfide qu'il est, ma mort suivra la sienne;
Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger aussitôt que punir.
Non, non, un sort trop doux suivroit sa perfidie,
Si mes ressentimens se bornoient à sa vie.
Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il se peut, aux ingrats à trembler.
Vous figurez-vous bien son désespoir extrême,
Quand dégoûtante encor du sang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal instant,
Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend?
C'est en vain de son cœur qu'il croit m'avoir chassée;
Je n'y suis pas peut-être encor toute effacée;

Et ce sera de quoi mieux combler son ennui ;
Que de vivre à ses yeux pour un autre que lui.

PHEDRE.

Mais pour aimer le roi, vous sentez-vous dans l'ame...?

ARIANE.

Et le moyen, ma sœur, qu'un autre objet m'enflamme ?
Jamais, soit qu'on se trompe, ou réussisse au choix,
Les fortes passions ne touchent qu'une fois.
Ainsi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine ;
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne.
C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour.
Il m'a trahie ; il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le punirai de n'avoir pu connoître
Qu'en parlant pour Thésée, il parloit pour un traître,
D'avoir.... Mais le voici. Contraignons-nous si bien,
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

SCENE IV.

ARIANE, THESÉE, PHEDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Enfin à la raison mon courroux rend les armes;
De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes. 1)
Si c'étoit un effort qui dépendît de nous,
Je regretterois moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer, il faut que j'y consente.
Au moins c'est de vos soins une marque obligeante,

1) *De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.* Je n'insiste pas sur ce mot *vainc*, qui ne doit jamais entrer dans les vers, ni même dans la prose. On doit éviter tous les mots dont le son est désagréable, et qui ne sont qu'un reste de l'ancienne barbarie. Mais on ne voit pas trop ce que veut dire *Ariane : S'il dépendoit de nous de vaincre les charmes de l'amour, je regretterois moins ce que je perds en vous.* Cela ne se joint point à ce vers, *Il vous force à changer, il faut que j'y consente.* Il y a une logique secrette qui doit régner dans tout ce qu'on dit, et même dans les passions les plus violentes. Sans cette logique, on ne parle qu'au hasard, on débite des vers qui ne sont que des vers ; le bon sens doit animer jusqu'au délire de l'amour.

Thésée joue par-tout un rôle désagréable, et ici plus qu'ailleurs. Un héros qui dans une scène ne dit que ces trois mots, *Madame, je n'ai pas....* ferait mieux de ne rien dire du tout.

Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous prenicz intérêt à me donner au roi.
Son trône est un appui qui flatte ma disgrace;
Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre place.
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple, et non pas le donner.
C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une autre.
Tout ce que peut ma main, c'est d'imiter la vôtre,
Lorsque par votre hymen m'ayant rendu ma foi,
Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare.
Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

THESÉE.

Madame, je n'ai pas....

ARIANE.

Ne me répliquez rien.
Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire,
Vos remords trouveront le tems de me le dire;
Et cependant ma sœur qui peut vous écouter,
Saura ce qu'il vous reste encore à consulter.

SCENE V.

PHEDRE, THESÉE.

THESÉE.

Le ciel à mon amour seroit-il favorable,
Jusqu'à rendre si tôt Ariane exorable ?
Madame, quel bonheur qu'après tant de soupirs
Je pusse sans contrainte expliquer mes désirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire....

PHEDRE.

Renfermez-le, de grace, et craignez d'en trop dire.
Vous voyez que j'observe, avant que vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.
Un grand calme à vos yeux commence de paroître.
Tremblez, prince, tremblez, l'orage est prêt de naître.
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violens projets de l'amour en fureur,
N'est qu'un foible crayon de la secrette rage
Qui possède Ariane, et trouble son courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner,
Vers le piége tendu cherche à vous entraîner.
C'est par là qu'elle croit découvrir sa rivale;
Et dans les vifs transports que sa vengeance étale,
Plus le sang nous unit, plus son ressentiment,
Quand je serai connue, aura d'emportement.
Rien ne m'en peut sauver, ma mort est assurée.
Tout-à-l'heure avec moi sa haine l'a jurée;

J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi le fort amour
Souvent, sans le savoir, mettant sa flâme au jour ;
Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
Vous l'avez voulu ; prince, achevez votre ouvrage.

THESÉE.

A quoi que son courroux puisse être disposé,
Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé. 1)
Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.

1) *Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.* Il ne trouve pour défendre sa maîtresse de meilleur moyen que de s'enfuir ; il dit que la foudre gronde, parce qu'*Ariane* veut se venger de sa rivale. Ce n'est pas là le vrai Thésée. *Il veut dès cette même nuit, de ces lieux disparoître sans bruit :* c'est un propos de comédie.

La scène en général est mal écrite, et il y a des vers qu'on ne peut supporter, comme par exemple celui-ci :

Je la tue, et c'est vous qui me le faites faire.

Mais il y en a aussi d'heureux et de naturels auxquels tout l'art de *Racine* ne pourrait rien ajouter.

Et qui me répondra que vous serez fidelle ?
Votre légéreté peut me laisser ailleurs, etc.

La scène finit mal, *Donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout.* C'était là qu'on attendait quelques combats du cœur, quelques remords, et sur-tout de beaux vers qui rendissent le rôle de *Phèdre* plus supportable.

La foudre gronde ; il faut vous mettre hors d'état
D'en ouir la menace, et d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, madame, et venez dans Athènes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit
Nous pouvons de ces lieux disparoître sans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,
Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre.
Ariane forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuser le roi.
Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

PHEDRE.

Et qui me répondra que vous serez fidelle?

THESÉE.

Ma foi, que ni le tems, ni le ciel en courroux....

PHEDRE.

Ma sœur l'avoit reçue en fuyant avec vous.

THESÉE.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire.
Il falloit la sauver de la fureur d'un père ;
Et la reconnoissance eut part seule aux sermens
Par qui mon cœur du sien paya les sentimens.
Ce cœur violenté n'aimoit qu'avec étude ;
Et quand il entreroit un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous semble odieux,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux?
L'habitude à les voir me fit de l'inconstance
Une nécessité dont rien ne me dispense ;
Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur,

Vous en êtes complice aussi-bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, et mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui disois d'engageant et de doux,
Vous ne saviez que trop qu'il s'adressoit à vous.
Je n'examinois point en vous ouvrant mon ame,
Si c'étoit d'Ariane entretenir la flâme.
Je songeois seulement à vous marquer ma foi;
Je me faisois entendre, et c'étoit tout pour moi.

PHEDRE.

Dieux! qu'elle en souffrira! que d'ennuis! que de larmes!
J'en sens naître en mon cœur les plus rudes alarmes,
Il voit avec horreur ce qui doit arriver;
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
Ces foudroyans regards, ces accablans reproches,
Dont par son désespoir je vois les coups si proches,
Pour moi, pour une sœur, sont plus à redouter
Que cette triste mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a su votre amour, elle saura le reste.
De ses pleurs, de ses cris, fuyons l'éclat funeste :
Je vois bien qu'il le faut; mais las!

THESÉE.

Vous soupirez?

PHEDRE.

Oui, prince, je veux trop ce que vous désirez.
Elle se fie à moi cette sœur, elle m'aime;
C'est une ardeur sincère, une tendresse extrême;
Jamais son amitié ne me refusa rien.
Pour l'en récompenser je lui vole son bien!

Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévère,
Je la tue, et c'est vous qui me le faites faire!
Pourquoi vous ai-je aimé?

THESÉE.

Vous en repentez-vous?

PHEDRE.

Je ne sais: pour mon cœur il n'est rien de plus doux;
Mais vous le remarquez, ce cœur tremble, soupire;
Et perdant une sœur, si j'ose encor le dire,
Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs,
Votre légéreté me peut laisser ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie?
Je l'aurai bien voulu; mais c'en est fait, partons.

THESÉE.

En vain....

PHEDRE.

Le tems se perd quand nous en consultons.
Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre,
J'en répare l'outrage, en m'offrant à vous suivre,
Puisqu'à ce grand effort ma flâme se résout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ARIANE, NERINE.

NERINE.

Un peu plus de pouvoir, madame, sur vous-même.
A quoi sert ce transport, ce désespoir extrême?
Vous avez dans un trouble à nul autre pareil,
Prévenu ce matin le lever du soleil.
Dans le palais errante, interdite, abattue,
Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue.
Ce ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine : où trouver du repos?
Quoi! ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyoit voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
Dans le cœur d'un ingrat sont déjà consumés?
Thésée avec plaisir a pu les voir éteindre?
Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le craindre; 1)

1) *Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le craindre.* Cette expression n'est pas française; c'est un reste des mauvaises façons de parler de l'ancien tems, que *Thomas Corneille* se permettait rarement.

Il y a beaucoup d'art à jeter dans cette scène quel-

Et ce parjure amant qui se rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi?
Que fait Pirithoüs? viendra-t-il?

NERINE.

Oui, madame,
Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame!

NERINE.

Pirithoüs viendra; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vue, et que lui direz-vous?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas! demandes-tu ce que je pourrai dire?
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours?
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parloit diversement de ma triste aventure?
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée....

ques légers soupçons sur *Phèdre*, et à les détruire. On ne peut mieux préparer le coup mortel qu'*Ariane* recevra quand elle apprendra que *Thésée* est parti avec sa sœur. Il est vrai que le style est bien négligé; l'intérêt se soutient, et c'est beaucoup; mais les oreilles délicates ne peuvent supporter :

Que la jeune Cyane est celle que l'on croit.
On la nomme à cause qu'il la voit.

Un tel style gâte les choses les plus intéressantes.

NERINE.

On la nomme à cause qu'il la voit.
Mais qu'en pouvoir juger ? Il voit Phèdre de même ;
Et cependant, madame, est-ce Phèdre qu'il aime ?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer ? Phèdre l'auroit connu,
Et par là mon malheur eût été prévenu.
De sa flâme par elle aussitôt avertie,
Dans sa première ardeur je l'aurois amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

NERINE.

En vain il auroit cru pouvoir toucher son cœur ;
Je le sais ; mais enfin quand un amant sait plaire,
Qui consent à l'ouïr, peut aimer, et se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerois Phèdre, elle de qui les pleurs
Sembloient en s'embarquant présager nos malheurs ?
Avant que la résoudre à seconder ma fuite,
A quoi pour la gagner ne fus-je pas réduite ?
Combien de résistance et d'obstinés refus ?

NERINE.

Vous n'avez rien, madame, à craindre là-dessus.
Je connois sa tendresse, elle est pour vous si forte ;
Qu'elle mourroit plutôt....

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe.
Va, fais-lui promptement savoir que je l'attends.
Dis-lui que le sommeil l'arrête trop long-tems,
Que je sens ma douleur croître par son absence.

Qu'elle est heureuse, hélas! dans son indifférence!
Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci.
Pirithoüs paroît; fais-la venir ici.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

Hé bien! puis-je accepter la main qui m'est offerte?
Le roi s'empresse-t-il à réparer ma perte?
Et pour me laisser libre à payer son amour,
De l'hymen de Thésée a-t-on choisi le jour?

PIRITHOUS.

Le roi sur ce projet entretint hier Thésée,
Mais il trouva son ame encor mal disposée.
Il est pour les ingrats de rigoureux instans;
Thésée en fit l'épreuve, et demanda du tems.

ARIANE.

Différer d'être heureux après son inconstance,
C'est montrer en aimant bien peu d'impatience;
Et ce nouvel objet dont son cœur est épris,
Y doit pour son amour croire trop de mépris.
Pour moi, je l'avoûrai, sa trahison me fâche;
Mais puisqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au roi, je voudrois que sa main
Eût pu déjà fixer mon destin incertain.
L'irrésolution m'embarrasse et me gêne.

PIRITHOUS.

Si l'on m'avoit dit vrai, vous seriez hors de peine ; 1)
Mais, madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

Et de quoi, prince ?

PIRITHOÜS.

On dit que Thésé est parti.
Par là vous seriez libre.

ARIANE.

Ah ! que viens-je d'entendre ?
Il est parti, dit-on ?

PIRITHOUS.

Ce bruit doit vous surprendre.

ARIANE.

Il est parti! Le ciel me trahiroit toujours!
Mais non, que deviendroient ses nouvelles amours?
Feroit-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme ?
L'abandonneroit-il ?

PIRITHOUS.

Je ne sais; mais, madame,
Un vaisseau cette nuit s'est échappé du port.

ARIANE.

Ce n'est pas lui sans doute, on le soupçonne à tort.
Peut-il être parti sans que le roi le sache,

1) *Si l'on m'avoit dit vrai, vous seriez hors de peine.* *Pirithoüs* est ici plus petit que jamais. L'intime ami de *Thésée* ne sait rien de ce qui se passe, et ne joue que le personnage d'un valet.

Sans que Pirithoüs, à qui rien ne se cache,
Sans qu'enfin.... Mais de quoi me voudrois-je étonner?
Que ne peut-il pas faire? il m'ose abandonner,
Oublier un amour, qui toujours trop fidelle
M'oblige encor pour lui....

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NERINE.

ARIANE, *à Nérine.*

Que fait ma sœur? vient-elle? 1)
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir!
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée!

NERINE.

Madame, j'ai long-tems....

ARIANE.

Où l'as-tu donc laissée?
Parle.

NERINE.

De tous côtés j'ai couru vainement,
On ne la trouve point dans son appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point! quoi! si matin! Je tremble.

1) .... *Que fait ma sœur? vient-elle?* Cette scène est véritablement intéressante; elle montre bien qu'il faut toujours jusqu'à la fin de l'inquiétude et de l'incertitude au théâtre.

Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble,
Que, stupide, égarée, en ce trouble importun,
De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien ouï dire ?

NERINE.

On parle de Thésée.

On veut que cette nuit, voyant la fuite aisée....
O nuit, ô trahison, dont la double noirceur
Passe tout.... Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur?
Sa tendresse pour moi, l'intérêt de sa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire.
Cependant contre moi quand tout prend son parti,
Elle ne paroît point, et Thésée est parti ! 1)
Qu'on la cherche, c'est trop languir dans ce supplice;
Je m'en sens accablée, il est tems qu'il finisse.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a besoin, ce cœur, du secours de mes yeux.
La moindre inquiétude est trop tard appaisée.

1) *Elle ne paroît point, et Thésée est parti !* Ce sont là de ces vers que la situation seule rend excellens ; les moindres ornemens les affaibliraient. Il y en a quelques-uns de cette espèce dans *Ariane;* c'est un très-grand mérite, tant il est vrai que le naturel est toujours ce qui plaît le plus.

SCÈNE IV.

ARIANE, PIRITHOÜS, ARCAS, NERINE.

ARCAS, *à Pirithoüs.*

SEIGNEUR, je vous apporte un billet de Thésée.

ARIANE.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu?
D'où l'a-t-on envoyé? qu'a-t-on fait? qu'a-t-on su?
Il est parti, Nérine. Ah trop funeste marque!

ARCAS.

On vient de voir au port arriver une barque;
C'est de là qu'est venu le billet que voici.

ARIANE.

Lisons, mon amour tremble à se voir éclairci.

Thésée à Pirithoüs.

Pardonnez une fuite où l'amour me condamne;
Je pars sans vous en avertir,
Phèdre du même amour n'a pu se garantir;
Elle fuit avec moi; prenez soin d'Ariane.

Prenez soin d'Ariane! Il viole sa foi,
Me désespère, et veut qu'on prenne soin de moi! 1)

1) . . . . *Il viole sa foi, me désespère, et veut qu'on prenne soin de moi!* Cette répétition des mots du billet de *Thésée, Qu'on prenne soin de moi*, est excellente. *Il viole sa foi, me désespère, etc.* est faible et lâche. C'est de sa sœur qu'elle doit parler : elle savait bien

PIRITHOUS.

Madame, en vos malheurs qui font peine à comprendre...

ARIANE.

Laissez-moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre.
C'est vous, Pirithoüs, dont le funeste abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOUS

J'ignore....

ARIANE.

Allez au roi porter cette nouvelle.
Nérine me demeure, il me suffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ si secret le roi sera surpris.

ARIANE.

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris?
Son aveu l'autorise, et de ses injustices
Le roi, vous et les dieux, vous êtes tous complices. 1)

déjà que *Thésée* avait violé sa foi. *Il me désespère*, est un terme vague. *Ariane* ne dit pas ce qu'elle doit dire; ainsi, le mauvais est souvent à côté du bon, et le goût consiste à démêler ces nuances.

1) *Le roi, vous, et les dieux, vous êtes tous complices.* Ce vers passe pour être beau; il le serait en effet, si les dieux avaient eu quelque part à la pièce, si quelque oracle avait trompé *Ariane*; il faut avouer que *les dieux* viennent là assez inutilement pour remplir le vers, et pour frapper l'oreille de la multitude; mais ce vers fait toujours effet.

SCENE V.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

Au Nérine ! 1)

NERINE.

Madame, après ce que je voi,
Je l'avoue, il n'est plus, ni d'honneur, ni de foi.
Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.
Que de chagrins !

ARIANE.

Tu vois, ma douleur est si forte,
Que succombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure insensible à force de souffrir.
Enfin d'un fol espoir je suis désabusée ;
Pour moi, pour mon amour il n'est plus de Thésée.
Le tems au repentir auroit pu le forcer ;
Mais c'en est fait, Nérine, il n'y faut plus penser.

1) *Ah Nérine !* Cette simple exclamation est très-touchante. On se peint à soi-même *Ariane* plongée dans une douleur qu'elle n'a pas la force d'exprimer. Mais lorsque le moment d'après elle dit, que sa *douleur est si forte*, que *succombant aux maux qu'on lui fait découvrir*, elle *demeure insensible à force de souffrir*, ce n'est plus la douleur d'*Ariane* qui parle, c'est l'esprit du poëte. Il me paraît qu'*Ariane* raisonne trop, et qu'elle ne raisonne pas assez bien.

Hélas! qui l'auroit cru, quand son injuste flâme,
Par l'ennui de le perdre accabloit tant mon ame,
Qu'en ce terrible excès de peine et de douleurs
Je ne connusse encor que mes moindres malheurs?
Une rivale au moins pour soulager ma peine,
M'offroit en la perdant de quoi plaire à ma haine.
Je promettois son sang à mes bouillans transports;
Mais je trouve à briser les liens les plus forts; 1)
Et quand dans une sœur, après ce noir outrage,
Je découvre en tremblant la cause de ma rage,
Ma rivale et mon traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite, et bravent ma fureur.
Nérine, entres-tu bien, lorsque le ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux, d'épouvantable?

1) *Je promettois son sang à mes bouillans transports, mais je trouve à briser les liens les plus forts.* L'un n'est pas opposé à l'autre. Le poëte ne s'exprime pas comme il le doit; il veut dire, *J'espérais me venger d'une rivale, et cette rivale est ma sœur; elle fuit avec mon amant, et tous deux bravent ma vengeance.* Il y a là une douzaine de vers fort mal faits; mais rien n'est plus beau que ceux-ci:

La perfide abusant de ma tendre amitié,
Montroit de ma disgrace une fausse pitié;
Et jouissant des maux que j'aimois à lui peindre,
Elle en étoit la cause, et feignoit de me plaindre.

Voyez comme dans ces quatre vers tout est naturel et aisé, comme il n'y a aucun mot inutile, ou hors de sa place.

La rivale sur qui tombe cette fureur,
C'est Phèdre, cette Phèdre à qui j'ouvrois mon cœur.
Quand je lui faisois voir ma peine sans égale,
Que j'en marquois l'horreur, c'étoit à ma rivale.
La perfide abusant de ma tendre amitié,
Montroit de ma disgrace une fausse pitié;
Et jouissant des maux que j'aimois à lui peindre,
Elle en étoit la cause, et feignoit de me plaindre.
C'est là mon désespoir. Pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déjà je tenois immolé.
Je l'ai portée à fuir, et par mon imprudence
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance! A quoi pensé-je? ah dieux!
L'ingrate! on la verroit triompher à mes yeux!
C'est trop de patience en de si rudes peines;
Allons, partons, Nérine, et volons vers Athènes;
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet;
Elle n'est pas encore où son espoir la met.
Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle....

NÉRINE.

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle?
Madame, songez-vous que tous ces vains projets
Par l'éclat de vos cris s'entendent au palais?

ARIANE.

Qu'importe que par-tout mes plaintes soient ouïes?
On connoît, on a vu des amantes trahies,
A d'autres quelquefois on a manqué de foi;
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée,

Avois-je mérité de m'en voir méprisée ?
De tout ce que j'ai fait considère le fruit.
Quand je fuis pour lui seul, c'est moi seule qu'il fuit.
Pour lui seul je dédaigne une couronne offerte.
En séduisant ma sœur, il conspire ma perte
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux:
Je le comble de biens; il m'accable de maux; 1)

1) *Je le comble de bien, il m'accable de maux, etc.* Il est naturel à la douleur de se répandre en plaintes; la loquacité même lui est permise, mais c'est à condition qu'on ne dira rien que de juste, et qu'on ne se plaindra point vaguement, et en termes impropres. *Ariane* n'a pas comblé *Thésée* de biens; il faut qu'elle exprime sa situation, et non pas qu'elle dise faiblement qu'on l'accable de maux. Comment peut-elle dire que *Thésée* évite sa rencontre par la honte qu'il a de sa perfidie, dans le tems que *Thésée* est parti avec *Phèdre?* Comment peut-elle dire qu'il faudra bien à la fin qu'il se montre? *Ariane* en se plaignant ainsi, sèche les larmes des connaisseurs qui s'attendrissaient pour elle. Elle a beau dire, par un retour sur soi-même, *à quel lâche espoir mon trouble me réduit!* Ce trouble n'a point dû lui faire oublier que sa sœur lui a enlevé son amant, et qu'ils voguent tous deux vers Athènes; bien au contraire, c'est sur cette fuite que tous ses emportemens, et tout son désespoir doivent être fondés. Les vers qu'elle débite ne sont pas assez bien faits.

La peur d'en faire trop seroit hors de saison.
... Si je demeure aimée ... où mon cœur se ravale.
Cette assassinante et trop funeste idée.
Quelques bras que contr'eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir, etc.

Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre :
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
Nous verrons s'il tiendra contre ce quil me doit;
Mes larmes parleront ; c'en est fait, s'il les voit.
Ne les contraignons plus, et par cette foiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop seroit hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire, approuvée ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi ; si je demeure aimée.
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit!
Si j'aime encor Thésée, oublié-je qu'il fuit ?
Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux peut-être... Ah ciel! Nérine, empêche-moi
D'ouïr ce que j'entends, de voir ce que je voi.
Leur triomphe me tue, et toute possédée
De cette assassinante et trop funeste idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCENE DERNIERE.

OENARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE, ARCAS.

OENARUS.

Je ne viens point, madame, opposer à vos plaintes
De faux raisonnemens, ou d'injustes contraintes; 1)
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma cour...

ARIANE.

Je sais ce que je dois, seigneur, à votre amour;
Je connois même à quoi ma parole m'engage;
Mais....

OENARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur....

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrois-je de moi? je ne me connois pas.

OENARUS.

Si du secours du tems ma foi favorisée

1) *De faux raisonnemens, etc.* Ce pauvre prince de *Naxe* qui ne vient point opposer d'injustes contraintes, et de faux raisonnemens, et qui ne finit jamais sa phrase, achève son rôle aussi mal qu'il l'a commencé.

Enfin, dans cette pièce, il n'y a qu'*Ariane*. C'est une tragédie faible, dans laquelle il y a des morceaux très-naturels et très-touchans, et quelques-uns même très-bien écrits.

Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Thésée...

ARIANE.

Si j'oublirai Thésée ? Ah dieux, mon lâche cœur
Nourriroit pour Thésée une honteuse ardeur!
Thésée encor sur moi garderoit quelque empire!
Je dois haïr Thésée, et voudrois m'en dédire!
Oui, Thésée à jamais sentira mon courroux;
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux,
Je jure par les dieux, par ces dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublirai Thésée, et que pour m'émouvoir,
Remords, larmes, soupirs, manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, si j'osois....

ARIANE.

Non, parjure Thésée,
Ne crois pas que jamais je puisse être appaisée;
Ton amour y feroit des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus;
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux,
C'est peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injustices.
Tu m'as bravée; il faut qu'à ton tour tu gémisses.
Mais quelle est mon erreur! Dieux, je menace en l'air.
L'ingrat se donne ailleurs quand je crois lui parler.
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, seigneur, suivons-le dans Athènes.

Avant que ma rivale y puisse triompher,
Partons; portons-y plus que la flâme et le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée,
Puisse voir ma fureur de son sang enivrée.
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

OE N A R U S.

Consultons-en le tems, madame, et s'il faut faire...

A R I A N E.

Le tems! mon désespoir souffre-t-il qu'on diffère?
Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours
Une plus sure voie, et des moyens plus courts.
Tu m'arrêtes, cruel?

Elle se jette sur l'épée de Pirithoüs.

N É R I N E.

Que faites-vous, madame?

A R I A N E, *à Nérine.*

Soutiens-moi, je succombe aux transports de mon ame.
Si dans mes déplaisirs tu veux me secourir,
Ajoute à ma foiblesse, et me laisse mourir.

OE N A R U S.

Elle semble pâmer. Qu'on la secoure vîte.
Sa douleur est un mal qu'un prompt remède irrite;
Et c'en seroit sans doute accroître les efforts,
Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers transports.

Fin du cinquième et dernier acte.

Digitized by Google

SURÉNA,

GENERAL DES PARTHES,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES,

DE P. CORNEILLE.

1674.

PRÉFACE
DU COMMENTATEUR.

SURÉNA n'est point un nom propre, c'est un titre d'honneur, un nom de dignité. Le *Suréna* des Parthes était l'*Ethmadoulet* des Persans d'aujourd'hui, le grand visir des Turcs. Cette méprise ressemble à celle de plusieurs de nos écrivains, qui ont parlé d'un *Azem*, grand visir de la Porte ottomane, ne sachant pas que *visir Azem* signifie *grand visir*. Mais la méprise est bien plus pardonnable à *Corneille* qu'à ces historiens, parce que l'histoire des Parthes nous est bien moins connue que celle des nouveaux Persans et des Turcs.

La tragédie de *Suréna* fut jouée les derniers jours de 1674, et les premiers de 1675 : elle roule toute entière sur l'amour. Il semblait que *Corneille* voulût jouter contre *Racine*. Ce grand homme avait donné son *Iphigénie* la même année 1674. J'avoue que je regarde *Iphigénie* comme le chef-d'œuvre de la scène, et je souscris à ces beaux vers de *Despréaux* :

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous ton nom verser la Champmêlé.

Veut-on de la grandeur? on la trouve dans

Achille, mais telle qu'il la faut au théâtre, nécessaire, passionnée, sans enflure, sans déclamation. Veut-on de la vraie politique? tout le rôle d'*Ulysse* en est plein; et c'est une politique parfaite, uniquement fondée sur l'amour du bien public : elle est adroite, elle est noble; elle ne disserte point, elle augmente la terreur. *Clytemnestre* est le modèle du grand pathétique; *Iphigénie,* celui de la simplicité noble et intéressante; *Agamemnon* est tel qu'il doit être : et quel style! c'est là le vrai sublime.

Après *Suréna, Pierre Corneille* renonça au théâtre, auquel il eût dû renoncer plutôt. Il survécut près de dix ans à cette pièce, et fut témoin des succès mérités de son illustre rival; mais il avait la consolation de voir représenter ses anciennes pièces avec des applaudissemens toujours nouveaux; et c'est aux beaux morceaux de ces anciens ouvrages que nous renvoyons le lecteur. Il remarquera que tout ce qui est bien pensé dans ces chefs-d'œuvres est presque toujours bien exprimé, à quelques tours et quelques termes près qui ont vieilli; et qu'il n'est obscur, guindé, alambiqué, incorrect, faible et froid, que quand il n'est pas soutenu par la force du sujet. Presque tout ce qui est mal exprimé chez lui, ne méritait pas d'être exprimé. Il écrivait très-inégalement; mais je ne sais s'il avait un génie inégal, comme on le dit; car je le vois toujours,

dans ses meilleures pièces, et dans ses plus mauvaises, attaché à la solidité du raisonnement, à la force et à la profondeur des idées, presque toujours plus occupé de disserter que de toucher; plein de ressources, jusque dans les sujets les plus ingrats, mais de ressources souvent peu tragiques; choisissant mal tous ses sujets, depuis *OEdipe;* inventant des intrigues, mais petites; sans chaleur et sans vie; s'étant fait un mauvais style, pour avoir travaillé trop rapidement; et cherchant à se tromper lui-même sur ses dernières pièces. Son grand mérite est d'avoir trouvé la France agreste, grossière, ignorante, sans esprit, sans goût vers le tems du *Cid,* et de l'avoir changée; car l'esprit qui règne au théâtre est l'image fidelle de l'esprit d'une nation. Non-seulement on doit à *Corneille* la tragédie, la comédie, mais on lui doit l'art de penser.

Il n'eut pas le pathétique des Grecs; il n'en donna une idée que dans le dernier acte de *Rodogune;* et le tableau que forme le cinquième acte, me paraît avec ses défauts trés-supérieur à tout ce que la Grèce admirait. Le tableau du cinquième acte d'*Athalie* est dans ce grand goût. Il faut avouer que tous les derniers actes des autres pièces, sans exception, sont maigres, décharnés, faibles en comparaison. Si vous exceptez ces deux spectacles frappans, nos tragédies françaises ont été trop souvent des recueils de dialogues plutôt

que des actions pathétiques : c'est par là que nous péchons principalement. Mais avec ce défaut, et quelques autres auxquels la nécessité de faire cinq actes assujettit les auteurs, on avoue que la scène française est supérieure à celle de toutes les nations anciennes et modernes. Cet art est absolument nécessaire dans une grande ville telle que Paris : mais avant *Corneille,* cet art n'existait pas; et après *Racine,* il paraît impossible qu'il s'accroisse.

Il n'est pas plus possible de faire un commentaire sur la pièce de *Suréna* que sur *Agésilas, Attila, Pulchérie, Pertharite, Tite* et *Bérénice,* la *Toison d'or, Théodore.* Si on a fait quelques réflexions sur *Othon,* c'est qu'en effet les beaux vers répandus dans la première scène, soutenaient un peu le commentateur dans ce travail ingrat et dégoûtant. Je finirai par dire qu'il ne faut examiner que les ouvrages qui ont des beautés avec des défauts, afin d'apprendre aux jeunes gens à éviter les uns, et à imiter les autres; mais pour les pièces aussi mal inventées que mal écrites, où les fautes innombrables ne sont pas rachetées par une seule belle scène, il est très-inutile de commenter ce qu'on ne peut lire.

On n'aura donc ici qu'une seule observation, que j'ai déjà souvent indiquée ; c'est que plus *Corneille* vieillissait, plus il s'obstinait à traiter l'amour, lui qui dans son dépit de réussir si mal,

se plaignait *que la seule tendresse fût toujours à la mode.* D'ordinaire la vieillesse dédaigne des faiblesses qu'elle ne ressent plus. L'esprit contracte une fermeté sévère qui va jusqu'à la rudesse. Mais *Corneille* au contraire mit dans ses derniers ouvrages plus de galanterie que jamais; et quelle galanterie ! Peut-être voulait-il jouter contre *Racine*, dont il sentait malgré lui la prodigieuse supériorité dans l'art si difficile de rendre cette passion aussi noble, aussi tragique, qu'intéressante. Il imprima .... qu'*Othon ni Suréna, ne sont point des cadets indignes de Cinna.* Ils étaient pourtant des cadets très-indignes, et *Pacorus*, et *Euridice*, et *Palmis*, et le *Suréna*, parlent d'amour comme des bourgeois de Paris.

Si le mérite est grand, l'estime est un peu forte.
Vous la pardonnerez à l'amour qui m'emporte.
Comme vous le forcez à se trop expliquer,
S'il manque de respect vous l'en faites manquer.
Il est si naturel d'estimer ce qu'on aime,
Qu'on voudrait que par-tout on l'estimât de même.
Et la pente est si douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

C'est dans ce style ridicule que *Corneille* fait l'amour dans ses vingt dernières tragédies, et dans quelques-unes des premières. Quiconque ne sent pas ce défaut est sans aucun goût; et quiconque veut le justifier se ment à lui-même. Ceux qui m'ont fait un crime d'être trop sévère, m'ont

forcé à l'être véritablement, et à n'adoucir aucune vérité. Je ne dois rien à ceux qui sont de mauvaise foi; je ne dois compte à personne de ce que j'ai fait pour une descendante de *Corneille*, et de ce que j'ai fait pour satisfaire mon goût; je connais mieux les beaux morceaux de ce grand génie que ceux qui feignent de respecter les mauvais. Je sais par cœur tout ce qu'il a fait d'excellent. Mais on ne m'imposera silence en aucun genre sur ce qui me paraît défectueux.

Ma devise a toujours été *fari quæ sentiat*.

AVERTISSEMENT

DE P. CORNEILLE.

Le sujet de cette tragédie est tiré de Plutarque et d'Appian Alexandrin. Ils disent tous deux que Suréna étoit le plus noble, le plus riche, le mieux fait, et le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualités il ne pouvoit manquer d'être un des premiers hommes de son siècle; et si je ne m'abuse, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnoissable. Vous en jugerez.

ACTEURS.

ORODE, roi des Parthes.

PACORUS, fils d'Orode.

SURÉNA, lieutenant d'Orode, et général de son armée contre Crassus.

SILLACE, autre lieutenant d'Orode.

EURIDICE, fille d'Artabase, roi d'Arménie.

PALMIS, sœur de Suréna.

ORMENE, dame d'honneur d'Euridice.

La scène est à Séleucie, sur l'Euphrate.

SURÉNA.

NAPOLI

SURÉNA.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

EURIDICE, ORMENE.

EURIDICE.

Ne me parle plus tant de joie et d'hymenée.
Tu ne sais pas les maux où je suis condamnée.
Orméne, c'est ici que doit s'exécuter
Ce traité qu'à deux rois il a plu d'arrêter;
Et l'on a préféré cette superbe ville,
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécatompyle.
La reine et la princesse en quittent le séjour,
Pour rendre en ces beaux lieux tout son lustre à la cour.
Le roi les mande exprès; le prince n'attend qu'elles;
Et jamais ces climats n'ont vu pompes si belles.
Mais que servent pour moi tous ces préparatifs,
Si mon cœur est esclave, et tous ses vœux captifs;
Si de tous ces efforts de publique alégresse
Il se fait des sujets de trouble et de tristesse?
J'aime ailleurs.

ORMENE.

Vous, madame?

EURIDICE.

Orméne, je l'ai tû,
Tant que j'ai pu me rendre à toute ma vertu.

N'espérant jamais voir l'amant qui m'a charmée,
Ma flâme dans mon cœur se tenoit renfermée;
L'absence et la raison sembloient la dissiper;
Le manque d'espoir même aidoit à me tromper.
Je crus ce cœur tranquille, et mon devoir sévère
Le préparoit sans peine aux lois du roi mon père,
Au choix qu'il lui plairoit. Mais, ô dieux! quel tourment
S'il faut prendre un époux aux yeux de cet amant!

ORMENE

Aux yeux de votre amant!

EURIDICE.

Il est tems de te dire,
Et quel malheur m'accable, et pour qui je soupire.
Le mal qui s'évapore en devient plus léger,
Et le mien avec toi cherche à se soulager.
Quand l'avare Crassus, chef des troupes romaines,
Entreprit de dompter les Parthes dans leurs plaines,
Tu sais que de mon père il brigua le secours,
Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours,
Que pour ambassadeur il prit ce héros même,
Qui l'avoit su venger, et rendre au diadême.

ORMENE.

Oui, je vis Suréna vous parler pour son roi;
Et Cassius pour Rome avoit le même emploi.
Je vis de ces états l'orgueilleuse puissance
D'Artabase à l'envi mendier l'assistance;
Ces deux grands intérêts partager votre cour,
Et des ambassadeurs prolonger le séjour.

EURIDICE.

Tous deux ainsi qu'au roi me rendirent visite,
Et j'en connus bientôt le différent mérite.
L'un fier, et tout gonflé d'un vieux mépris des rois,
Sembloit pour compliment nous apporter des lois;
L'autre, par les devoirs d'un respect légitime,
Vengeoit le sceptre en nous de ce manque d'estime.
L'amour s'en mêla même, et tout son entretien
Sembla m'offrir son cœur, et demander le mien:
Il l'obtint; et mes yeux, que charmoient sa présence,
Soudain avec les siens en firent confidence.
Ces muets truchemens surent lui révéler
Ce que je me forçois à lui dissimuler;
Et les mêmes regards qui m'expliquoient sa flâme,
S'instruisoient dans les miens du secret de mon ame.
Ses vœux y rencontroient d'aussi tendres désirs;
Un accord imprévu confondoit nos soupirs;
Et d'un mot échappé la douceur hasardée
Trouvoit l'ame en tous deux toute persuadée.

ORMENE.

Cependant est-il roi, madame?

EURIDICE.

Il ne l'est pas;
Mais il sait rétablir les rois dans leurs états.
Des Parthes le mieux fait d'esprit et de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moi,
Et tout cela vaut bien un roi qui n'est que roi.

Ne t'effarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et souffre de mes maux que j'achève l'histoire.
L'amour sous les dehors de la civilité,
Profita quelque tems des longueurs du traité :
On ne soupçonna rien des soins d'un si grand homme ;
Mais il fallut choisir entre le Parthe et Rome.
Mon père eut ses raisons en faveur du Romain ;
J'eus les miennes pour l'autre, et parlai même en vain;
Je fus mal écoutée ; et dans ce grand ouvrage,
On ne daigna peser ni compter mon suffrage.
Nous fûmes donc pour Rome ; et Suréna confus
Emporta la douleur d'un indigne refus :
Il m'en parut ému, mais il sut se contraindre :
Pour tout ressentiment il ne fit que nous plaindre ;
Et comme tout son cœur me demeura soumis,
Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.
Que servit de flatter l'espérance détruite ?
Mon père choisit mal, on l'a vu par la suite.
Suréna fit périr l'un et l'autre Crassus,
Et sur notre Arménie, Orode eut le dessus :
Il vint dans nos états fondre comme un tonnerre.
Hélas ! j'avois prévu les maux de cette guerre,
Et n'avois pas compté parmi ces noirs succès
Le funeste bonheur que me gardoit la paix :
Les deux rois l'ont conclue, et j'en suis la victime :
On m'amène épouser un prince magnanime ;
Car son mérite enfin ne m'est point inconnu,
Et se feroit aimer d'un cœur moins prévenu ;
Mais quand ce cœur est pris, et la place occupée ;

Des vertus d'un rival en vain l'aime est frappée.
Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux;
Et plus il est parfait, plus il est odieux.
Cependant j'obéis, Ormène, je l'épouse;
Et de plus....

ORMENE.

Qu'auriez-vous de plus?

EURIDICE.

Je suis jalouse.

ORMENE.

Jalouse! Quoi! pour comble aux maux dont je vous plains....

EURIDICE.

Tu vois ce que je souffre, apprends ce que je crains.
Orode fait venir la princesse sa fille;
Et s'il veut de mon bien enrichir sa famille,
S'il veut qu'un double hymen honore un même jour,
Conçois mes déplaisirs, je t'ai dit mon amour.
C'est bien assez, ô ciel! que le pouvoir suprême
Me livre en d'autres bras, aux yeux de ce que j'aime;
Ne me condamne pas à ce nouvel ennui,
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

ORMENE.

Votre douleur, madame, est trop ingénieuse.

EURIDICE.

Quand on a commencé de se voir malheureuse,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne fasse trembler;
La plus fausse apparence a droit de nous troubler;

Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,
Forme un nouveau poison pour une ame chagrine.

ORMENE.

En ces nouveaux poisons trouvez-vous tant d'appas,
Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'est pas?

EURIDICE.

La princesse est mandée; elle vient, elle est belle;
Un vainqueur des Romains n'est que trop digne d'elle;
S'il la voit, s'il lui parle, et si le roi le veut....
J'en dis trop, et déjà tout mon cœur qui s'émeut....

ORMENE.

A soulager vos maux appliquez même étude
Qu'à prendre un vain soupçon pour une certitude:
Songez par où l'aigreur s'en pourroit adoucir.

EURIDICE.

J'y fais ce que je puis, et n'y puis réussir,
N'osant voir Suréna, qui règne en ma pensée,
Et qui me croit peut-être une ame intéressée.
Tu vois quelle amitié j'ai faite avec sa sœur:
Je crois le voir en elle, et c'est quelque douceur,
Mais légère, mais foible, et qui me gêne l'ame
Par l'inutile soin de lui cacher ma flâme.
Elle la sait sans doute; et l'air dont elle agit,
M'en demande un aveu dont mon devoir rougit.
Ce frère l'aime trop pour s'être caché d'elle.
N'en use pas de même, et sois-moi plus fidelle;
Il suffit qu'avec toi j'amuse mon ennui.
Toutefois, tu n'as rien à me dire de lui;

Tu ne sais ce qu'il fait, tu ne sais ce qu'il pense;
Une sœur est plus propre à cette confiance.
Elle sait s'il m'accuse, ou s'il plaint mon malheur,
S'il partage ma peine, ou rit de ma douleur,
Si du vol qu'on lui fait il m'estime complice,
S'il me garde son cœur, ou s'il me rend justice.
Je la vois, force-la, si tu peux, à parler;
Force-moi, s'il le faut, à ne lui rien celer.
L'oserai-je, grands dieux! ou plutôt le pourrai-je?

ORMENE.

L'amour, dès qu'il le veut, se fait un privilége;
Et quand de se forcer ses désirs sont lassés,
Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit assez.

SCENE II.

PALMIS, EURIDICE, ORMENE.

PALMIS.

J'APPORTE ici, madame, une heureuse nouvelle.
Ce soir la reine arrive.

EURIDICE.

Et Mandane avec elle?

PALMIS.

On n'en fait aucun doute.

EURIDICE.

Et Suréna l'attend
Avec beaucoup de joie, et d'un esprit content?

PALMIS.

Avec tout le respect qu'elle a lieu d'en attendre.

EURIDICE.

Rien de plus?

PALMIS.

Qu'a de plus un sujet à lui rendre?

EURIDICE.

Je suis trop curieuse, et devrois mieux savoir
Ce qu'aux filles des rois un sujet peut devoir;
Mais de pareils sujets sur qui tout l'état roule,
Se font assez souvent distinguer de la foule;
Et je sais qu'il en est, qui, si j'en puis juger,
Avec moins de respect savent mieux obliger.

PALMIS.

Je n'en sais point, madame, et ne crois pas mon frère
Plus savant que sa sœur en un pareil mystère.

EURIDICE.

Passons. Que fait le prince?

PALMIS.

En véritable amant,
Doutez-vous qu'il ne soit dans le ravissement?
Et pourroit-il n'avoir qu'une joie imparfaite,
Quand il se voit toucher au bonheur qu'il souhaite?

EURIDICE.

Peut-être n'est-ce pas un grand bonheur pour lui,
Madame, et j'y craindrois quelque sujet d'ennui.

PALMIS.

Et quel ennui pourroit mêler son amertume
Au doux et plein succès du feu qui le consume?
Quel chagrin a de quoi troubler un tel bonheur?
Le don de votre main.....

EURIDICE.

La main n'est pas le cœur.

PALMIS.

Il est maître du vôtre.

EURIDICE.

Il ne l'est point, madame,
Et même je ne sais s'il le sera de l'ame.
Jugez après cela quel bonheur est le sien.
Mais achevons de grace, et ne déguisons rien.
Savez-vous mon secret?

PALMIS.

Je sais celui d'un frère.

EURIDICE.

Vous savez donc le mien? Fait-il ce qu'il doit faire?
Me hait-il? Et son cœur justement irrité
Me rend-il sans regret ce que j'ai mérité?

PALMIS.

Oui, madame, il vous rend tout ce qu'une grande ame
Doit au plus grand mérite, et de zèle, et de flâme.

EURIDICE.

Il m'aimeroit encor?

PALMIS.

C'est peu de dire aimer;
Il souffre sans murmure, et j'ai beau vous blâmer,
Lui-même il vous défend, vous excuse sans cesse.
« Elle est fille, et de plus, dit-il, elle est princesse;
» Je sais les droits d'un père, et connois ceux d'un roi;
» Je sais de ses devoirs l'indispensable loi;
» Je sais quel rude joug, dès sa plus tendre enfance,
» Imposent à ses vœux son rang et sa naissance;
» Son cœur n'est pas exempt d'aimer ni de haïr,
» Mais qu'il aime, ou haïsse, il lui faut obéir:
» Elle m'a tout donné ce qui dépendoit d'elle,
» Et ma reconnoissance en doit être éternelle. »

EURIDICE.

Ah! vous redoublez trop, par ce discours charmant,
Ma haine pour le prince, et mes feux pour l'amant:
Finissons-le, madame; en ce malheur extrême
Plus je hais, plus je souffre, et souffre autant que j'ai

PALMIS.

N'irritons point vos maux, et changeons d'entretien;
Je sais votre secret, sachez aussi le mien.
Vous n'êtes pas la seule à qui la destinée
Prépare un long supplice en ce grand hymenée.
Le prince....

EURIDICE.

Au nom des dieux, ne me le nommez pas;
Son nom seul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS.

Un tel excès de haine!

EURIDICE.

Elle n'est que trop due
Aux mortelles douleurs dont m'accable sa vue.

PALMIS.

Hé bien! ce prince donc qu'il vous plaît de haïr,
Et pour qui votre cœur s'apprête à se trahir,
Ce prince qui vous aime, il m'aimoit.

EURIDICE.

L'infidelle!

PALMIS.

Nos vœux étoient pareils, notre ardeur mutuelle;
Je l'aimois.

EURIDICE.

Et l'ingrat brise des nœuds si doux!

PALMIS.

Madame, est-il des cœurs qui tiennent contre vous?
Est-il vœux, ni sermens qu'ils ne vous sacrifient?
Si l'ingrat me trahit, vos yeux le justifient,

Vos yeux qui sur moi-même ont un tel ascendant....

EURIDICE.

Vous demeurez à vous, madame, en le perdant;
Et le bien d'être libre aisément vous console
De ce qu'a d'injustice un manque de parole:
Mais je deviens esclave, et tels sont mes malheurs,
Qu'en perdant ce que j'aime, il faut que j'aime ailleurs.

PALMIS.

Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure?
Vous perdez votre amant, mais son cœur vous demeure;
Et j'éprouve en mon sort une telle rigueur,
Que la perte du mien m'enlève tout son cœur.
Ma conquête m'échappe où les vôtres grossissent.
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchissent.
Votre empire s'augmente où se détruit le mien;
Et de toute ma gloire il ne me reste rien.

EURIDICE.

Reprenez vos captifs, rassurez vos conquêtes,
Rétablissez vos lois sur les plus grandes têtes,
J'en serai peu jalouse, et préfère à cent rois
La douceur de ma flâme et l'éclat de mon choix:
La main de Suréna vaut mieux qu'un diadême.
Mais, dites-moi, madame, est-il bien vrai qu'il m'aime?
Dites; et s'il est vrai, pourquoi fuit-il mes yeux?

PALMIS.

Madame, le voici qui vous le dira mieux.

EURIDICE.

Juste ciel! à le voir, déjà mon cœur soupire!
Amour, sur ma vertu prends un peu moins d'empire.

SCENE III.

EURIDICE, SURÉNA.

EURIDICE.

Je vous ai fait prier de ne me plus revoir,
Seigneur, votre présence étonne mon devoir;
Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices,
Ne sauroit plus m'offrir que de nouveaux supplices.
Osez-vous l'ignorer? et lorsque je vous voi,
S'il me faut trop souffrir, souffrez-vous moins que moi?
Souffrons-nous moins tous deux pour soupirer ensemble?
Allez, contentez-vous d'avoir vu que j'en tremble;
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me hasardez plus à des soupirs honteux.

SURÉNA.

Je sais ce qu'à mon cœur coûtera votre vue;
Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tue.
Madame, l'heure approche, et demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi;
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie:
Pardonnez à l'amour qui vous la sacrifie,
Et souffrez qu'un soupir exhale à vos genoux,
Pour ma dernière joie, une ame toute à vous.

EURIDICE.

Et la mienne, seigneur, la jugez-vous si forte,
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même soupir, qui tranchera vos jours,

Ne tranche aussi des miens le déplorable cours?
Vivez, seigneur, vivez, afin que je languisse,
Qu'à vos feux ma langueur rende long-tems justice.
Le trépas à vos yeux me sembleroit trop doux,
Et je n'ai pas encore assez souffert pour vous.
Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume,
Qu'il me fasse à longs traits goûter son amertume:
Je veux, sans que la mort ose me secourir,
Toûjours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une foiblesse
A cette douloureuse et fatale tendresse?
Vous pourriez-vous, seigneur, résoudre à soulager
Un malheur si pressant par un bonheur léger?

SURÉNA.

Quel bonheur peut dépendre ici d'un misérable,
Qu'après tant de faveurs son amour même accable?
Puis-je encor quelque chose en l'état où je suis?

EURIDICE.

Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.
N'épousez point Mandane, exprés on l'a mandée;
Mon chagrin, mes soupçons m'en ont persuadée.
N'ajoutez point, seigneur, à des malheurs si grands,
Celui de vous unir au sang de mes tyrans,
De remettre en leur main le seul bien qui leur reste,
Votre cœur; un tel don me seroit trop funeste;
Je veux qu'il me demeure, et malgré votre roi,
Disposer d'une main qui ne peut être à moi.

SURÉNA.

Plein d'un amour si pur, et si fort que le nôtre,

Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,
Je n'ai plus ni de cœur, ni de main à donner.
Je vous aime, et vous perds. Après cela, madame,
Seroit-il quelque hymen que pût souffrir mon ame?
Seroit-il quelques nœuds où se pût attacher
Le bonheur d'un amant qui vous étoit si cher,
Et qu'à force d'amour vous rendrez incapable
De trouver sous le ciel quelque chose d'aimable?

EURIDICE.

Ce n'est pas là de vous, seigneur, ce que je veux.
A la postérité vous devez des neveux;
Et ces illustres morts dont vous tenez la place,
Ont assez mérité de revivre en leur race:
Je ne veux pas l'éteindre, et tiendrois à forfait,
Qu'il m'en fût échappé le plus léger souhait.

SURÉNA.

Que tout meure avec moi, madame, que m'importe
Qui foule après ma mort la terre qui me porte?
Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
Ces illustres aïeux, la nuit de leur tombeau?
Respireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux, qui peut-être auront peine à les suivre,
Peut-être ne feront que les déshonorer,
Et n'en auront le sang que pour dégénérer?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
Cette sorte de vie est bien imaginaire;
Et le moindre moment d'un bonheur souhaité
Vaut mieux qu'une si froide et vaine éternité.

EURIDICE.

Non, non, je suis jalouse, et mon impatience
D'affranchir mon amour de toute défiance,
Tant que je vous verrai maître de votre foi,
La croira réservée aux volontés du roi:
Mandane aura toujours un plein droit de vous plaire;
Ce sera l'épouser que de le pouvoir faire;
Et ma haine sans cesse aura de quoi trembler,
Tant que par là mes maux pourront se redoubler.
Il faut qu'un autre hymen me mette en assurance.
N'y portez, s'il se peut, que de l'indifférence;
Mais par de nouveaux feux dussiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez, afin de m'obéir:
Je veux que ce grand choix soit mon dernier ouvrage,
Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage,
Que mon ordre le règle, et qu'on me voye enfin
Reine de votre cœur et de votre destin;
Que Mandane, en dépit de l'ordre qu'on lui donne,
Ne pouvant s'élever jusqu'à votre personne,
Soit reduite à descendre à ces malheureux rois,
A qui, quand vous voudrez, vous donnerez des lois:
Et n'appréhendez point d'en regretter la perte;
Il n'est cour sous les cieux qui ne vous soit ouverte;
Et par-tout votre gloire a fait de tels éclats,
Que les filles de roi ne vous manqueront pas.

SURÉNA.

Quand elles me rendroient maître de tout un monde,
Absolu sur la terre, et souverain sur l'onde,
Mon cœur....

EURIDICE.

N'achevez point, l'air dont vous commencez
Pourroit à mon chagrin ne plaire pas assez ;
Et d'un cœur qui veut être encor sous ma puissance,
Je ne veux recevoir que de l'obéissance.

SURÉNA.

A qui me donnez-vous ?

EURIDICE.

Moi? que ne puis-je, hélas!
Vous ôter à Mandane, et ne vous donner pas!
Et contre les soupçons de ce cœur qui vous aime,
Que ne m'est-il permis de m'assurer moi-même!
Mais adieu, je m'égare.

SURÉNA.

Où dois-je recourir,
O ciel! s'il faut toujours aimer, souffrir, mourir ?

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

Surèna, votre zèle a trop servi mon père
Pour m'en laisser attendre un devoir moins sincère ;
Et si près d'un hymen qui doit m'être assez doux,
Je mets ma confiance et mon espoir en vous.
Palmis avec raison de cet hymen murmure ;
Mais je puis réparer ce qu'il lui fait d'injure ;
Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds,
Mes pareils ne sont point tout-à-fait maîtres d'eux.
Quand vous voudrez tous deux attacher vos tendresses ;
Il est des rois pour elle, et pour vous des princesses ;
Et je puis hautement vous engager ma foi,
Que vous ne vous plaindrez du prince, ni du roi.

SURÉNA.

Cessez de me traiter, seigneur, en mercenaire :
Je n'ai jamais servi par espoir de salaire ;
La gloire m'en suffit, et le prix que reçoit...

PACORUS.

Je sais ce que je dois quand on fait ce qu'on doit ;
Et si de l'accepter ce grand cœur vous dispense,
Le mien se satisfait alors qu'il récompense.

J'épouse une princesse en qui les doux accords
Des graces de l'esprit avec celles du corps
Forment le plus brillant et plus noble assemblage
Qui puisse orner une ame, et parer un visage.
Je n'en dis que ce mot, et vous savez assez
Quels en sont les attraits, vous qui la connoissez.
Cette princesse donc, si belle, si parfaite,
Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je souhaite,
Qu'elle manque d'amour, ou plutôt que ses vœux
N'aillent pas tout-à-fait du côté que je veux.
Vous qui l'avez tant vue, et qu'un devoir fidelle
A tenu si long-tems près de son père et d'elle,
Ne me déguisez point ce que dans cette cour
Sur de pareils soupçons vous auriez eu de jour.

SURÉNA.

Je la voyois, seigneur; mais pour gagner son père,
C'étoit tout mon emploi, c'étoit ma seule affaire;
Et je croyois par elle être sûr de mon choix;
Mais Rome et son intrigue eurent le plus de voix.
Du reste ne prenant intérêt à m'instruire
Que de ce qui pouvoit vous servir ou vous nuire;
Comme je me bornois à remplir ce devoir,
Je puis n'avoir pas vu ce qu'un autre eût pu voir.
Si j'eusse pressenti que la guerre achevée,
A l'honneur de vos feux elle étoit réservée,
J'aurois pris d'autres soins, et plus examiné;
Mais j'ai suivi mon ordre, et n'ai point deviné.

PACORUS.

Quoi! de ce que je crains vous n'auriez nulle idée?

Par aucune ambassade on ne l'a demandée ?
Aucun prince auprès d'elle, aucun digne sujet
Par ses attachemens n'a marqué de projet ?
Car il vient quelquefois du milieu des provinces
Des sujets en nos cours qui valent bien des princes ;
Et par l'objet présent les sentimens émus
N'attendent pas toujours des rois qu'on n'a point vus.

SURÉNA.

Durant tout mon séjour rien n'y blessoit ma vue ;
Je n'y rencontrois point de visite assidue,
Point de devoirs suspects, ni d'entretiens si doux,
Que, si j'avois aimé, j'en dusse être jaloux.
Mais qui vous peut donner cette importune crainte,
Seigneur ?

PACORUS.

Plus je vois, plus j'y vois de contrainte.
Elle semble, aussitôt que j'ose en approcher,
Avoir je ne sais quoi qu'elle me veut cacher ;
Non qu'elle ait jusqu'ici demandé de remise ;
Mais ce n'est pas m'aimer, ce n'est qu'être soumise :
Et tout le bon accueil que j'en puis recevoir,
Tout ce que j'en obtiens ne part que du devoir.

SURÉNA.

N'en appréhendez rien. Encor toute étonnée,
Toute tremblante encore au seul nom d'hymenée,
Pleine de son pays, pleine de ses parens,
Il lui passe en l'esprit cent chagrins différens.

PACORUS.

Mais il semble, à la voir, que son chagrin s'applique

A braver par dépit l'alégresse publique.
Inquiète, rêveuse, insensible aux douceurs
Que par un plein succès l'amour verse en nos cœurs....

SURÉNA.

Tout cessera, seigneur, dès que sa foi reçue
Aura mis en vos mains la foi qui vous est due;
Vous verrez ces chagrins détruits en moins d'un jour,
Et toute sa vertu devenir toute amour.

PACORUS.

C'est beaucoup hasarder que de prendre assurance
Sur une si légère et douteuse espérance.
Et qu'aura cet amour d'heureux, de singulier,
Qu'à son trop de vertu je devrai tout entier?
Qu'aura-t-il de charmant, cet amour, s'il ne donne
Que ce qu'un triste hymen ne refuse à personne;
Esclave dédaigneux d'une odieuse loi,
Qui n'est pour toute chaîne attaché qu'à sa foi?
Pour faire aimer ses lois, l'hymen ne doit en faire
Qu'afin d'autoriser la pudeur à se taire.
Il faut, pour rendre heureux, qu'il donne sans gêner,
Et prête un doux prétexte à qui veut tout donner.
Que sera-ce, grands dieux! si toute ma tendresse
Rencontre un souvenir plus cher à ma princesse,
Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas,
Si pour un autre objet il soupire en mes bras?
Il faut, il faut enfin m'éclaircir avec elle.

SURÉNA.

Seigneur, je l'apperçois, l'occasion est belle;

Mais si vous en tirez quelque éclaircissement
Qui donne à votre crainte un juste fondement,
Que ferez-vous?

PACORUS.

J'en doute, et pour ne vous rien feindre,
Je crois l'aimer assez pour ne la pas contraindre ;
Mais tel chagrin aussi pourroit me survenir,
Que je l'épouserois afin de la punir.
Un amant dédaigné souvent croit beaucoup faire,
Quand il rompt le bonheur de ce qu'on lui préfère.
Mais elle approche. Allez, laissez-moi seul agir ;
J'aurois peur devant vous d'avoir trop à rougir.

SCENE II.

PACORUS, EURIDICE.

PACORUS.

Quoi! madame, venir vous-même à ma rencontre?
Cet excès de bonté que votre cœur me montre....

EURIDICE.

J'allois chercher Palmis, que j'aime à consoler
Sur un malheur qui presse et ne peut reculer.

PACORUS.

Laissez-moi vous parler d'affaires plus pressées,
Et songez qu'il est tems de m'ouvrir vos pensées;
Vous vous abuseriez à les plus retenir.
Je vous aime, et demain l'hymen doit nous unir.
M'aimez-vous?

EURIDICE.

Oui, seigneur, et ma main vous est sure.

PACORUS.

C'est peu que de la main, si le cœur en murmure.

EURIDICE.

Quel mal pourroit causer le murmure du mien,
S'il murmuroit si bas qu'aucun n'en apprit rien?

PACORUS.

Ah madame! il me faut un aveu plus sincère.

EURIDICE.

Epousez-moi, seigneur, et laissez-moi me taire.

Un pareil doute offense, et cette liberté
S'attire quelquefois trop de sincérité.

PACORUS.

C'est ce que je demande, et qu'un mot sans contrainte
Justifie aujourd'hui mon espoir ou ma crainte.
Ah! si vous connoissiez ce que pour vous je sens!

EURIDICE.

Je ferois ce que font les cœurs obéissans,
Ce que veut mon devoir, ce qu'attend votre flâme,
Ce que je fais enfin.

PACORUS.

Vous feriez plus, madame;
Vous me feriez justice, et prendriez plaisir
A montrer que nos cœurs ne forment qu'un désir:
Vous me diriez sans cesse, « Oui, prince, je vous aime,
» Mais d'une passion comme la vôtre extrême;
» Je sens le même feu, je fais les mêmes vœux:
» Ce que vous souhaitez est tout ce que je veux;
» Et cette illustre ardeur ne sera point contente,
» Qu'un glorieux hymen n'ait rempli notre attente. »

EURIDICE.

Pour vous tenir, seigneur, un langage si doux,
Il faudroit qu'en amour j'en susse autant que vous.

PACORUS.

Le véritable amour, dès que le cœur soupire,
Instruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.
Ce langage à ses feux n'est jamais importun,
Et si vous l'ignorez, vous n'en sentez aucun.

EURIDICE.

Suppléez-y, seigneur, et dites-vous vous-même
Tout ce que sent un cœur dès le moment qu'il aime;
Faites-vous-en pour moi le charmant entretien;
J'avoûrai tout, pourvu que je n'en dise rien.

PACORUS.

Ce langage est bien clair, et je l'entends sans peine.
Au défaut de l'amour auriez-vous de la haine?
Je ne veux pas le croire, et des yeux si charmans...

EURIDICE.

Seigneur, sachez pour vous quels sont mes sentimens.
Si l'amitié vous plaît, si vous aimez l'estime,
A vous les refuser je croirois faire un crime:
Pour le cœur, si je puis vous le dire entre nous,
Je ne m'apperçois point qu'il soit encore à vous.

PACORUS.

Ainsi donc ce traité qu'ont fait les deux couronnes...

EURIDICE.

S'il a pu l'une à l'autre engager nos personnes,
Au seul don de la main son droit est limité,
Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.
C'est sans vous le devoir que je fais mon possible
A le rendre pour vous plus tendre et plus sensible;
Je ne sais si le tems l'y pourra disposer;
Mais qu'il le puisse, ou non, vous pouvez m'épouser.

PACORUS.

Je le puis, je le dois, je le veux; mais, madame,
Dans ces tristes froideurs dont vous payez ma flâme,
Quelqu'autre amour plus fort....

EURIDICE.

Qu'osez-vous demander,
Prince ?

PACORUS.

De mon bonheur ce qui doit décider.

EURIDICE.

Est-ce un aveu qui puisse échapper à ma bouche ?

PACORUS.

Il est tout échappé, puisque ce mot vous touche.
Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,
Vous auriez moins de gêne à me dire que non ;
Et pour me garantir de ce que j'appréhende,
La réponse avec joie eût suivi la demande.
Madame, ce qu'on fait sans honte et sans remords,
Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts ;
Et sans que la rougeur au visage nous monte....

EURIDICE.

Ah! ce n'est point pour moi que je rougis de honte.
Si j'ai pu faire un choix, je l'ai fait assez beau
Pour m'en faire un honneur jusque dans le tombeau;
Et quand je l'avoûrai, vous auriez lieu de croire
Que tout mon avenir en aimera la gloire.
Je rougis, mais pour vous, qui m'osez demander
Ce qu'on doit avoir peine à se persuader ;
Et je ne comprends point avec quelle prudence
Vous voulez qu'avec vous j'en fasse confidence,
Vous, qui près d'un hymen accepté par devoir,
Devriez sur ce point craindre de trop savoir.

PACORUS.

Mais il est fait ce choix qu'on s'obstine à me taire,
Et qu'on cherche à me dire avec tant de mystère.

EURICE.

Je ne vous le dis point, mais si vous m'y forcez,
Il vous en coûtera plus que vous ne pensez.

PACORUS.

Hé bien! madame, hé bien! sachons, quoi qu'il en coûte,
Quel est ce grand rival qu'il faut que je redoute.
Dites, est-ce un héros? est-ce un prince? est-ce un roi?

EURIDICE.

C'est ce que j'ai connu de plus digne de moi.

PACORUS.

Si le mérite est grand, l'estime est un peu forte.

EURIDICE.

Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte:
Comme vous le forcez à se trop expliquer,
S'il manque de respect, vous l'en faites manquer.
Il est si naturel d'estimer ce qu'on aime,
Qu'on voudroit que par-tout on l'estimât de même,
Et la pente est si douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

PACORUS.

C'est en dire beaucoup.

EURIDICE.

Apprenez davantage,
Et sachez que l'effort où mon devoir m'engage
Ne peut plus me réduire à vous donner demain
Ce qui vous étoit sûr, je veux dire, ma main.

Ne vous la promettez qu'après que dans mon ame
Votre mérite aura dissipé cette flâme,
Et que mon cœur charmé par des attraits plus doux,
Se sera répondu de n'aimer rien que vous.
Et ne me dites point que pour cet hymenée
C'est par mon propre aveu qu'on a pris la journée :
J'en sais la conséquence, et différe à regret ;
Mais puisque vous m'avez arraché mon secret,
Il n'est, ni roi, ni père, il n'est prière, empire,
Qu'au péril de cent morts mon cœur ose en dédire.
C'est ce qu'il n'est plus tems de vous dissimuler,
Seigneur, et c'est le prix de m'avoir fait parler.

PACORUS.

A ces bontés, madame, ajoutez une grace ;
Et du moins attendant que cette ardeur se passe,
Apprenez-moi le nom de cet heureux amant
Qui sur tant de vertu règne si puissamment,
Par quelle qualité il a pu la surprendre.

EURIDICE.

Ne me pressez point tant, seigneur, de vous l'apprendre.
Si je vous l'avois dit....

PACORUS.

Achevons.

EURIDICE.

Dès demain
Rien ne m'empêcheroit de lui donner la main.

PACORUS.

Il est donc en ces lieux, madame ?

EURIDICE.

Il y peut être,
Seigneur, si déguisé qu'on ne le peut connoître.
Peut-être en domestique est-il auprès de moi,
Peut-être s'est-il mis de la maison du roi,
Peut-être chez vous-même il s'est réduit à feindre;
Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre;
Dans tous les inconnus que vous aurez à voir,
Et plus que tout encor, craignez de trop savoir.
J'en dis trop, il est tems que ce discours finisse.
A Palmis que je vois rendez plus de justice;
Et puissent de nouveau ses attraits vous charmer,
Jusqu'à ce que le tems m'apprenne à vous aimer!

SCENE III.

PACORUS, PALMIS.

PACORUS.

MADAME, au nom des dieux, ne venez pas vous plaindre.
On me donne sans vous assez de gens à craindre;
Et je serois bientôt accablé de leurs coups,
N'étoit que pour asile on me renvoie à vous.
J'obéis, j'y reviens, madame, et cette joie....

PALMIS.

Que n'y revenez-vous sans qu'on vous y renvoie?
Votre amour ne fait rien, ni pour moi, ni pour lui,
Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autrui.

PACORUS.

N'est-ce rien que pour vous à cet ordre il défère?

PALMIS.

Non, ce n'est qu'un dépit qu'il cherche à satisfaire.

PACORUS.

Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien
Fait-il si peu d'honneur qu'on ne le compte à rien?

PALMIS.

Depuis qu'il est honteux d'aimer un infidelle,
Que ce qu'un mépris chasse un coup-d'œil le rappelle,
Et que les inconstans ne donnent point de cœurs,

Sans être encor tous prêts de les porter ailleurs.

PACORUS.

Je le suis, je l'avoue, et mérite la honte
Que d'un retour suspect vous fassiez peu de compte.
Montrez-vous généreuse ; et si mon changement
A changé votre amour en vif ressentiment,
Immolez un courroux si grand, si légitime,
A la juste pitié d'un si malheureux crime.
J'en suis assez puni, sans que l'indignité....

PALMIS.

Seigneur, le crime est grand, mais j'ai de la bonté;
Je sais ce qu'à l'état ceux de votre naissance,
Tout maîtres qu'ils en sont, doivent d'obéissance :
Son intérêt chez eux l'emporte sur le leur,
Et du moment qu'il parle, il fait taire le cœur.

PACORUS.

Non, madame, souffrez que je vous désabuse ;
Je ne mérite point l'honneur de cette excuse :
Ma légéreté seule a fait ce nouveau choix ;
Nulles raisons d'état ne m'en ont fait de lois ;
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage,
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage :
J'ai pris plaisir à l'être, et plus mon crime est noir,
Plus l'oubli que j'en veux me fera vous devoir.
Tout mon cœur....

PALMIS.

Entre amans qu'un changement sépare,

Le crime est oublié si tôt qu'on le répare ;
Et bien qu'il vous ait plu, seigneur, de me trahir,
Je le dis malgré moi, je ne vous puis haïr.

PACORUS.

Faites-moi grace entière, et songez à me rendre
Ce qu'un amour si pur, ce qu'une ardeur si tendre....

PALMIS.

Donnez-moi donc, seigneur, vous-même quelque jour,
Quelque infaillible voie à fixer votre amour ;
Et s'il est un moyen....

PACORUS.

S'il en est? Oui, madame,
Il en est de fixer tous les vœux de mon ame ;
Et ce joug qu'à tous deux l'amour rendit si doux,
Si je ne m'y rattache, il ne tiendra qu'à vous.
Il est pour m'arrêter sous un si digne empire
Un office à me rendre, un secret à me dire.
La princesse aime ailleurs, je n'en puis plus douter,
Et doute quel rival s'en fait mieux écouter.
Vous êtes avec elle en trop d'intelligence
Pour n'en avoir pas eu toute la confidence ;
Tirez-moi de ce doute, et recevez ma foi,
Qu'autre que vous jamais ne régnera sur moi.

PALMIS.

Quel gage en est-ce, hélas! qu'une foi si peu sure ?
Le ciel la rendra-t-il moins sujette au parjure ?
Et ces liens si doux que vous avez brisés,

A briser de nouveau seront-ils moins aisés ?
Si vous voulez, seigneur, rappeler mes tendresses,
Il me faut des effets, et non pas des promesses ;
Et cette foi n'a rien qui me puisse ébranler,
Quand la main seule a droit de me faire parler.

PACORUS.

La main seule en a droit ! Quand cent troubles m'agitent,
Que la haine, l'amour, l'honneur me sollicitent,
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain,
Hélas ! suis-je en état de vous donner la main ?

PALMIS.

Et moi, sans cette main, seigneur, suis-je maîtresse
De ce que m'a daigné confier la princesse,
Du secret de son cœur ? Pour le tirer de moi,
Il me faut vous devoir plus que je ne lui doi,
Etre une autre vous-même, et le seul hymenée
Peut rompre le silence où je suis enchaînée.

PACORUS.

Ah ! vous ne m'aimez plus.

PALMIS.

Je voudrois le pouvoir ;
Mais pour ne plus aimer que sert de le vouloir ?
J'ai pour vous trop d'amour, et je le sens renaître,
Et plus tendre, et plus fort qu'il n'a dû jamais être.
Mais si....

PACORUS.

Ne m'aimez plus, ou nommez ce rival.

PALMIS.

Me préserve le ciel de vous aimer si mal !

Ce seroit vous livrer à des guerres nouvelles;
Allumer entre vous des haines immortelles....

PACORUS.

Que m'importe? et qu'aurai-je à redouter de lui;
Tant que je me verrai Suréna pour appui?
Quel qu'il soit, ce rival, il sera seul à plaindre.
Le vainqueur des Romains n'a point de rois à craindre.

PALMIS.

Je le sais; mais, seigneur, qui vous peut engager
Aux soins de le punir, et de vous en venger?
Quand son grand cœur charmé d'une belle princesse
En a su mériter l'estime et la tendresse,
Quel dieu, quel bon génie a dû lui révéler
Que le vôtre pour elle aimeroit à brûler?
A quels traits ce rival a-t-il dû le connoître,
Respecter de si loin des feux encor à naître,
Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,
Et lire en vos destins plus que vous n'en saviez?
S'il a vu la conquête à ses vœux exposée,
S'il a trouvé du cœur la sympathie aisée,
S'être emparé d'un bien où vous n'aspiriez pas,
Est-ce avoir fait des vols, et des assassinats?

PACORUS.

Je le vois bien, madame, et vous, et ce cher frère;
Abondez en raisons pour cacher le mystère.
Je parle, promets, prie, et je n'avance rien;
Aussi votre intérêt est préférable au mien;
Rien n'est plus juste, mais....

PALMIS.

Seigneur....

PACORUS.

Adieu, madame.
Je vous fais trop jouir des troubles de mon ame;
Le ciel se lassera de m'être rigoureux.

PALMIS.

Seigneur, quand vous voudrez, il fera quatre heureux.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

ORODE, SILLACE.

SILLACE.

Je l'ai vu par votre ordre, et voulu par avance
Pénétrer le secret de son indifférence.
Il m'a paru, seigneur, si froid, si retenu....
Mais vous en jugerez quand il sera venu.
Cependant je dirai que cette retenue
Sent une ame de trouble et d'ennuis prévenue,
Que ce calme paroît assez prémédité,
Pour ne répondre pas de sa tranquillité;
Que cette indifférence a de l'inquiétude,
Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

ORODE.

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter!
Un service au-dessus de toute récompense
A force d'obliger tient presque lieu d'offense;
Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat,
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.
Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne,
Et l'excès de son poids fait pencher vers la haine.
Suréna de l'exil lui seul m'a rappelé;

Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avoit volé,
Mon sceptre; de Crassus il vient de me défaire;
Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire?
Lui partager mon trône; il seroit tout à lui,
S'il n'avoit mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurois la perte, il forçoit des murailles;
Quand j'invoquois mes dieux, il gagnoit des batailles:
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, et erains
Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains;
Et dans tout ce qu'il a de nom et de fortune,
Sa fortune me pèse, et son nom m'importune.
Qu'un monarque est heureux, quand parmi ses sujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au dessus de sa gloire il n'y connoît personne,
Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne!

SILLACE.

Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,
La saine politique a deux extrémités.
Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille attendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.
Puissant par sa fortune, et plus par son emploi,
S'il devient par l'hymen l'appui d'un autre roi,
Si dans les différens que le ciel vous peut faire,
Une femme l'entraîne au parti de son père,
Que vous servira lors, seigneur, d'en murmurer?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en assurer;
Il n'est point de milieu....

ORODE.

Ma pensée est la vôtre.

Mais s'il ne veut pas l'un, pourrai-je vouloir l'autre ?
Pour prix de ses hauts faits, et de m'avoir fait roi,
Son trépas.... Ce mot seul me fait pâlir d'effroi;
Ne m'en parlez jamais ; que tout l'état périsse,
Avant que jusque-là ma vertu se ternisse,
Avant que je défère à ces raisons d'état,
Qui nommeroient justice un si lâche attentat.

SILLACE.

Mais pourquoi lui donner les Romains en partage ;
Quand sa gloire, seigneur, vous donnait tant d'ombrage ?
Pourquoi contre Artabase attacher vos emplois,
Et lui laisser matière à de plus grands exploits ?

ORODE.

L'évènement, Sillace, a trompé mon attente.
Je voyois des Romains la valeur éclatante ;
Et croyant leur défaite impossible sans moi ;
Pour me le préparer, je fondis sur ce roi :
Je crus qu'il ne pourroit à la fois se défendre
Des fureurs de la guerre, et de l'offre d'un gendre ;
Et que par tant d'horreurs son peuple épouvanté
Lui feroit mieux goûter la douceur d'un traité ;
Tandis que Suréna, mis aux Romains en bute,
Les tiendroit en balance, ou craindroit pour sa chûte,
Et me réserveroit la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, et de le relever.
Je réussis à l'un, et conclus l'alliance ;
Mais Suréna vainqueur prévint mon espérance.
A peine d'Artabase eus-je signé la paix,
Que j'appris Crassus mort, et les Romains défaits.

Ainsi d'une si haute et si prompte victoire
J'emporte tout le fruit, et lui toute la gloire ;
Et beaucoup plus heureux que je n'aurois voulu ;
Je me fais un malheur d'être trop absolu.
Je tiens toute l'Asie et l'Europe en alarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes ;
Et quand tous mes voisins tremblent pour leurs états,
Je ne les fais trembler que par un autre bras.
J'en tremble enfin moi-même, et pour remède unique
Je n'y vois qu'une basse et dure politique,
Si Mandane, l'objet des vœux de tant de rois,
Se doit voir d'un sujet le rebut ou le choix.

SILLACE.

Le rebut! Vous craignez, seigneur, qu'il la refuse?

ORODE.

Et ne se peut-il pas qu'un autre amour l'amuse,
Et que rempli qu'il est d'une juste fierté,
Il n'écoute son cœur plus que ma volonté?
Le voici, laissez-nous.

SCENE II.

ORODE, SURÉNA.

ORODE.

Suréna, vos services,
Qui l'auroit osé croire? ont pour moi des supplices;
J'en ai honte, et ne puis assez me consoler
De ne voir aucun don qui les puisse égaler.
Suppléez au défaut d'une reconnoissance,
Dont vos propres exploits m'ont mis en impuissance;
Et s'il en est un prix dont vous fassiez état,
Donnez-moi les moyens d'être un peu moins ingrat.

SURÉNA.

Quand je vous ai servi, j'ai reçu mon salaire,
Seigneur, et n'ai rien fait qu'un sujet n'ait dû faire;
La gloire m'en demeure, et c'est l'unique prix
Que s'en est proposé le soin que j'en ai pris.
Si pourtant il vous plaît, seigneur, que j'en demande
De plus dignes d'un roi, dont l'ame est toute grande,
La plus haute vertu peut faire de faux pas;
Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas;
Gardez-moi des bontés toujours prêtes d'éteindre
Le plus juste courroux que j'aurois lieu d'en craindre;
Et si....

ORODE.

Ma gratitude oseroit se borner
Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,

Qui n'arrivera point? et j'attendrois un crime,
Pour vous montrer le fond de toute mon estime?
Le ciel m'est plus propice, et m'en ouvre un moyen,
Par l'heureuse union de votre sang au mien.
D'avoir tant fait pour moi ce sera le salaire.

SURÉNA.

J'en ai flatté long-tems un espoir téméraire;
Mais puisqu'enfin le prince....

ORODE.

Il aima votre sœur,
Et le bien de l'état lui dérobe son cœur.
La paix de l'Arménie à ce prix est jurée;
Mais l'injure aisément peut être réparée:
J'y sais des rois tout prêts; et pour vous, dès demain,
Mandane que j'attends vous donnera la main.
C'est tout ce qu'en la mienne ont mis des destinées,
Qu'à force de hauts faits la vôtre a couronnées.

SURÉNA.

A cet excès d'honneur rien ne peut s'égaler;
Mais si vous me laissiez liberté d'en parler,
Je vous dirois, seigneur, que l'amour paternelle
Doit à cette princesse un trône digne d'elle;
Que l'inégalité de mon destin au sien
Ravaleroit son sang sans élever le mien;
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laisse encor sujet, et la rendroit sujette;
Et que de son hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de rois à naître, il naîtroit des sujets.
De quel œil voulez-vous, seigneur, qu'elle me donne

Une main refusée à plus d'une couronne?
Et qu'un si digne objet des vœux de tant de rois
Descende par votre ordre à cet indigne choix?
Que de mépris pour moi! que de honte pour elle!
Non, seigneur, croyez-en un serviteur fidelle :
Si votre sang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du prince avec ma sœur.
Ne le mêlez, seigneur, au sang de vos ancêtres.
Qu'afin que vos sujets en reçoivent des maîtres :
Vos Parthes dans la gloire ont trop long-tems vécu ;
Pour attendre des rois du sang de leur vaincu.
Si vous ne le savez, tout le camp en murmure;
Ce n'est qu'avec dépit que le peuple l'endure.
Quelle loi eût pu faire Artabase vainqueur
Plus rude, disent-ils, même à des gens sans cœur?
Je les fais taire, mais, seigneur, à le bien prendre,
C'étoit moins l'attaquer, que lui mener un gendre;
Et si vous en aviez consulté leurs souhaits,
Vous auriez préféré la guerre à cette paix.

ORODE.

Est-ce dans le dessein de vous mettre à leur tête,
Que vous me demandez ma grace toute prête;
Et de leurs vains souhaits vous font-ils le porteur,
Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur?
Il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme,
Qui rétablit son maître, et triomphe de Rome;
Mais sous le ciel tout change, et les plus valeureux
N'ont jamais sureté d'être toujours heureux.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable.

Le prince aime Euridice, autant qu'elle est aimable;
Et s'il faut dire tout, je lui dois cet appui
Contre ce que Phradate osera contre lui;
Car tout ce qu'attenta contre moi Mitradate,
Pacorus le doit craindre à son tour de Phradate:
Cet esprit turbulent et jaloux du pouvoir,
Quoique son frère....

SURÉNA.

Il sait que je sais mon devoir,
Et n'a pas oublié que dompter des rebelles,
Détrôner un tyran.....

ORODE.

Ces actions sont belles;
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner?

SURÉNA.

La dédaigner, seigneur, quand mon zèle fidelle
N'ose me regarder que comme indigne d'elle?
Osez me dispenser de ce que je vous doi,
Et pour la mériter, je cours me faire roi.
S'il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme
Qui rétablit son maître, et triomphe de Rome,
Sur quels rois aisément ne pourrai-je emporter,
En faveur de Mandane, un sceptre à la doter?
Prescrivez-moi, seigneur, vous-même une conquête,
Dont en prenant sa main je couronne sa tête;
Et vous direz après si c'est la dédaigner,
Que de vouloir me perdre, ou la faire régner.
Mais je suis né sujet; et j'aime trop à l'être,

Pour hasarder mes jours, que pour servir mon maître,
Et consentir jamais qu'un homme tel que moi
Souille par son hymen le pur sang de son roi.

ORODE.

Je n'examine point si ce respect déguise;
Mais parlons une fois avec pleine franchise.
Vous êtes mon sujet, mais un sujet si grand,
Que rien n'est mal-aisé quand son bras l'entreprend.
Vous possédez sous moi deux provinces entières
De peuples si hardis, de nations si fières,
Que sur tant de vassaux je n'ai d'autorité
Qu'autant que votre zèle a de fidélité.
Ils vous ont jusqu'ici suivi comme fidelle;
Et quand vous le voudrez, il vous suivront rebelle.
Vous avez tant de nom, que tous les rois voisins
Vous veulent comme Orode unir à leurs destins.
La victoire chez vous passée en habitude,
Met jusque dans ses murs Rome en inquiétude.
Par gloire, ou pour braver au besoin mon courroux,
Vous traînez en tous lieux dix mille ames à vous:
Le nombre est peu commun pour un train domestique;
Et s'il faut qu'avec vous tout-à-fait je m'explique,
Je ne vous saurois croire assez en mon pouvoir,
Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

SURÉNA.

Par quel crime, seigneur, ou par quelle imprudence
Ai-je pu mériter si peu de confiance?
Si mon cœur, si mon bras pouvoit être gagné,

Mitradate et Crassus n'auroient rien épargné :
Tous les deux....

ORODE.

Laissons-là Crassus et Mitradate,
Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate ;
Tout ce que je vous dois j'aime à le publier ;
Mais quand je m'en souviens, vous devez l'oublier.
Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire,
Je sais vous épargner la peine de le dire ;
Et s'il met votre zèle au-dessus du commun,
Je n'en suis point ingrat, craignez d'être importun.

SURÉNA.

Je reviens à Palmis, seigneur. De mes hommages
Si les lois du devoir sont de trop foibles gages,
En est-il de plus sûrs, ou de plus fortes lois,
Qu'avoir une sœur reine, et des neveux pour rois ?
Mettez mon sang au trône, et n'en cherchez point d'autres,
Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres.
Que tout cet univers ; que tout notre avenir
Ne trouve aucune voie à les en désunir.

ORODE.

Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée,
Au milieu des apprêts d'un si grand hymenée ?
Et rendrai-je aux Romains qui voudront me braver,
Un ami que la paix vient de leur enlever ?
Si le prince renonce au bonheur qu'il espère,
Que dira la princesse, et que fera son père ?

SURÉNA.

Pour son père, seigneur, laissez-m'en le souci,

J'en réponds, et pourrois répondre d'elle aussi.
Malgré la triste paix que vous avez jurée,
Avec le prince même elle s'est déclarée;
Et si je puis vous dire avec quels sentimens
Elle attend à demain l'effet de vos sermens,
Elle aime ailleurs.

ORODE.

Et qui?

SURÉNA.

C'est ce qu'elle aime à taire.
Du reste, son amour n'en fait aucun mystère,
Et cherche à reculer les effets d'un traité,
Qui fait tant murmurer votre peuple irrité.

ORODE.

Est-ce au peuple, est-ce à vous, Suréna, de me dire,
Pour lui donner des rois, quel sang je dois élire?
Et pour voir dans l'état tous mes ordres suivis,
Est-ce de mes sujets que je dois prendre avis?
Si le prince à Palmis veut rendre sa tendresse,
Je consens qu'il dédaigne à son tour la princesse;
Et nous verrons après quel remède apporter
A la division qui peut en résulter.
Pour vous, qui vous sentez indigne de ma fille,
Et craignez par respect d'entrer dans ma famille,
Choisissez un parti qui soit digne de vous,
Et qui sur tout n'ait rien à me rendre jaloux:
Mon ame avec chagrin sur ce point balancée
En veut, et dès demain, être débarrassée.

SURÉNA.

Seigneur, je n'aime rien.

ORODE.

Que vous aimiez ou non,
Faites un choix vous-même, ou souffrez-en le don.

SURÉNA.

Mais si j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte,
Du secret de mon cœur puis-je vous rendre compte?

ORODE.

A demain, Suréna, s'il se peut, dès ce jour,
Résolvons cet hymen, avec, ou sans amour.
Cependant allez voir la princesse Euridice,
Sous les lois du devoir ramenez son caprice;
Et ne m'obligez point à faire à ses appas
Un compliment de roi qui ne lui plairoit pas.
Palmis vient par mon ordre, et je veux en apprendre
Dans nos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCENE III.

ORODE, PALMIS.

ORODE.

Suréna m'a surpris, et je n'aurois pas dit
Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'esprit;
Mais moins on le prévoit, et plus cet esprit brille :
Il trouve des raisons à refuser ma fille.
Mais fortes, et qui même ont si bien succédé,
Que s'en disant indigne, il m'a persuadé.
Savez-vous ce qu'il aime? Il est hors d'apparence
Qu'il fasse un tel refus sans quelque préférence,
Sans quelque objet charmant, dont l'adorable choix
Ferme tout son grand cœur au pur sang de ses rois.

PALMIS.

J'ai cru qu'il n'aimoit rien.

ORODE.

Il me l'a dit lui-même;
Mais la princesse avoue, et hautement, qu'elle aime.
Vous êtes son amie, et savez quel amant
Dans un cœur qu'elle doit règne si puissamment.

PALMIS.

Si la princesse en moi prend quelque confiance,
Seigneur, m'est-il permis d'en faire confidence?
Reçoit-on des secrets sans une forte loi?

ORODE.

Je croyois qu'elle pût se rompre pour un roi;

Et veux bien toutefois qu'elle soit si sévère ;
Qu'en mon propre intérêt elle oblige à se taire ;
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

PALMIS.

Ah ! pour mes sentimens, je vous les dirai tous.
J'aime ce que j'aimois, et n'ai point changé d'ame.
Je n'en fais point secret.

ORODE.

L'aimer encor, madame !
Ayez-en quelque honte, et parlez-en plus bas.
C'est foiblesse d'aimer qui ne vous aime pas.

PALMIS.

Non, seigneur, à son prince attacher sa tendresse,
C'est une grandeur d'ame, et non une foiblesse ;
Et lui garder un cœur qu'il lui plut mériter,
N'a rien d'assez honteux pour ne pas s'en venter.
J'en ferai toujours gloire ; et mon ame charmée
De l'heureux souvenir de m'être vue aimée,
N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux
Qu'alluma son mérite, et l'offre de ses vœux.

ORODE.

Faites mieux, vengez-vous. Il est des rois, madame,
Plus dignes qu'un ingrat d'une si belle flâme.

PALMIS.

De ce que j'aime encor ce seroit m'éloigner,
Et me faire un exil sous ombre de régner.
Je veux toujours le voir, cet ingrat qui me tue,
Non pour le triste bien de jouir de sa vue,
Cette fausse douceur est au dessous de moi ;

Et ne vaudra jamais que je néglige un roi :
Mais il est des plaisirs qu'une amante trahie
Goûte au milieu des maux qui lui coûtent la vie.
Je verrai l'infidelle inquiet, alarmé
D'un rival inconnu, mais ardemment aimé,
Rencontrer à mes yeux sa peine dans son crime,
Par les mains de l'hymen devenir ma victime;
Et ne me regarder, dans ce chagrin profond,
Que le remords en l'ame, et la rougeur au front.
De mes bontés pour lui l'impitoyable image
Qu'imprimera l'amour sur mon pâle visage,
Insultera son cœur, et dans nos entretiens
Mes pleurs et mes soupirs rappelleront les siens;
Mais qui ne serviront qu'à lui faire connoître
Qu'il pouvoit être heureux, et ne sauroit pas l'être;
Qu'à lui faire trop tard haïr son peu de foi,
Et pour tout dire ensemble, avoir regret à moi.
Voilà tout le bonheur où mon amour aspire;
Voilà contre un ingrat tout ce que je conspire;
Voilà tous les plaisirs que j'espère à le voir,
Et tous les sentimens que vous vouliez savoir.

ORODE.

C'est bien traiter les rois en personnes communes,
Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes,
Comme si pour vous plaire, et les inquiéter,
Dans le trône avec eux l'amour pouvoit monter.
Il nous faut un hymen pour nous donner des princes,
Qui soient l'appui du sceptre, et l'espoir des provinces;

C'est là qu'est notre force, et dans nos grands destins
Le manque de vengeurs enhardit les mutins.
Du reste, en ces grands nœuds l'état qui s'intéresse,
Ferme l'œil aux attraits, et l'ame à la tendresse:
La seule politique est ce qui nous émeut;
On la suit, et l'amour s'y mêle comme il peut;
S'il vient, on l'applaudit; s'il manque, on s'en console:
C'est dont vous pouvez croire un roi sur sa parole.
Nous ne sommes point faits pour devenir jaloux,
Ni pour être en souci si le cœur est à nous.
Ne vous repaissez plus de ces vaines chimères,
Qui ne font les plaisirs que des ames vulgaires,
Madame, et que le prince ait, ou non, à souffrir,
Acceptez un des rois que je puis vous offrir.

PALMIS.

Pardonnez-moi, seigneur, si mon ame alarmée
Ne veut point de ces rois dont on n'est point aimée.
J'ai cru l'être du prince, et l'ai trouvé si doux,
Que le souvenir seul m'en plaît plus qu'un époux.

ORODE.

N'en parlons plus, madame, et dites à ce frère,
Qui vous est aussi cher que vous me seriez chère,
Que parmi ses respects il n'a que trop marqué...,

PALMIS.

Quoi, seigneur?

ORODE.

Avec lui, je crois m'être expliqué;
Qu'il y pense, madame. Adieu.

PALMIS, *seule.*

Quel triste augure!
Et que ne me dit point cette menace obscure!
Sauvez ces deux amans, ô ciel! et détournez
Les soupçons que leurs feux peuvent avoir donnés.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

EURIDICE, ORMENE.

ORMENE.

Oui, votre intelligence à demi-découverte
Met votre Suréna sur le bord de sa perte.
Je l'ai su de Sillace, et j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURIDICE.

On n'oseroit, Ormène, on n'oseroit.

ORMENE.

Madame,
Croyez-en un peu moins votre fermeté d'ame.
Un héros arrêté n'a que deux bras à lui,
Et souvent trop de gloire est un débile appui.

EURIDICE.

Je sais que le mérite est sujet à l'envie,
Que son chagrin s'attache à la plus belle vie:
Mais sur quelle apparence oses-tu présumer
Qu'on pourroit....

ORMENE.

Il vous aime, et s'en est fait aimer.

EURIDICE.

Qui l'a dit?

ORMENE.

Vous et lui; c'est son crime et le vôtre.
Il refuse Mandane, et n'en veut aucune autre.
On sait que vous aimez, on ignore l'amant;
Madame, tout cela parle trop clairement.

EURIDICE.

Ce sont de vains soupçons qu'avec moi tu hasardes.

SCENE II.

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

PALMIS.

Madame, à chaque porte on a posé des gardes;
Rien n'entre, rien ne sort qu'avec ordre du roi.

EURIDICE.

Qu'importe, et quel sujet en prenez-vous d'effroi?

PALMIS.

Ou quelque grand orage à nous troubler s'apprête,
Ou l'on en veut, madame, à quelque grande tête.
Je tremble pour mon frère.

EURIDICE.

A quel propos trembler?
Un roi qui lui doit tout, voudroit-il l'accabler?

PALMIS.

Vous le figurez-vous à tel point insensible,
Que de son alliance un refus si visible....

EURIDICE.

Un si rare service a su le prévenir,

Qu'il doit récompenser avant que de punir.

PALMIS.

Il le doit ; mais après une pareille offense,
Il est rare qu'on songe à la reconnoissance ;
Et par un tel mépris le service effacé,
Ne tient plus d'yeux ouverts sur ce qui s'est passé.

EURIDICE.

Pour la sœur d'un héros, c'est être bien timide.

PALMIS.

L'amante a-t-elle droit d'être plus intrépide ?

EURIDICE.

L'amante d'un héros aime à lui ressembler,
Et voit ainsi que lui ses périls sans trembler.

PALMIS.

Vous vous flattez, madame, elle a de la tendresse,
Que leur idée étonne, et leur image blesse ;
Et ce que dans sa perte elle prend d'intérêt,
Ne sauroit sans désordre en attendre l'arrêt.
Cette mâle vigueur de constance héroïque
N'est point une vertu dont le sexe se pique ;
Ou s'il peut jusque-là porter sa fermeté,
Ce qu'il appelle amour, n'est qu'une dureté.
Si vous aimiez mon frère, on verroit quelque alarme ;
Il vous échapperoit un soupir, une larme,
Qui marqueroit du moins un sentiment jaloux
Qu'une sœur se montrât plus sensible que vous.
Dieux ! je donne l'exemple, et l'on s'en peut défendre !
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre !
Auroit-on jamais cru qu'on pût voir quelque jour

Les nœuds du sang plus forts que les nœuds de l'amour ?
Mais j'ai tort, et la perte est pour vous moins amère.
On recouvre un amant plus aisément qu'un frère ;
Et si je perds celui que le ciel me donna,
Quand j'en recouvrerois, seroit-ce un Suréna ?

EURIDICE.

Et si j'avois perdu cet amant qu'on menace,
Seroit-ce un Suréna qui rempliroit sa place ?
Pensez-vous qu'exposée à de si rudes coups,
J'en soupire au dedans, et tremble moins que vous ?
Mon intrépidité n'est qu'un effort de gloire,
Que tout fier qu'il paroît, mon cœur n'en veut pas croire:
Il est tendre, et ne rend ce tribut qu'à regret
Au juste et dur orgueil qu'il dément en secret.
Oui, s'il en faut parler avec mon ame ouverte,
Je pense voir déjà l'appareil de sa perte,
De ce héros si cher ; et ce mortel ennui
N'ose plus aspirer qu'à mourir avec lui.

PALMIS.

Avec moins de chaleur vous pourriez bien plus faire.
Acceptez mon amant pour conserver mon frère,
Madame ; et puisqu'enfin il vous faut l'épouser,
Tâchez par politique à vous y disposer.

EURIDICE.

Mon amour est trop fort pour cette politique :
Tout entier on l'a vu, tout entier il s'explique ;
Et le prince sait trop ce que j'ai dans le cœur,
Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.

J'aime ailleurs, et l'ai dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en sa faveur tout cet amour expire.
C'est avoir trop parlé, mais dût se perdre tout,
Je me tiendrai parole, et j'irai jusqu'au bout.

PALMIS.

Ainsi donc vous voulez que ce héros périsse?

EURIDICE.

Pourroit-on en venir jusqu'à cette injustice?

PALMIS.

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,
Et du trop d'union où s'obstinent vos cœurs.
Rendez heureux le prince, il n'est plus sa victime:
Qu'il se donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

EURIDICE.

Qu'il s'y donne, madame, et ne m'en dise rien;
Ou si son cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il attende à l'aimer que ma haine cessée
Vers l'amour de son frère ait tourné ma pensée.
Résolvez-vous vous-même à me désobéir;
Forcez-moi, s'il se peut, moi-même à le haïr;
A force de raison faites-m'en un rebelle;
Accablez-le de pleurs pour le rendre infidelle:
Par pitié, par tendresse, appliquez tous vos soins
A me mettre en état de l'aimer un peu moins;
J'achèverai le reste. A quelque point qu'on aime,
Quand le feu diminue, il s'éteint de lui-même.

PALMIS.

Le prince vient, madame, et n'a pas grand besoin,
Dans son amour pour vous, d'un odieux témoin:

Vous pourrez mieux sans moi flatter son espérance,
Mieux en notre faveur tourner sa déférence ;
Et ce que je prévois me fait assez souffrir,
Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous offrir.

SCENE III.

PACORUS, EURIDICE, ORMENE.

EURIDICE.

Est-ce pour moi, seigneur, qu'on fait garde à vos portes ?
Pour assurer ma fuite ai-je ici des escortes ?
Ou si ce grand hymen pour ses derniers apprêts...

PACORUS.

Madame, ainsi que vous, chacun a ses secrets.
Ceux que vous honorez de votre confidence,
Observent par votre ordre un généreux silence.
Le roi suit votre exemple ; et si c'est vous gêner,
Comme nous devinons, vous pouvez deviner.

EURIDICE.

Qui devine est souvent sujet à se méprendre.

PACORUS.

Si je devine mal, je sais à qui m'en prendre ;
Et comme votre amour n'est que trop évident,
Si je n'en sais l'objet, j'en sais le confident.
Il est le plus coupable : un amant peut se taire ;
Mais d'un sujet au roi, c'est crime qu'un mystère.
Qui connoît un obstacle au bonheur de l'état,
Tant qu'il le tient caché commet un attentat.

Ainsi ce confident.... Vous m'entendez, madame;
Et je vois dans les yeux ce qui se passe en l'ame.

EURIDICE.

S'il a ma confidence, il a mon amitié;
Et je lui dois, seigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS.

Ce sentiment est juste, et même je veux croire
Qu'un cœur comme le vôtre a droit d'en faire gloire.
Mais ce trouble, madame, et cette émotion,
N'ont-ils rien de plus fort que la compassion?
Et quand de ses périls l'ombre vous intéresse,
Qu'une pitié si prompte en sa faveur vous presse,
Un si cher confident ne fait-il point douter
De l'amant ou de lui, qui les peut exciter?

EURIDICE.

Qu'importe, et quel besoin de les confondre ensemble,
Quand ce n'est que pour vous, après tout, que je tremble?

PACORUS.

Quoi! vous me menacez vous-même à votre tour?
Et les emportemens de votre aveugle amour....

EURIDICE.

Je m'emporte et m'aveugle un peu moins qu'on ne pense;
Pour l'avouer vous-même entrons en confidence.
Seigneur, je vous regarde en qualité d'époux;
Ma main ne sauroit être, et ne sera qu'à vous;
Mes vœux y sont déjà, tout mon cœur y veut être:
Dès que je le pourrai, je vous en ferai maître;
Et si pour s'y réduire il me fait différer,

Cet amant si chéri n'en peut rien espérer.
Je ne serai qu'à vous, qui que ce soit que j'aime,
A moins qu'à vous quitter vous m'obligiez vous-même
Mais s'il faut que le tems m'apprenne à vous aimer,
Il ne me l'apprendra qu'à force d'estimer;
Et si vous me forcez à perdre cette estime,
Si votre impatience ose aller jusqu'au crime....
Vous m'entendez, seigneur, et c'est vous dire assez
D'où me viennent pour vous ces vœux intéressés.
J'ai part à votre gloire, et je tremble pour elle
Que vous ne la souilliez d'une tache éternelle,
Que le barbare éclat d'un indigne soupçon
Ne fasse à l'univers détester votre nom,
Et que vous ne veuilliez sortir d'inquiétude
Par une épouvantable et noire ingratitude.
Pourrois-je après cela vous conserver ma foi,
Comme si vous étiez encor digne de moi?
Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne
Toute fumante encor du sang qui vous la donne?
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repousser vous n'auriez point de mains?
Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite;
D'autres ont ramassé les débris de sa fuite;
De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur;
Et vous avez besoin encor de son vainqueur.
Voilà ce que pour vous craint une destinée
Qui se doit bientôt voir à la vôtre enchaînée,
Et deviendroit infame à se vouloir unir
Qu'à des rois dont on puisse aimer le souvenir.

PACORUS.

Tout ce que vous craignez est en votre puissance,
Madame, il ne vous faut qu'un peu d'obéissance,
Qu'exécuter demain ce qu'un père a promis;
L'amant, le confident n'auront plus d'ennemis.
C'est de quoi de nouveau tout mon cœur vous conjure,
Par les tendres respects d'une flâme si pure,
Ces assidus respects, qui sans cesse bravés,
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez,
Par tout ce qu'a de rude un orgueil inflexible,
Par tous les maux que souffre....

EURIDICE.

Et moi, suis-je insensible?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats?
Seigneur, je suis aimée, et vous ne l'êtes pas.
Mon devoir vous prépare un assuré remède,
Quand il n'en peut souffrir au mal qui me possède;
Et pour finir le vôtre, il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternellement.

PACORUS.

Ce moment quelquefois est difficile à prendre,
Madame; et si le roi se lasse de l'attendre,
Pour venger le mépris de son autorité,
Songez à ce que peut un monarque irrité.

EURIDICE.

Ma vie est en ses mains, et de son grand courage
Il peut montrer sur elle un glorieux ouvrage.

PACORUS.

Traitez-le mieux, de grace, et ne vous alarmez

Que pour la sureté de ce que vous aimez :
Le roi sait votre foible, et le trouble que porte
Le péril d'un amant dans l'ame la plus forte.

EURIDICE.

C'est mon foible, il est vrai; mais si j'ai de l'amour,
J'ai du cœur, et pourrois le mettre en son plein jour.
Ce grand roi cependant prend une aimable voie
Pour me faire accepter ses ordres avec joie !
Pensez-y mieux, de grace, et songez qu'au besoin
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce premier pas, ce pas qui seul nous gêne,
L'amour rompt aisément le reste de sa chaîne ;
Et tyran à son tour du devoir méprisé,
Il s'applaudit long-tems du joug qu'il a brisé.

PACORUS.

Madame....

EURIDICE.

Après cela, seigneur, je me retire ;
Et s'il vous reste encor quelque chose à me dire,
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laisse achever avec mon confident.

SCENE IV.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

SURÉNA, je me plains, et j'ai lieu de me plaindre.

SURÉNA.

De moi, seigneur?

PACORUS.

De vous. Il n'est plus tems de feindre :
Malgré tous vos détours on sait la vérité;
Et j'attendois de vous plus de sincérité,
Moi, qui mettois en vous ma confiance entière,
Et ne voulois souffrir aucune autre lumière.
L'amour dans sa prudence est toujours indiscret;
A force de se taire, il trahit son secret :
Le soin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et son silence dit tout ce qu'il craint qu'on sache.
Ne cachez plus le vôtre, il est connu de tous,
Et toute votre adresse a parlé contre vous.

SURÉNA.

Puisque vous vous plaignez, la plainte est légitime,
Seigneur; mais, après tout, j'ignore encor mon crime.

PACORUS.

Vous refusez Mandane avec tant de respect,
Qu'il est trop raisonné pour n'être point suspect.
Avant qu'on vous l'offrît, vos raisons étoient prêtes,
Et jamais on n'a vu de refus plus honnêtes;

Mais ces honnêtetés ne font pas moins rougir.
Il falloit tout promettre, et la laisser agir :
Il falloit espérer de son orgueil sévère
Un juste désaveu des volontés d'un père,
Et l'aigrir par des vœux si froids, si mal conçus,
Qu'elle usurpât sur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice
Qui pût mettre Palmis où doit être Euridice,
En me donnant le change, attirer mon courroux,
Et montrer quel objet vous réservez pour vous :
Mais vous auriez mieux fait d'appliquer tant d'adresse
A remettre au devoir l'esprit de la princesse :
Vous en avez eu l'ordre, et j'en suis plus haï ;
C'est pour un bon sujet avoir bien obéi.

SURÉNA.

Je le vois bien, seigneur ; qu'on m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même ;
Tout m'est compté pour crime, et je dois seul au roi
Répondre de Palmis, d'Euridice et de moi,
Comme si je pouvois sur une ame enflammée
Ce qu'on me voit pouvoir sur tout un corps d'armée.
Et qu'un cœur ne fût pas plus facile à tourner,
Que les Romains à vaincre, et qu'un sceptre à donner.
Sans faire un nouveau crime, oserois-je vous dire
Que l'empire des cœurs n'est pas de votre empire,
Et que l'amour, jaloux de son autorité,
Ne reconnoît, ni rois, ni souveraineté ?
Il hait tous les emplois où la force l'appelle ;
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle ;

Et je suis criminel de n'en pas triompher,
Quand vous-même, seigneur, ne pouvez l'étouffer!
Changez-en par votre ordre à tel point le caprice,
Qu'Euridice vous aime, et Palmis vous haïsse;
Ou rendez votre cœur à vos lois si soumis,
Qu'il dédaigne Euridice, et retourne à Palmis.
Tout ce que vous pourrez, ou sur vous, ou sur elles,
Rendra mes actions d'autant plus criminelles;
Mais sur elles, sur vous, si vous ne pouvez rien,
Des crimes de l'amour ne faites plus le mien.

PACORUS.

Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire;
Mais je n'excuse point ceux qu'il s'obstine à taire,
Qui cachés avec soin se commettent long-tems,
Et tiennent près des rois de secrets mécontens.
Un sujet qui se voit le rival de son maître,
Quelque étude qu'il perde à ne le point paroître,
Ne pousse aucun soupir sans faire un attentat;
Et d'un crime d'amour il en fait un d'état.
Il a besoin de grace, et sur-tout quand on l'aime,
Jusqu'a se révolter contre le diadême,
Jusqu'à servir d'obstacle au bonheur général.

SURÉNA.

Oui, mais quand de son maître on lui fait un rival,
Qu'il aimoit le premier, qu'en dépit de sa flâme,
Il cède, aimé qu'il est, ce qu'adore son ame,
Qu'il renonce à l'espoir, dédit sa passion,
Est-il digne de grace ou de compassion?

PACORUS.

Qui cède ce qu'il aime, est digne qu'on le loue ;
Mais il ne cède rien quand on l'en désavoue ;
Et les illusions d'un si faux compliment
Ne méritent qu'un long et vrai ressentiment.

SURÉNA.

Tout-à-l'heure, seigneur, vous me parliez de grace,
Et déjà vous passez jusques à la menace !
La grace est aux grands cœurs honteuse à recevoir ;
La menace n'a rien qui les puisse émouvoir.
Tandis que hors des murs ma suite est dispersée,
Que la garde au dedans par Sillace est placée,
Que le peuple s'attend à me voir arrêter,
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites un mot, seigneur, et l'une et l'autre est prête :
Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi ;
Et si l'on m'ose perdre, il perdra plus que moi.
J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il falloit vivre,
Et laisse un grand exemple à qui pourra me suivre ;
Mais si vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être assez vécu pour vous.

PACORUS.

Suréna, mes pareils n'aiment point ces manières :
Ce sont fausses vertus que des vertus si fières.
Après tant de hauts faits et d'exploits signalés,
Le roi ne peut douter de ce que vous valez ;
Il ne veut pas vous perdre, épargnez-vous la peine
D'attirer sa colère, et mériter ma haine :

Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir ;
Plutôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.
Il sied bien aux grands cœurs de paroître intrépides,
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus solides ;
Mais souvent ces grands cœurs n'en font que mieux leur cour,
A paroître au besoin maîtres de leur amour.
Recevez cet avis d'une amitié fidelle.
Ce soir la reine arrive, et Mandane avec elle.
Je ne demande point le secret de vos feux ;
Mais songez bien qu'un roi, quand il dit, je le veux..
Adieu, ce mot suffit, et vous devez m'entendre.

SURÉNA.

Je fais plus, je prévois ce que j'en dois attendre ;
Je l'attends sans frayeur, et quel qu'en soit le cours,
J'aurai soin de ma gloire, ordonnez de mes jours.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ORODE, EURIDICE.

ORODE.

Ne me l'avouez point ; en cette conjoncture,
Le soupçon m'est plus doux que la vérité sure ;
L'obscurité m'en plaît, et j'aime à n'écouter
Que ce qui laisse encore liberté d'en douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes,
Et d'un amant suspect dispersé les escortes,
De crainte qu'un aveugle et fol emportement
N'allât, et malgré vous, jusqu'à l'enlèvement.
La vertu la plus haute alors cède à la force ;
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant d'amorce,
Que le plus grand courroux qu'on voit y succéder
N'aspire qu'aux douceurs de se raccommoder.
Il n'est que trop aisé de juger quelle suite
Exigeroit de moi l'éclat de cette fuite ;
Et pour n'en pas venir à ces extrémités,
Que vous l'aimiez, ou non, j'ai pris mes suretés.

EURIDICE.

A ces précautions je suis trop redevable ;
Une prudence moindre en seroit incapable,
Seigneur ; mais dans le doute où votre esprit se plaît,
Si j'ose en ce héros prendre quelque intérêt,

Son sort est plus douteux que votre incertitude,
Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude.
Je ne vous réponds point sur cet enlèvement;
Mon devoir, ma fierté, tout en moi le dément.
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le sais, de l'amour je sais quelle est l'amorce;
Mais contre tous les deux l'orgueil peut secourir,
Et rien n'en est à craindre alors qu'on sait mourir.
Je ne serai qu'au prince.

ORODE.

Oui, mais à quand, madame,
A quand ce heureux jour, que de toute son ame...

EURIDICE.

Il se verroit, seigneur, dès ce soir mon époux,
S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous.
Sa curiosité s'est trop embarrassée
D'un point dont il devoit éloigner sa pensée;
Il sait que j'aime ailleurs, et l'a voulu savoir;
Pour peine, il attendra l'effort de mon devoir.

ORODE.

Les délais les plus longs, madame, ont quelque terme.

EURIDICE.

Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme;
Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatans;
Et quand on veut se vaincre, il y faut peu de tems.
Un jour y peut beaucoup, un heure y peut suffire;
Un de ces bons momens qu'un cœur n'ose en dédire,
S'il ne suit pas toujours nos souhaits et nos soins,
Il arrive souvent quand on l'attend le moins.

Mais je ne promets pas de m'y rendre facile ;
Seigneur, tant que j'aurai l'ame si peu tranquille ;
Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laissera dans l'alarme où je suis.

ORODE.

Le sort de Suréna vous met donc en alarme ?

EURIDICE.

Je vois ce que pour tous ses vertus ont de charme ;
Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un maître en colère, ou d'un rival jaloux.
Ce n'est point toutefois l'amour qui m'intéresse ;
C'est... Je crains encor plus que ce mot ne vous blesse ;
Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour,
Que d'en mettre, et si tôt, le vrai sujet au jour.

ORODE.

Non, madame, parlez, montrez toutes vos craintes.
Puis-je, sans les connoître, en guérir les atteintes,
Et dans l'épaisse nuit où vous vous retranchez,
Choisir le vrai remède aux maux que vous cachez ?

EURIDICE.

Mais si je vous disois que j'ai droit d'être en peine
Pour un trône où je dois un jour monter en reine,
Que perdre Suréna, c'est livrer aux Romains
Un sceptre que son bras a remis dans vos mains ;
Que c'est ressusciter l'orgeuil de Mitradate,
Exposer avec vous Pacorus et Phradate ;
Que je crains que sa mort, enlevant votre appui,
Vous renvoie à l'exil où vous seriez sans lui :

Seigneur, ce serait être un peu trop téméraire;
J'ai dû le dire au prince, et je dois vous le taire;
J'en dois craindre un trop long et trop juste courroux;
Et l'amour trouvera plus de grâce chez vous.

ORODE.

Mais, madame, est-ce à vous d'être si politique?
Qui peut se taire ainsi, voyons comme il s'explique.
Si votre Suréna m'a rendu mes états,
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas?
Et trouvez-vous par là sa valeur bien fondée
A ne m'estimer plus son maître qu'en idée?
A vouloir qu'à ses lois j'obéisse à mon tour?
Ce discours iroit loin, revenons à l'amour,
Madame, et s'il est vrai qu'enfin.....

EURIDICE.

Laissez-m'en faire,
Seigneur, je me vaincrai, j'y tâche, je l'espère;
J'ose dire encor plus, je m'en fais une loi;
Mais je veux que le tems en dépende de moi.

ORODE.

C'est bien parler en reine, et j'aime assez, madame,
L'impétuosité de cette grandeur d'ame;
Cette noble fierté que rien ne peut dompter
Remplira bien ce trône où vous devez monter.
Donnez-moi donc en reine un ordre que je suive.
Phradate est arrivé, ce soir Mandane arrive;
Ils sauront quels respects à montrés pour sa main
Cet intrépide effroi de l'empire Romain.

Mandane en rougira, le voyant auprès d'elle.
Phradate est violent, et prendra sa querelle.
Près d'un esprit si chaud, et si fort emporté,
Suréna dans ma cour est-il en sureté?
Puis-je vous en répondre, à moins qu'il se retire?

EURIDICE.

Bannir de votre cour l'honneur de votre empire!
Vous le pouvez, seigneur, et vous êtes son roi;
Mais je ne puis souffrir qu'il soit banni pour moi.
Car enfin les couleurs ne font rien à la chose;
Sous un prétexte faux je n'en suis pas moins cause,
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur,
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplaît, faites-vous-en justice,
Punissez, exilez, il faut qu'il obéisse.
Pour remplir mes devoirs j'attendrai son retour,
Seigneur, et jusque-là, point d'hymen, ni d'amour.

ORODE.

Vous pourriez épouser le prince en sa présence?

EURIDICE.

Je ne sais, mais enfin je hais la violence.

ORODE.

Empêchez-la, madame, en vous donnant à nous,
Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour époux.
Cet ordre exécuté, mon ame satisfaite,
Pour ce héros si cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le fasse venir. Modérez vos hauteurs;
L'orgueil n'est pas toujours la marque des grands cœurs

Il me faut un hymen ; choisisez l'un ou l'autre,
Ou lui dites adieu, pour le moins jusqu'au vôtre.

EURIDICE.

Je sais tenir, seigneur, tout ce que je promets,
Et promettrois en vain de ne le voir jamais,
Moi qui sais que bientôt la guerre rallumée
Le rendra pour le moins nécessaire à l'armée.

ORODE.

Nous ferons voir, madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéir à la nécessité.
Je vous laisse avec lui.

SCENE II.

EURIDICE, SURÉNA.

EURIDICE.

SEIGNEUR, le roi condamne
Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane;
Le refus n'en sauroit demeurer impuni;
Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

SURÉNA.

Madame, ce refus n'est point vers lui mon crime:
Vous m'aimez, ce n'est point non plus ce qui l'anime.
Mon crime véritable est d'avoir aujourd'hui
Plus de nom que mon roi, plus de vertus que lui;
Et c'est de là que part cette secrète haine,
Que le tems ne rendra que plus forte et plus pleine.
Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr;
Tout ce qu'on fait pour eux ne sert qu'à nous trahir,
Mon visage l'offense, et ma gloire le blesse.
Jusqu'au fond de mon ame il cherche une bassesse,
Et tâche à s'ériger par l'offre, ou par la peur,
De roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur;
Comme si par ses dons il pouvoit me séduire,
Ou qu'il pût m'accabler, et ne se point détruire.
Je lui dois en sujet tout mon sang, tout mon bien;
Mais si je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
Et n'en reçoit de lois que comme autant d'outrages,

Comme autant d'attentats sur de plus doux hommages:
Cependant pour jamais, il faut nous séparer,
Madame.

EURIDICE.

Cet exil pourroit toujours durer?

SURÉNA.

En vain pour mes pareils leur vertu sollicite;
Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cet exil toutefois n'est pas un long malheur;
Et je n'irai pas loin sans mourir de douleur.

EURIDICE.

Ah! craignez de m'en voir assez persuadée,
Pour mourir avant vous de cette seule idée;
Vivez, si vous m'aimez.

SURÉNA.

Je vivrois pour savoir
Que vous aurez enfin rempli votre devoir;
Que d'un cœur tout à moi, que de votre personne
Pacorus sera maître, ou plutôt sa couronne?
Ce penser m'assassine, et je cours de ce pas
Beaucoup moins à l'exil, madame, qu'au trépas.

EURIDICE.

Que le ciel n'a-t-il mis en ma main et la vôtre,
Ou de n'être à personne, ou d'être l'un à l'autre!

SURÉNA.

Falloit-il que l'amour vît l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un traité?

EURIDICE.

Cette inégalité me souffroit l'espérance.

Votre nom, vos vertus valoient bien ma naissance ;
Et Crassus a rendu plus digne encor de moi,
Un héros dont le zèle a rétabli son roi.
Dans les maux où j'ai vu l'Arménie exposée,
Mon pays désolé m'a seul tyrannisée.
Esclave de l'état, victime de la paix,
Je m'étois répondu de vaincre mes souhaits,
Sans songer qu'un amour comme le nôtre extrême,
S'y rend inexorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public j'ai promis, mais hélas !
Quand j'ai promis, seigneur, je ne vous voyois pas.
Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute,
Je diffère à donner le bien que je vous ôte ;
Et l'unique bonheur que j'y puis espérer,
C'est de toujours promettre et toujours différer.

SURÉNA.

Que je serois heureux !... mais qu'osé-je vous dire ?
L'indigne et vain bonheur où mon amour aspire !
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir ;
Songez à vivre heureuse, et me laissez mourir.
Un trône vous attend, le premier de la terre,
Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
Qui règle le destin du reste des humains,
Et jusque dans leurs murs alarme les Romains.

EURIDICE.

J'envisage ce trône et tous ces avantages,
Et je n'y vois par-tout, seigneur, que vos ouvrages;
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,

Et dans ce qui m'attend, je vois ce que je perds.
Ah seigneur!

SURÉNA.

Epargnez la douleur qui me presse.
Ne la ravalez point jusques à la tendresse;
Et laissez-moi partir dans cette fermeté,
Qui fait de tels jaloux, et qui m'a tant coûté.

EURIDICE.

Partez, puisqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur, et donna tant d'ombrage.
Je suivrai votre exemple, et vous n'aurez point lieu...
Mais j'apperçois Palmis qui vient vous dire adieu;
Et je puis, en dépit de tout ce qui me tue,
Quelques momens encor jouir de votre vue.

SCENE III.

EURIDICE, SURÉNA, PALMIS.

PALMIS.

On dit qu'on vous exile, à moins que d'épouser,
Seigneur, ce que le roi daigne vous proposer.

SURÉNA.

Non, mais jusqu'à l'hymen que Pacorus souhaite,
Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

PALMIS.

Et vous partez?

SURENA

Je pars.

PALMIS.

Et, malgré son courroux,
Vous avez sureté d'aller jusque chez vous?
Vous êtes à couvert des périls dont menace
Les gens de votre sorte une telle disgrace?
Et, s'il faut dire tout, sur de si longs chemins
Il n'est point de poisons, il n'est point d'assasins?

SURÉNA.

Le roi n'a pas encore oublié mes services,
Pour commencer par moi de telles injustices;
Il est trop généreux pour perdre son appui.

PALMIS.

S'il l'est, tous vos jaloux le sont-ils comme lui?
Est-il aucun flatteur, seigneur, qui lui refuse

De lui prêter un crime, et lui faire une excuse ?
En est-il que l'espoir d'en faire mieux sa cour,
N'expose sans scrupule à ces courroux d'un jour,
Ces courroux qu'on affecte alors qu'on désavoue
De lâches coups d'état dont en l'ame on se loue,
Et qu'une absence élude, attendant le moment
Qui laisse évanouir ce faux ressentiment ?

SURÉNA.

Ces courroux affectés, que l'artifice donne,
Font souvent trop de bruit pour abuser personne.
Si ma mort plaît au roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux que ce soit un crime qu'un hasard ;
Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune
Qu'impose la nature et règle la fortune ;
Que son perfide auteur, bien qu'il cache sa main,
Devienne abominable à tout le genre humain ;
Et qu'il en naisse enfin des haines immortelles,
Qui de tous ses sujets lui fassent des rebelles.

PALMIS.

Je veux que la vengeance aille à son plus haut point.
Les morts les mieux vengés ne ressuscitent point ;
Et de tout l'univers la fureur éclatante
En consoleroit mal et la sœur et l'amante.

SURÉNA.

Que faire donc, ma sœur ?

PALMIS.

Votre asile est ouvert.

SURÉNA.

Quel asile ?

PALMIS.

L'hymen qui vous vient d'être offert.
Vos jours en sureté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre....

SURÉNA.

Et c'est ma sœur qui m'y condamne !
C'est elle qui m'ordonne avec tranquillité
Aux yeux de ma princesse une infidélité !

PALMIS.

Lorsque d'aucun espoir notre ardeur n'est suivie,
Doit-on être fidelle aux dépens de sa vie ?
Mais vous ne m'aidez point à le persuader,
Vous, qui d'un seul regard pourriez tout décider,
Madame ; ses périls ont-ils de quoi vous plaire ?

EURIDICE.

Je crois faire beaucoup, madame, de me taire;
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien,
C'est tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il se peut, au nœud que je déteste,
Je vous laisse en parler, dispensez-moi du reste :
Je n'y mets point d'obstacle, et mon esprit confus...
C'est m'expliquer assez, n'exigez rien de plus.

SURÉNA.

Quoi! vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,
Si ma perte est jurée, a de quoi m'en défendre,
Quand malgré la nature, en dépit de ses lois,
Le parricide a fait la moitié de nos rois ?
Qu'un frère pour régner se baigne au sang d'un frère,
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père ?

Notre Orode lui-même où seroit-il sans moi ?
Mitradate pour lui montroit-il plus de foi ?
Croyez-vous Pacorus bien plus sûr de Phradate?
J'en connois mal le cœur, si bientôt il n'éclate,
Et si de ce haut rang, que j'ai vu l'éblouir,
Son père et son aîné peuvent long-tems jouir.
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défense ;
Car enfin mes refus ne font pas mon offense ;
Mon vrai crime est ma gloire, et non pas mon amour ;
Je l'ai dit, avec elle il croîtra chaque jour.
Plus je les servirai, plus je serai coupable ;
Et, s'ils veulent ma mort, elle est inévitable.
Chaque instant que l'hymen pourroit la reculer,
Ne les attacheroit qu'à mieux dissimuler,
Qu'à rendre, sous l'appas d'une amitié tranquille,
L'attentat plus secret, plus noir et plus facile.
Ainsi, dans ce grand nœud chercher ma sureté,
C'est inutilement faire une lâcheté,
Souiller en vain mon nom, et vouloir qu'on m'impute
D'avoir enseveli ma gloire sous ma chute.
Mais, dieux, se pourroit-il, qu'ayant si bien servi,
Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi ?
Non, non, c'est d'un bon œil qu'Orode me regarde ;
Vous le voyez, ma sœur, je n'ai pas même un garde,
Je suis libre.

PALMIS.

Et j'en crains d'autant plus son courroux ;
S'il vous faisoit garder, il répondroit de vous.
Mais pouvez-vous, seigneur, rejoindre votre suite ?

Etes-vous libre assez pour choisir une fuite ?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand dessein ?
Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le sang doit attendre,
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre...

SURÉNA.

La tendresse n'est point de l'amour d'un héros;
Il est douteux pour lui d'écouter des sanglots;
Et parmi la douceur des plus illustres flâmes,
Un peu de dureté sied bien aux grandes ames.

PALMIS.

Quoi ! vous pourriez....

SURÉNA.

Adieu, le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le roi.

SCENE IV.

EURIDICE, PALMIS.

PALMIS.

Il court à son trépas, et vous en serez cause;
A moins que votre amour à son départ s'oppose.
J'ai perdu mes soupirs, et j'y perdrois mes pas :
Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas.
Ne lui refusez point un mot qui le retienne,
Madame.

EURIDICE.

S'il périt, ma mort suivra la sienne.

PALMIS.

Je puis en dire autant, mais ce n'est pas assez ;
Vous avez tant d'amour, madame, et balancez!

EURIDICE.

Est-ce le mal aimer que de le vouloir suivre ?

PALMIS.

C'est un excès d'amour qui ne fait point revivre;
De quoi lui servira notre mortel ennui ?
De quoi nous servira de mourir après lui?

EURIDICE.

Vous vous alarmez trop : le roi dans sa colère
Ne parle....

PALMIS.

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire?
D'un trône où ce héros a su le replacer,
S'il en veut à ses jours, l'ose-t-il prononcer ?
Le pourroit-il sans honte, et pourriez-vous attendre
A prendre soin de lui, qu'il soit trop tard d'en prendre ?
N'y perdez aucun tems, partez, que tardez-vous ?
Peut-être en ce moment on le perce de coups;
Peut-être....

EURIDICE.

Que d'horreur vous me jetez dans l'ame!

PALMIS.

Quoi ? vous n'y courez pas!

EURIDICE.

Et le puis-je, madame ?
Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour jusque-là put jamais se trahir ?

Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime,
C'est de ma propre main m'assassiner moi-même ?

PALMIS.

Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez?

EURIDICE.

Je n'y résiste plus, vous me le défendez.
Ormène vient à nous, et lui peut aller dire
Qu'il épouse.... Achevez tandis que je soupire.

PALMIS.

Elle vient tout en pleurs.

SCENE DERNIERE.

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

ORMENE.

Qu'il vous en va couter !
Et que pour Suréna ....

PALMIS.

L'a-t-on fait arrêter ?

ORMENE.

A peine du palais il sortoit dans la rue,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue,
Deux autres l'ont suivie, et j'ai vu ce vainqueur,
Comme si toutes trois l'avoient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

EURIDICE.

Hélas !

ORMENE.

Songez à vous, la suite vous menace;
Et je pense avoir même entendu quelque voix
Nous crier qu'on apprît à dédaigner les rois.

PALMIS.

Prince ingrat! lâche roi! que fais-tu du tonnerre,
Ciel, si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre?
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embrasés,
Si de pareils tyrans n'en sont point écrasés?
Et vous, madame, et vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paroît encor tranquille,
Vous qui, brûlant pour lui, sans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner;
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi! vous causez sa perte, et n'avez point de pleurs?

EURIDICE.

Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs. 1)
Ormène, soutiens-moi.

1) *Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.* Ce vers fournira la seule remarque qu'on croie devoir faire sur la tragédie de Suréna. *Je ne pleure point, mais je meurs*, serait le sublime de la douleur, si cette idée était assez ménagée, assez préparée pour devenir vraisemblable; car le vraisemblable seul peut toucher. Il faut pour dire qu'on meurt de douleur, et pour en mourir en effet, avoir éprouvé, avoir fait voir un désespoir si violent, qu'on ne s'étonne pas qu'un prompt trépas en soit la suite. Mais

ORMENE.

Que dites-vous, madame ?

EURIDICE.

Généreux Suréna, reçois toute mon ame.

ORMENE.

Emportons-la d'ici pour la mieux secourir.

PALMIS.

Suspendez ces douleurs qui pressent de mourir,
Grands dieux, et dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne souffrez point ma mort que je ne sois vengée.

Fin du cinquième et dernier acte.

on ne meurt pas ainsi de mort subite après avoir fait des raisonnemens politiques, et des dissertations sur l'amour. Le vers par lui-même est très-tragique, mais il n'est pas amené par des sentimens assez tragiques. Ce n'est pas assez qu'un vers soit beau ; il faut qu'il soit placé, et qu'il ne soit pas seul de son espèce dans la foule.

LE COMTE D'ESSEX,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES,

DE

THOMAS CORNEILLE.

1678.

PRÉFACE

DU

COMMENTATEUR.

La mort du comte d'*Essex* a été le sujet de quelques tragédies, tant en France qu'en Angleterre. *La Calprenède* fut le premier qui mit ce sujet sur la scène en 1632. Sa pièce eut un très-grand succès. L'abbé *Boyer*, long-tems après, traita ce sujet différemment en 1672. Sa pièce était plus régulière, mais elle était froide; et elle tomba. *Thomas Corneille* en 1678 donna sa tragédie du *Comte d'Essex*: elle est la seule qu'on joue encore quelquefois. Aucun de ces trois auteurs ne s'est attaché scrupuleusement à l'histoire.

. . . . . *Pictoribus atque poëtis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Mais cette liberté a ses bornes, comme toute autre espèce de liberté. Il ne sera pas inutile de donner ici un précis de cet événement.

Elisabeth, reine d'Angleterre, qui régna avec beaucoup de prudence et de bonheur, eut pour base de sa conduite, depuis qu'elle fut sur le trône, le dessein de ne se jamais donner de mari, et de ne se soumettre jamais à un amant. Elle aimait à plaire, et elle n'était pas insensible. *Robert Dudley* fils du duc de *Northumberland*, lui inspira d'abord quelqu'inclination, et fut regardé quelque tems comme un favori déclaré, sans qu'il fût un amant heureux.

Le comte de *Leicester* succéda dans la faveur à *Dudley ;* et enfin, après la mort de *Leicester*, *Robert d'Evreux* conte d'*Essex* fut dans ses bonnes graces. Il était fils d'un comte d'*Essex*, créé par la reine comte-maréchal d'Irlande : cette famille était originaire de Normandie, comme le nom d'*Evreux* le témoigne assez ; ce n'est pas que la ville d'Evreux eût jamais appartenu à cette maison ; elle avait été érigée en comté par *Richard premier*, duc de Normandie, pour un de ses fils nommé *Robert*,

archevêque de Rouen, qui, étant archevêque, se maria solemnellement avec une demoiselle nommée *Herlève*. De ce mariage, que l'usage approuvait alors, naquit une fille qui porta le comté d'Evreux dans la maison de *Monfort*. *Philippe-Auguste* acquit Evreux en 1200 par une transaction; ce comté fut depuis réuni à la couronne, et cédé ensuite en pleine propriété en 1651 par *Louis XIV*, à la maison de la *Tour d'Auvergne de Bouillon*. La maison d'*Essex* en Angleterre descendait d'un officier subalterne, natif d'Evreux, qui suivit *Guillaume le Bâtard* à la conquête de l'Angleterre, et qui prit le nom de la ville où il étoit né. Jamais Evreux n'appartint à cette famille, comme quelques-uns l'ont cru. Le premier de cette maison qui fut comte d'*Essex*, fut *Gautier d'Evreux*, père du favori d'*Elisabeth*; et ce favori, nommé *Guillaume*, laissa un fils qui fut fort malheureux, et dans qui la race s'éteignit.

Cette petite observation n'est que pour ceux qui

aiment les recherches historiques, et n'a aucun rapport avec la tragédie que nous examinerons.

Le jeune *Guillaume* comte d'*Essex*, qui fait le sujet de la pièce, s'étant un jour présenté devant la reine, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage ; *Essex* détacha sur le champ un manteau broché d'or qu'il portait, et l'étendit sous les pieds de la reine ; elle fut touchée de cette galanterie : celui qui la faisait était d'une figure noble et aimable : il parut à la cour avec beaucoup d'éclat. La reine, âgée de cinquante-huit ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge mettait à l'abri des soupçons : il était aussi brillant par son courage et par la hauteur de son esprit, que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, et se signala souvent en volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine *Elisabeth*. C'est lui qui, commandant les

troupes anglaises au siége de Rouen, proposa un duel à l'amiral de *Villars-Brancas*, qui défendait la place, pour lui prouver, disait-il dans son cartel, que sa maîtresse était plus belle que celle de l'amiral. Il fallait qu'il entendît par là quelque autre dame que la reine *Elisabeth*, dont l'âge et le grand nez n'avaient pas de puissans charmes. L'amiral lui répondit, qu'il se souciait fort peu que sa maîtresse fût belle ou laide, et qu'il l'empêcherait bien d'entrer dans Rouen. Il défendit très-bien la place, et se moqua de lui.

La reine le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la jarretière, et enfin le mit de son conseil privé. Il y eut quelque tems le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable; et lorsqu'en 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de vingt mille hommes, il laissa dépérir entiérement cette armée qui devait subjuguer l'Irlande en se montrant. Obligé de rendre compte d'une si mauvaise

conduite devant le conseil, il ne répondit que par des bravades qui n'auraient pas même convenu après une campagne heureuse. La reine, qui avait encore pour lui quelque bonté, se contenta de lui ôter sa place au conseil, de suspendre l'exercice de ses autres dignités, et de lui défendre la cour. Elle avait alors soixante et huit ans. Il est ridicule d'imaginer que l'amour pût avoir la moindre part dans cette aventure. Le comte conspira indignement contre sa bienfaitrice; mais sa conspiration fut celle d'un homme sans jugement. Il crut que *Jacques* roi d'Ecosse, héritier naturel d'*Elisabeth,* pourrait le secourir, et venir détrôner la reine. Il se flatta d'avoir un parti dans Londres; on le vit dans les rues suivi de quelques insensés attachés à sa fortune, tenter inutilement de soulever le peuple : on le saisit, ainsi que plusieurs de ses complices; il fut condamné et exécuté selon les lois, sans être plaint de personne. On prétend qu'il était devenu dévot dans sa prison, et

qu'un malheureux prédicant presbytérien lui ayant persuadé qu'il serait damné s'il n'accusait pas tous ceux qui avaient part à son crime, il eut la lâcheté d'être leur délateur, et de déshonorer ainsi la fin de sa vie. Le goût qu'*Elisabeth* avait eu autrefois pour lui, et dont il était en effet très-peu digne, a servi de prétexte à des romans et à des tragédies. On a prétendu qu'elle avait hésité à signer l'arrêt de mort que les pairs du royaume avaient prononcé contre lui; ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa, rien n'est plus avéré; et cela seul dément les romans et les tragédies.

PRÉFACE

DE CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Il y a trente ou quarante ans que feu M. de La Calprenède traita le sujet du *Comte d'Essex*, et le traita avec beaucoup de succès. Ce que je me suis hasardé à faire après lui, semble n'avoir point déplu; et la matière est si heureuse par la pitié qui en est inséparable, qu'elle n'a pas laissé examiner mes fautes avec toute la sévérité que j'avois à craindre. Il est certain que le comte d'Essex eut grande part aux bonnes graces d'Elisabeth. Il était naturellement ambitieux; les services qu'il avoit rendus à l'Angleterre, lui enflèrent le courage. Ses ennemis l'accusèrent d'intelligence avec le comte de Tiron, que les rebelles d'Irlande avoient pris pour chef: les soupçons qu'on en eut lui firent ôter le commandement de l'armée: ce changement le piqua. Il vint à Londres, révolta le peuple, fut pris, condamné; et ayant toujours refusé de demander grace, il eut la tête coupée le 25 février 1601. Voilà ce que l'histoire

m'a fourni. J'ai été surpris qu'on m'ait imputé de l'avoir falsifiée, parce que je ne me suis point servi de l'incident d'une bague qu'on prétend que la reine avoit donnée au comte d'Essex pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais commettre contre l'état; mais je suis persuadé que cette bague est de l'invention de M. de La Calprenède, du moins je n'en ai rien lu dans aucun historien. Camdenus, qui a fait un gros volume de sa seule vie d'Elisabeth, n'en parle point; et c'est une particularité que je me serois cru en pouvoir de supprimer, quand même je l'aurois trouvée dans son histoire.

ACTEURS.

ELISABETH, reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du comte d'Essex.

LE COMTE D'ESSEX.

CÉCILE, ennemi du comte d'Essex.

LE COMTE DE SALSBURY, ami du comte d'Essex.

CROMMER, capitaine des gardes de la reine.

TILNEY, confidente d'Elisabeth.

SUITE.

La scène est à Londres.

LE COMTE D'ESSEX.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

Non, mon cher Salsbury, 1) vous n'avez rien à craindre;
Quel que soit son courroux, l'amour saura l'éteindre,
Et dans l'état funeste où m'a plongé le sort,
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort;
Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie:
Un homme tel que moi, sur l'appui de son nom,
Devroit comme du crime être exempt du soupçon;
Mais enfin cent exploits, et sur mer, et sur terre,
M'ont fait connoître assez à toute l'Angleterre;
Et j'ai trop bien servi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.

1) *Non, mon cher Salsbury.* . . . Il n'y eut point de *Salsbury* mêlé dans l'affaire du comte d'*Essex*. Son principal complice était un comte de *Soutampton*; mais apparemment que le premier nom parut plus sonore à l'auteur, ou plutôt il n'était pas au fait de l'histoire d'Angleterre.

Ainsi, quand l'imposture auroit surpris la reine,
L'intérêt de l'état rend ma grace certaine;
Et l'on ne sait que trop, par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils, ne les retrouve pas.

SALSBURY.

Je sais ce que de vous, par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire.
Vos services sont grands, et jamais potentat
N'a sur un bras plus ferme appuyé son état;
Mais, malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point sur trop de confiance.
Plus la reine au mérite égalant ses bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout-à-coup expirer,
La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer:
Et quelle sureté le plus rare service
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice?
Un faux appas fait choir: mille fameux revers
D'exemples étonnans ont rempli l'univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble....

LE COMTE.

Tout a tremblé sous moi, vous voulez que je tremble!
L'imposture m'attaque, il est vrai, mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans états.
Il a tout fait pour elle, et j'ai sujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,

De mes vils ennemis viendra peut-être à bout :
Elle me coûte assez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'état fleurit par vous, par vous on le redoute :
Mais enfin, quelque sang que sa gloire vous coûte,
Comme un sujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde son crime, et non pas ses exploits.
On veut que vos amis, par de sourdes intrigues,
Se soient mêlés pour vous de cabales, de ligues ;
Qu'au comte de Tyron ayant souvent écrit,
Vous ayez ménagé ce dangereux esprit ;
Et qu'avec l'Irlandois appuyant sa querelle,
Vous preniez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, et l'indice est puissant.

LE COMTE.

Et que peut leur rapport si je suis innocent ?
Le comte de Tyron que la reine appréhende,
Voudroit rentrer en grace, y remettre l'Irlande ;
Et je croirois servir l'état plus que jamais,
Si mon avis suivi pouvoit faire sa paix.
Comme il hait les méchans, il me seroit utile
A chasser un Coban, un Raleig, un Cécile,
Un tas d'homme sans nom, 1) qui lâchement flatteurs,

1) *A chasser un Coban, un Raleig, un Cécile, un tas d'hommes sans nom. . . . Cécil*, mylord *Bourgley*, fils de mylord *Bourgley*, principal ministre d'état sous *Elisabeth*, fut depuis comte de *Salsbury*. Il s'en fallait beaucoup que ce fût un homme sans nom. L'au-

Des désordres publics font gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra; la reine qu'ils séduisent
Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'instruisent.
Maîtres de son esprit, il lui font approuver
Tout ce qui peut servir à les mieux élever.
Leur grandeur se formant par la chute des autres....

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours, sur quels justes projets
Avez-vous de la reine assiégé le palais,
Lorsque le duc d'Irton épousant Henriette.... 1)

teur ne devait pas faire d'un comte de *Salsbury* un confident du comte d'*Essex*, puisque le véritable comte de *Salsbury* était ce même *Cécil*, son ennemi personnel, un des seigneurs qui le condamnèrent. *Raleig* était un vice-amiral célèbre par ses grandes actions et par son génie, et dont le mérite solide était fort supérieur au brillant du comte d'*Essex*. Il n'y eut jamais de *Coban*, mais bien un lord *Cobham*, d'une des plus illustres maisons du pays, qui, sous le roi *Jacques premier*, fut mis en prison pour une conspiration vraie ou prétendue. Il n'est pas permis de falsifier à ce point une histoire si récente, et de traiter avec tant d'indignité des hommes de la plus grande naissance et du plus grand mérite. Les personnes instruites en sont révoltées, sans que les ignorans y trouvent beaucoup de plaisir.

1) *Lorsque le duc d'Irton épousant Henriette.* Il n'y a jamais eu ni duc d'*Irton*, ni aucun homme de ce nom à la cour de Londres. Il est bon de savoir que dans

LE COMTE.

Ah! faute irréparable, et que trop tard j'ai faite!
Au lieu d'un peuple lâche et prompt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour secours une armée à mener!
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurois de ce palais voulu me rendre maître.
C'en est fait, biens, trésors, rangs, dignités, emploi,
Ce dessein m'a manqué, tout est perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce transport?

LE COMTE.

Qu'une flâme secrette
Unissoit mon destin à celui d'Henriette;
Et que de mon amour son jeune cœur charmé
Ne me déguisoit pas que j'en étois aimé.

SALSBURY.

Le duc d'Irton l'épouse, elle vous abandonne,
Et vous pouvez penser....

LE COMTE.

Son hymen vous étonne;
Mais enfin apprenez par quels motifs secrets
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.
Confidente à la fois, et fille de la reine,
Elle avoit su vers moi le penchant qui l'entraîne.
Pour elle, chaque jour, réduite à me parler, 1)

ce tems là on n'accordait le titre de due qu'aux seigneurs alliés des rois et des reines.

1) *Pour elle chaque jour réduite à me parler.* Il sem-

Elle a voulu me vaincre, et n'a pu m'ébranler;
Et voyant son amour, où j'étois trop sensible,
Me donner pour la reine un dédain invincible;
Pour m'en ôter la cause, en m'ôtant tout espoir,
Elle s'est mariée.... Hé, qui l'eût pu prévoir?
Sans cesse, en condamnant mes froideurs pour la reine,
Elle me préparoit à cette affreuse peine;
Mais, après la menace, un tendre et prompt retour
Me mettoit en repos sur la foi de l'amour:
Enfin, par mon absence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même usé de perfidie.
Elle m'aimoit, sans doute, et n'a donné sa foi
Qu'en m'arrachant un cœur qui devoit être à moi.
A ce funeste avis, quelles rudes alarmes!
Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les armes;
En tumulte au pays je suis vîte accouru;
Dans toute sa fureur mon transport a paru.
J'allois sauver un bien qu'on m'ôtoit par surprise;
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entreprise.
Le duc, unique objet de ce transport jaloux,
De l'aimable Henriette étoit déjà l'époux.

blerait qu'*Elisabeth* fût une *Roxane*, qui n'osant entretenir le comte d'*Essex*, lui fit parler d'amour sous le nom d'une *Atalide*. Quand on sait que la reine d'Angleterre était presque septuagénaire, ces petites intrigues, ces petites sollicitations amoureuses deviennent bien extraordinaires.

Quant au style, il est faible, mais clair, et entiérement dans le genre médiocre.

Si j'ai trop éclaté, si l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime;
Malheureux de savoir qu'après ce vain effort,
Le duc toujours heureux jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune duchesse a mérité sans doute
Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte;
Mais, dans l'heureux succès que vos soins avoient eu,
Aimé d'elle en secret, pourquoi vous être tû?
La reine dont pour vous la tendresse infinie
Prévient jusqu'aux souhaits....

LE COMTE.

C'est là sa tyrannie.
Et que me sert, hélas! cet excès de faveur
Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur?
Toujours trop aimé d'elle il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hasarder pas un objet si charmant,
De la sœur de Suffolk je me feignis amant. 1)

1) *De la sœur de Suffolk je me feignis amant.* Il n'y avait pas plus de sœur de *Suffolk* que de duc d'*Irton*. Le comte d'*Essex* était marié. L'intrigue de la tragédie n'est qu'un roman; le grand point est que ce roman puisse intéresser. On demande jusqu'à quel point il est permis de falsifier l'histoire dans un poëme? Je ne crois pas qu'on puisse changer, sans déplaire, les faits ni même les caractères connus du public. Un auteur qui représenterait *César* battu à Pharsale, serait aussi ridicule que celui qui dans un opéra introduirait

Soudain son implacable et jalouse colère
Eloigna de mes yeux, et la sœur, et le frère.
Tous deux, quoique sans crime, exilés de la cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la suite, et mon malheur extrême.
Quel supplice! un rival possède ce que j'aime!
L'ingrate au duc d'Irton a pu se marier!
Ah ciel!

SALSBURY.

Elle est coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier! et ce cœur en deviendroit capable?
Ah! non, non, voyons-la, cette belle coupable,
Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour
Que son funeste hymen a trahi mon amour;
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire....

SALSBURY.

La voici qui paroît. Adieu, je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, et ne négligez rien.

César sur la scène, chantant *alla fuga, à lo scampo signori.* Mais quand les évènemens qu'on traite sont ignorés d'une nation, l'auteur en est absolument le maître. Presque personne en France du tems de *Thomas Corneille*, n'était instruit de l'histoire d'Angleterre; aujourd'hui un poëte devrait être plus circonspect.

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'AI causé vos malheurs, et le trouble où vous êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites ;
Je me les fais pour vous : vous m'aimiez, et jamais
Un si beau feu n'eût droit de remplir mes souhaits.
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre.
Votre cœur tout à moi méritoit que le mien
Du plaisir d'être à vous fît son unique bien :
C'est à quoi son penchant l'auroit porté sans peine ;
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la reine :
Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
Cet amour est jaloux, qui le blesse est coupable ;
C'est un crime qui rend sa perte inévitable,
La vôtre auroit suivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter un aide à la foiblesse
Qui de vos sens charmés se rendoit la maîtresse :
Tant que vous m'eussiez vue en pouvoir d'être à vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.
Mille ennemis secrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auroient pu vous détruire ;
Et d'un crime d'amour leur indigne attentat

Vous eût dans son esprit fait un crime d'état.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre sureté mon hymen importoit;
Il falloit vous trahir, mon cœur y résistoit.
J'ai déchiré ce cœur, afin de l'y contraindre.
Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

LE COMTE.

Oui, je me plains, madame, et vous croyez en vain
Pouvoir justifier ce barbare dessein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on aime;
Et que l'affreux supplice où vous me condamniez,
Surpassoit tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.
Et que peut me servir le destin le plus doux?
Avois-je à souhaiter un autre bien que vous?
Je méritois peut-être, en dépit de la reine,
Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine.
Une autre eût refusé d'immoler un amant,
Vous avez cru devoir en agir autrement.
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire;
Mais, encore une fois, j'oserai vous le dire,
Pour moi contre ce cœur votre bras s'est armé,
Vous ne l'auriez pas fait, si vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah comte! plût au ciel, pour finir mon supplice,

Qu'un semblable reproche eût un peu de justice!
Je ne sentirois pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur.
Pour vous au plus haut point ma flâme étoit montée;
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée;
Et le comte d'Essex, si grand, si renommé,
M'aimant avec excès, pouvoit bien être aimé.
C'est dire peu, j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je sens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre:
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre;
Et, quand vous me perdez, si c'est perdre un grand bien,
Du moins, en m'oubliant, vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'est peu que mon cœur, dans ma disgrace extrême,
Pour suivre son devoir, s'arrache à ce qu'il aime;
Il faut, par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la nécessité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'est pour vous conserver les bontés de la reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine;
De son amour pour vous elle m'a fait témoin;
Ménagez-en l'appui, vous en avez besoin.
Pour noircir, abaisser vos plus rares services,
Aux traits de l'imposture ont joint mille artifices;

Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repousser l'outrage, et vous justifier.

LE COMTE.

Et me justifier ? moi ! ma seule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défense.
D'elle-même on verra l'imposture avorter,
Et je me ferois tort si j'en pouvois douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, et jamais la victoire
N'a d'un sujet illustre assuré mieux la gloire;
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de choir vous doit rendre soumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accusé de révoltes publiques.
Avoir, à main armée, investi le palais....

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais !
Vous épousez le duc, je l'apprends, et ma flâme
Ne peut vous empêcher de devenir sa femme.
Que ne sus-je plutôt que vous m'alliez trahir !
En vain on vous auroit ordonné d'obéir.
J'aurois.... Mais c'en est fait. Quoi que la reine pense,
Je tairai les raisons de cette violence.
De mon amour pour vous le mystère éclairci,
Pour combler mes malheurs vous banniroit d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne songez pas que la reine soupçonne

Qu'un complot si hardi regardoit sa couronne.
Des témoins contre vous en secret écoutés,
Font pour vrais attentats passer des faussetés.
Raleig prend leur rapport, et le lâche Cécile....

LE COMTE.

L'un et l'autre eut toujours l'ame basse et servile;
Mais leur malice en vain conspire mon trépas,
La reine me connoît, et ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'est par son ordre exprès qu'on s'informe, s'instruit....

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il soit, ne fera que du bruit:
La menace en est vaine, et trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous arrête?

LE COMTE.

On n'oseroit, madame: 1)

1) .... *On n'oseroit, madame.* C'est la réponse que fit le duc de *Guise le balafré* à un billet dans lequel on l'avertissait qu'*Henri III* devait le faire saisir; il mit au bas du billet: *on n'oserait.* Cette réponse pouvait convenir au duc de *Guise*, qui était alors aussi puissant que son souverain; et non au comte d'*Essex*, déchu alors de tous ses emplois. Mais les spectateurs n'y regardent pas de si près.

Si l'on avoit tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut suivre entraîneroit l'état.

LA DUCHESSE.

Quoique votre personne à la reine soit chère,
Gardez, en la bravant, d'augmenter sa colère;
Elle veut vous parler; et si vous l'irritez,
Je ne vous réponds pas de toutes ses bontés.
C'est pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,
Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes sens mon devoir alarmé,
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé;
Mais, m'étant fait déjà l'effort le plus funeste,
Pour conserver vos jours, je dois faire le reste,
Et ne permettre pas....

LE COMTE.

Ah! pour les conserver
Il étoit un moyen plus facile à trouver;
C'étoit en m'épargnant l'effroyable supplice
Où vous prévoyiez.... Ciel! quelle est votre injustice!
Vous redoutez ma perte, et ne la craigniez pas,
Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
Cet amour, où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne.
Le refus d'un hymen par la reine arrêté,
Eût de notre secret trahi la sureté.
L'orage est violent; pour calmer sa furie,
Contraignez ce grand cœur, c'est moi qui vous en prie,

Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant si flatteur.... Adieu, je m'embarrasse,
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, CÉCILE.

CÉCILE.

La reine m'a chargé de vous faire savoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers soupçons que vous devez connoître,
C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
Que son cœur alarmé consente à les bannir;
Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile
De rendre à son esprit une assiette tranquille.
Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime;
Et me tiendrois heureux que sa sincérité
Contre vos ennemis fît votre sureté.

LE COMTE.

Ce zèle me surprend, il est, et noble, et rare;
Et comme à m'accabler peut-être on se prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux

De pouvoir espérer un juge tel que vous;
J'en connois la vertu. Mais achevez, de grace;
Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.
Ma haine à vos amis étant à redouter,
Quels crimes pour me perdre osent-ils inventer?
Et prêt d'être accusé, sur quelles impostures
Ai-je pour y répondre à prendre des mesures?
Rien ne vous est caché, parlez, je suis discret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

CÉCILE.

C'est reconnoître mal le zèle qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connoître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la suite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
Quoique leur sentiment soit différent du mien,
Ce sont gens sans reproche, et qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'état ont mérité sans doute
Que sans mal juger d'eux la reine les écoute;
J'y crois de la justice, et qu'enfin il en est
Qui, parlant contre moi, parlent sans intérêt.
Mais Raleig, mais Coban, mais vous-même peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis,
Vos avares desseins seront toujours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes

Par le redoublement des misères communes ;
Et le peuple réduit à gémir, endurer,
Trouvera, malgré vous, peut-être à respirer.

CÉCILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire,
Montre assez qu'en effet vous êtes populaire ;
Mais dans quelque haut rang que vous soyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.
Ce poste a ses périls.

LE COMTE.

Je l'avoûrai sans feindre ;
Comme il est élevé, tout m'y paroît à craindre ;
Mais, quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor si tôt je ne tomberai pas ;
Et j'aurai tout loisir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je suis à des flatteurs à gages, 1)
Qui me voyant du crime ennemi trop constant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CÉCILE.

Sur un avis donné....

LE COMTE.

L'avis m'est favorable ;
Mais comme l'amitié vous rend si charitable,

1) . . . . *A des flatteurs à gages.* On ne peut guère traiter ainsi un principal ministre d'état ; toutes les expressions du comte d'*Essex* sont peu mesurées, et ne sont pas assez nobles.

Depuis quand, et sur quoi vous croyez-vous permis
De penser que le tems ait pu nous rendre amis ?
Est-ce que l'on m'a vu, par d'indignes foiblesses,
Aimer les lâchetés, appuyer des bassesses,
Et prendre le parti de ces hommes sans foi,
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi ?

CÉCILE.

Je souffre par raison un discours qui m'outrage;
Mais, réduit à céder, au moins j'ai l'avantage
Que la reine craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, et ne m'accuse pas.

LE COMTE.

Je sais que contre moi vous animez la reine;
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine;
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,
Pour obtenir sa grace aura besoin de moi.

CÉCILE, *seul.*

Agissons, il est tems, c'est trop faire l'esclave :
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave;
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

Fin du premier acte.

LE COMTE D'ESSEX.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

ACTE SECOND.

SCENE I.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

En vain tu crois tromper la douleur qui m'accable;
C'est parce qu'il me hait, qu'il s'est rendu coupable;
Et la belle Suffolk refusée à ses vœux,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le justifier, ne dis point qu'il ignore
Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore.
Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux, 1)

1) *Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux.* Je n'examine point si ces vers sont mauvais. Une reine telle qu'*Elisabeth*, presque décrépite, qui parle du poison qui dévore son cœur, et de ce que ses yeux et sa bouche on dit à son ingrat, est un personnage comique. C'est là peut-être un des plus grands exemples du défaut qu'on a si souvent reproché à notre nation, de changer la tragédie en roman amoureux.

S'il s'agissait d'une jeune reine, ce roman serait tolérable; et on ne peut attribuer le succès de cette pièce qu'à l'ignorance où était le parterre de l'âge d'*Elisabeth*. Tout ce qu'elle pouvait raisonnablement dire, c'est qu'autrefois elle avait eu de l'inclination pour *Essex*; mais alors il n'y aurait eu rien d'intéressant. L'intérêt ne peut donc subsister qu'aux dépens

Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé son choix, n'étoit-ce pas lui dire
Que je veux que son cœur pour moi seule soupire?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avois déjà marqué?
Oui, de ma passion il sait la violence;
Mais l'exil de Suffolk l'arme pour sa vengeance;
Au crime, pour lui plaire, il s'ose abandonner,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner. 1)

de la vraisemblance. Qu'en doit-on conclure? Que l'aventure du comte d'*Essex* est un sujet mal choisi.

1) *Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.* Quelle était donc cette jeune *Suffolk* que ce comte d'*Essex* voulait ainsi couronner? Il n'y en avait point alors; et comment le comte d'*Essex* aurait-il donné la couronne d'Angleterre? Il fallait au moins expliquer une chose si peu vraisemblable, et lui donner quelque couleur. Voilà une jeune *Suffolk* tombée des nues, qu'*Essex* veut faire reine d'Angleterre, sans qu'on sache pourquoi ni par quels moyens. Une chose si importante ne devait pas être dite en passant. La reine se plaint qu'on en veut à ses jours; cela est bien plus grave, et elle n'y insiste pas; elle n'en parle que comme d'un petit incident. Cela n'est pas dans la nature; mais telle est la force du préjugé, que le peuple aima cette tragédie, sans considérer autre chose que l'amour d'une reine et l'orgueil d'un héros infortuné, quoiqu'*Elisabeth* n'eût point été en effet amoureuse, et qu'*Essex* n'eût pas été un héros du premier ordre. Aussi cet ouvrage qui séduisit le peuple, ne fut jamais du goût des connaisseurs.

TILNEY.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne les pas défendre.
L'état qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,
Sa gloire, ses exploits, tout parle en sa faveur.
Il est vrai qu'à vos yeux Suffolk cause sa peine;
Mais, madame, un sujet doit-il aimer sa reine?
Et quand l'amour naîtroit, a-t-il à triompher 1)
Où le respect plus fort combat pour l'étouffer?

ÉLISABETH.

Ah! contre la surprise où nous jettent ses charmes,
La majesté du rang n'a que de foibles armes.
L'amour, par le respect, dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il se voit gêné.
Mais le comte, en m'aimant, n'auroit eu rien à craindre.
Je lui donnois sujet de ne se point contraindre; 2)

1) *Madame, un sujet doit-il aimer sa reine? Et quand l'amour naîtroit, a-t-il à triompher?* Il est bien question de savoir s'il est permis ou non à un sujet d'avoir de l'amour pour sa reine, quand un sujet est accusé d'un crime d'état si grand! Ces mauvais vers servent encore à faire voir combien il faut d'art pour développer les ressorts du cœur humain, quel choix de mots, quels tours délicats, quelle finesse on doit employer.

2) *Je lui donnois sujet de ne se point contraindre, etc.* Quelles faibles et prosaïques expressions! et que veut dire une femme quand elle avoue qu'elle n'a point donné à son amant sujet de se contraindre avec elle?

Et c'est de quoi rougir, qu'après tant de bonté
Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire;
De cette passion que faut-il qu'il espère?

ÉLISABETH.

Ce qu'il faut qu'il espère? Et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer, de soupirer?
Triste et bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime!
Mon bonheur, mon repos, s'immole au rang suprême;
Et je mourrois cent fois plutôt que faire un roi,
Qui dans le trône assis fût au dessous de moi.
Je sais que c'est beaucoup de vouloir que son ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flâme,
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui;
Et lorsque par mon rang je suis tyrannisée,
Qu'il le sait, qu'il le voit, la souffrance est aisée.
Qu'il me plaigne, se plaigne, et content de m'aimer....
Mais que dis-je? d'une autre il s'est laissé charmer;
Et tant d'aveuglement suit l'ardeur qui l'entraîne,
Que pour la satisfaire, il veut perdre sa reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter:
Je contrains ma colère à ne pas éclater;
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de souffrir, se convertit en rage;
Et je ne réponds pas....

SCENE II.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Hé bien! duchesse, à quoi
Ont pu servir les soins que vous prenez pour moi?
Avez-vous vu le comte, et se rend-il traitable?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un respect pour vous inviolable;
Et si vos intérêts ont besoin de son bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas;
Mais il ne peut souffrir, sans quelque impatience,
Qu'on ose auprès de vous noircir son innocence.
Le crime, l'attentat, sont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans son ame une noble fureur.
Il se plaint qu'on l'accuse, et que sa reine écoute
Ce que des imposteurs....

ÉLISABETH.

Je lui fais tort, sans doute:
Quand jusqu'en mon palais il ose m'assiéger,
Sa révolte n'est rien, je la dois négliger;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence
Marque dans ses projets la plus haute innocence.
Ciel! faut-il que ce cœur qui se sent déchirer,
Contre un sujet ingrat tremble à se déclarer?
Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne, 1)

1) *Que ma mort qu'il résout me demandant la*

Une indigne pitié m'étonne, me retienne,
Et que toujours trop foible, après sa lâcheté,
Je n'ose mettre enfin ma gloire en sureté ?

sienne, etc. Il est clair que si *Essex* a conspiré contre la vie d'*Elisabeth*, elle ne doit pas se borner à dire, *Il verra ce que c'est que d'outrager sa reine*; et s'il s'en est tenu *à s'être caché cet amour où pour lui le cœur d'Elisabeth est attaché*, elle ne doit pas dire qu'il a conspiré sa mort. Ce n'est point ici une amante désespérée, qui dit à son amant infidelle *qu'il la tue*; c'est une vieille et grande reine, qui dit positivement qu'on a voulu la détrôner et la tuer. Elle ne dit donc point du tout ce qu'elle doit dire; elle ne parle ni en amante abandonnée, ni en reine contre laquelle on conspire; elle mêle ensemble ces deux attentats si différens l'un de l'autre; elle dit, *J'ai souffert jusqu'ici malgré ses injustices.* L'injustice était un peu forte de vouloir lui ôter la vie. *Il faut en l'abaissant étonner les ingrats.* Quoi! elle prétend qu'*Essex* est coupable de haute trahison, de lèse-majesté au premier chef, et elle se contente de dire qu'*il faut l'abaisser, qu'il faut étonner les ingrats.* J'avoue que tous ces termes si mal mesurés, si peu convenables à la situation, et qui ne disent rien que de vague, cette obscurité, cette incertitude, ne me permettent pas de prendre le moindre intérêt à ces personnages. Le lecteur, le spectateur éclairé veut savoir précisément de quoi il s'agit. Il est tenté d'interrompre la reine *Elisabeth*, et de lui dire : De quoi vous plaignez-vous? Expliquez-vous nettement. Le comte d'*Essex* a-t-il voulu vous poignarder, se faire reconnaître roi d'Angleterre en épousant la sœur de ce *Suffolk?* Développez-nous donc comment un dessein si

Si l'amour une fois laisse place à la haine,
Il verra ce que c'est que d'outrager sa reine;
Il verra ce que c'est que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'est relâché.
J'ai souffert jusqu'ici; malgré ces injustices,
J'ai toujours contre moi fait parler ses services;
Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats,
Il faut en l'abaissant étonner les ingrats;
Il faut à l'univers qui me voit, me contemple,
D'une juste rigueur donner un grand exemple:
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'est assez.

LA DUCHESSE.

Quoi! pour ses ennemis vous vous intéressez?
Madame, ignorez-vous que l'éclat de sa vie,
Contre le rang qu'il tient, arme en secret l'envie?
Coupable en apparence....

ÉLISABETH.

Ah! dites, en effet,
Les témoins sont ouïs, son procès est tout fait; 1)

atroce et si fou a pu se former? comment votre général de l'artillerie dépossédé par vous, comment un simple gentilhomme s'est mis dans la tête de vous succéder? Cela vaut bien la peine d'être expliqué. Ce que vous dites est aussi incroyable que vos lamentations de n'être point aimée à l'âge de près de soixante et dix ans, sont ridicules. J'ajouterais encore: Parlez en plus beaux vers, si vous voulez me toucher.

1) *Les témoins sont ouïs, son procès est tout fait.* Ce n'est pas la peine d'écrire en vers, quand on se permet

Et si je veux enfin cesser de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y songe; autrement....

LA DUCHESSE.

Hé quoi, ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats?

ÉLISABETH.

Ah! plût au ciel! mais non, les preuves sont trop fortes.
N'a-t-il pas du palais voulu forcer les portes?
Si le peuple qu'en foule il avoit attiré,
Eût appuyé sa rage, il s'en fût emparé.
Plus de trône pour moi, l'ingrat s'en rendoit maître.

LA DUCHESSE.

On n'est pas criminel toujours pour le paroître.
Mais je veux qu'il le soit; ce cœur de lui charmé
Résoudra-t-il sa mort? Vous l'avez tant aimé!

ÉLISABETH.

Ah! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime;

un style si commun; ce n'est là que rimer de la prose triviale. Il y a dans cette scène quelques mouvemens de passion, quelques combats du cœur; mais qu'ils sont mal exprimés! Il semble qu'on ait applaudi dans cette pièce plutôt ce que les acteurs devaient dire que ce qu'ils disent, plutôt leur situation que leurs discours. C'est ce qui arrive souvent dans les ouvrages fondés sur les passions; le cœur du spectateur s'y prête à l'état des personnages, et n'examine point. Ainsi tous les jours nous nous attendrissons à la vue des personnes malheureuses, sans faire attention à la manière dont elles expriment leurs infortunes.

M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.
A ma honte, il est vrai, je le dois confesser,
Je sentis, j'eus pour lui.... Mais que sert d'y penser?
Suffolk me l'a ravi, Suffolk qu'il me préfère,
Lui demande mon sang, le lâche veut lui plaire.
Ah! pourquoi, dans les maux où l'amour m'exposoit,
N'ai-je fait que bannir celle qui les causoit?
Il falloit, il falloit à plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir?
Vous a-t-elle trahie, et d'une ame infidelle
Excité contre vous....

ÉLISABETH.

Je souffre tout par elle.
Elle s'est fait aimer, elle m'a fait haïr,
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'ose m'opposer.... Mais Cécile s'avance.

SCENE III.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE, TILNEY.

CÉCILE.

On ne pouvoit user de plus de diligence.
Madame, on a du comte examiné le seing;
Les écrits sont de lui, nous connoissons sa main.
Sur un secours offert toute l'Irlande est prête
A faire au premier ordre éclater la tempête;
Et vous verrez dans peu renverser tout l'état,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ÉLISABETH, *à la duchesse.*

Garderez-vous encor le zéle qui l'excuse?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuse;
Dans un projet coupable il le fait affermi; 1)
Mais j'en connois la cause, il est son ennemi.

CÉCILE.

Moi, son ennemi?

1) *Dans un projet coupable il le fait affermi.* On ne peut guère écrire plus mal. Mais le rôle de *Cécil* est plus mauvais que ce style; il est froid, il est subalterne. Quand on veut peindre de tels hommes, il faut em ployer les couleurs dont *Racine* a peint *Narcisse.*

LA DUCHESSE.

Vous.

CÉCILE.

Oui, je le suis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente sur leurs maîtres;
Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le comte cependant n'a pas si peu de gloire,
Que vous dussiez si tôt en perdre la mémoire:
L'état pour qui cent fois on vit armer son bras,
Lui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

CÉCILE.

S'il s'est voulu d'abord montrer sujet fidelle,
La reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle;
Et plus elle estima ses rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

LA DUCHESSE.

Si le comte périt, quoi que l'envie en pense,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime....

ÉLISABETH.

Hé bien! on le verra.
(*à Cécile.*)
Assemblez le conseil, il en décidera.
Vous attendrez mon ordre.

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Ah! que voulez-vous faire,
Madame? en croyez-vous toute votre colère?
Le comte...?

ÉLISABETH.

Pour ses jours n'ayez aucun souci.
Voici l'heure donnée, il va se rendre ici.
L'amour que j'eus pour lui le fait son premier juge;
Il peut y rencontrer un assuré refuge;
Mais si dans son orgueil il ose persister,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je suis lasse de voir....

SCENE V.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

TILNEY.

Le comte est là, madame.

ÉLISABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon ame!
C'est lui de mes bontés qui doit chercher l'appui;
Le péril le regarde, et je crains plus que lui.

SCENE VI.

ÉLISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Comte, j'ai tout appris, 1) et je vous parle instruite
De l'abîme où vous jette une aveugle conduite:

1) *Comte, j'ai tout appris.* . . . Cette scène était aussi difficile à faire, que le fond en est tragique. C'est un sujet accusé d'avoir trahi sa souveraine, comme *Cinna;* c'est un amant convaincu d'être ingrat envers sa souveraine, comme *Bajazet.* Ces deux situations sont violentes; mais l'une fait tort à l'autre. Deux accusations, deux caractères, deux embarras à soutenir à la fois, demandent le plus grand art. *Elisabeth* est ici

J'en sais l'égarement, et par quels intérêts
Vous avez jusqu'au trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma première estime,
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre reine aujourd'hui ne se souvienne pas.
Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire,
Tout ce qu'elle demande est un aveu sincère:
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,
Songez qu'on risque tout à me le refuser;
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance;
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,
Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaud.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine.
Je connois ce que doit un sujet à sa reine,
Et sais trop que le trône où le ciel vous fait seoir,
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir, 1)

reine et amante, fière et tendre, indignée en qualité de souveraine, et outragée dans son cœur. L'entrevue est donc très-intéressante. Le dialogue répond-il à l'importance et à l'intérêt de la scène?

1) . . . . *Le trône où le ciel vous fait seoir, vous donne sur ma vie un absolu pouvoir. Notandi sunt tibi mores.* Le *costume* n'est pas observé ici. Le trône où le ciel fait seoir *Elisabeth* ne lui donne un pouvoir absolu sur la vie de personne, encore moins sur celle d'un pair du royaume. Cette maxime serait peut-

Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'est odieuse, et je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours ;
Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,
Sans indignation n'en peut souffrir l'injure.
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
Si pour l'état tremblant la suite en est à craindre,
C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
En me rendant suspect, d'en abattre l'appui. 1)

ÉLISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services,
Donne de la vertu d'assez foibles indices ;
Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain....

être convenable dans *Maroc* ou dans *Ispahan ;* mais elle est absolument fausse à Londres.

1) *En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.* Cette tirade écrite d'un style prosaïque et froid, en prose rimée, finit par une rodomontade qu'on excuse, parce que le poëte suppose que le comte d'*Essex* est un grand homme qui a sauvé l'Angleterre. Mais en général, il est toujours beaucoup plus beau de faire sentir ses services que de les étaler, de laisser juger ce qu'on est plutôt que de le dire ; et quand on est forcé de le dire, pour repousser la calomnie, il faut le dire en très-beaux vers.

LE COMTE.

Madame, je le voi,
Des traîtres, des méchans accoutumés au crime, 1)
M'ont par leurs faussetés arraché votre estime,
Et toute ma vertu contre leur lâcheté:
S'offre en vain pour garant de leur fidélité:
Si de la démentir j'avois été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.
C'est au trône, où peut être on m'eût laissé monter,
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
J'aurois, en m'élevant à ce degré sublime,

1) *Des traîtres, des méchans accoutumés au crime.* C'est se défendre trop vaguement. Il n'est ni grand, ni tragique, ni décent de répondre ainsi; la vérité de l'histoire dément trop ces accusations générales, et ces vaines récriminations. Tout d'un coup il se contredit lui-même; il se rend coupable par ces vers, d'ailleurs très-faibles:

> C'est au trône où peut-être on m'eût laissé monter,
> Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.

Le lord *Essex* au trône! De quel droit? comment? sur quelle apparence? par quels moyens? La reine *Elisabeth* devait ici l'interrompre; elle devait être surprise d'une telle folie. Quoi! un membre ordinaire de la chambre haute, convaincu d'avoir voulu en vain exciter une sédition, ose dire qu'il pouvait se faire roi! Si la chose dont il se vante si imprudemment est fausse, la reine ne peut voir en lui qu'un homme réellement fou; si elle est vraie, ce n'est pas là le tems de lui parler d'amour.

Justifié ma faute en commettant le crime;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent;
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ÉLISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Essayé, mais en vain de te mettre en ma place?
Mon palais investi ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime;
Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
Pourquoi vouloir ma perte, et qu'avoit fait ta reine 1)
Qui dût à sa ruine intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur.
Suffolk t'avoit charmé; mais si tu peux te plaindre
Qu'apprenant cet amour, j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat, et par combien d'honneurs

1) . . . . *Qu'avoit fait ta reine, etc. Elisabeth*, dans ce couplet, ne fait autre chose que de donner au comte d'*Essex* des espérances de l'épouser. Est-ce ainsi qu'*Elisabeth* aurait répondu à un grand maître de l'artillerie hors d'exercice, à un conseiller privé hors de charge, qui lui aurait fait entendre qu'il n'avait tenu qu'à ce conseiller privé de se mettre sur le trône d'Angleterre? *Elisabeth* a soixante et huit ans pouvait-elle parler ainsi? Cette idée choquante se présente toujours au lecteur instruit.

Mon estime a sur toi répandu mes faveurs.
C'est peu dire qu'estime, et tu l'as pu connoître ;
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de princes, de rois, de héros méprisés,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés ?
Leur hymen eût, sans doute, aquis à mon empire
Ce comble de puissance où l'on sait que j'aspire ;
Mais quoi qu'il m'assurât, ce qui m'ôtoit à toi
Ne pouvoit rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur, dont je tenois la conquête si chère,
Etoit l'unique bien capable de me plaire,
Et si l'orgueil du trône eût pu me le souffrir,
Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir.
Espère, et tâche à vaincre un scrupule de gloire,
Qui, combattant mes vœux, s'oppose à ta victoire.
Mérite par tes soins que mon cœur adouci
Consente à n'en plus croire un importun souci.
Fais qu'à ma passion je m'abandonne entière,
Que cette Elisabeth si hautaine, si fière,
Elle à qui l'univers ne sauroit reprocher
Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher ;
Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'appelle,
De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté se résout ;
Que sais-tu si le tems n'en viendra pas à bout ?
Que sais-tu....

LE COMTE.

Non, madame, et je puis vous le dire,
L'estime de ma reine à mes vœux doit suffire :

Si l'amour la portoit à des projets trop bas,
Je trahirois sa gloire à ne l'empêcher pas.

ÉLISABETH.

Ah! je vois trop jusqu'où la tienne se ravale:
Le trône te plairoit, mais avec ma rivale. 1)
Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre appui, je me vois sans défense;
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence;
Et si, pour contenter quelque ennemi secret,
Vous souhaitez mon sang, je l'offre sans regret.

ÉLISABETH.

Va, c'en est fait, il faut contenter ton envie.
A ton lâche destin j'abandonne ta vie,

1) *Le trône te plairoit, mais avec ma rivale.* Cette rivale imaginaire qu'on ne voit point, rend les reproches d'*Elisabeth* aussi peu convenables que les discours d'*Essex* sont inconséquens. Si cette *Suffolk* a quelques droits au trône, si *Essex* a conspiré pour la faire reine, *Elisabeth* a donc dû s'assurer d'elle. *Thomas Corneille* a bien senti en général que la rivalité doit exciter la colère, que l'intérêt d'une couronne et celui d'une passion doivent produire des mouvemens au théâtre; mais ces mouvemens ne peuvent toucher quand ils ne sont pas fondés. Une conspiration, une reine en danger d'être détrônée, une amante sacrifiée, sont assurément des sujets tragiques; ils cessent de l'être, dès que tout porte à faux.

Et consens, puisqu'en vain je tâche à te sauver,
Que sans voir... Tremble, ingrat, que je n'ose achever.
Ma bonté, qui toujours s'obstine à te défendre,
Pour la dernière fois cherche à se faire entendre.
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon t'est offert, tu le peux accepter.
Mais si....

LE COMTE.

J'accepterois un pardon! moi, madame? 1)

ÉLISABETH.

Il blesse, je le vois, la fierté de ton ame;
Mais s'il te fait souffrir, il falloit prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin;
Il falloit, ne suivant que de justes maximes,
Rejeter....

LE COMTE.

Il est vrai, j'ai commis de grands crimes;
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous,
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
Vous le savez, madame, et l'Espagne confuse 2)

1) *J'accepterois un pardon! moi, madame?* Cela est beau et digne de *Pierre Corneille*. Ce vers est sublime, parce que le sentiment est grand, et qu'il est exprimé avec simplicité. Mais quand on sait qu'*Essex* était véritablement coupable, et que sa conduite avait été celle d'un insensé, cette belle réponse n'a plus la même force.

2) *Vous le savez, madame, et l'Espagne confuse, etc.* En effet le comte d'*Essex* était entré dans Cadix

Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits,
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.
Tout autre pour sa reine employant son courage,
En même occasion eût eu même avantage;
Mon bonheur a tout fait, je le crois; mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin;
Ailleurs, si l'imposture eût conspiré ma honte,
On n'auroit pas souffert qu'on osât....

ÉLISABETH.

Hé bien! comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des lois
La récompense due à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importans services,
Vos juges n'auront pas les mêmes injustices;

quand l'amiral *Howard*, sous qui il servait, battit la flotte espagnole dans ces parages. C'était le seul service un peu signalé que le comte d'*Essex* eût jamais rendu. Il n'y avait pas là de quoi se faire tant valoir. Tel est l'inconvénient de choisir un sujet de tragédie, dans un tems et chez un peuple si voisin de nous. Aujourd'hui que l'on est plus éclairé, on connaît la reine *Élisabeth* et le comte d'*Essex*, et on sait trop que l'un et l'autre n'étaient point ce que la tragédie les représente, et qu'ils n'ont rien dit de ce qu'on leur fait dire. Il n'en est pas ainsi de la fable de *Bajazet* traitée par *Racine* : on ne peut l'accuser d'avoir falsifié une histoire connue; personne ne sait ce qu'était *Roxane* : l'histoire ne parle ni d'*Atalide*, ni du visir *Acomat*. *Racine* était en droit de créer ses personnages.

Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zèle, et de fidélité.

SCENE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

Ah! comte, voulez-vous, en dépit de la reine,
De vos accusateurs servir l'injuste haine?
Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous souffrez l'arrêt qui peut être rendu? 1)
Quels juges avez-vous pour y trouver asile?
Ce sont vos ennemis, c'est Raleig, c'est Cécile;
Et pouvez-vous penser qu'en ce péril pressant,
Qui cherche votre mort vous déclare innocent?

LE COMTE.

Quoi! sans m'intéresser pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie?

1) *Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu, si vous souffrez l'arrêt qui peut être rendu?* Assurément le comte d'*Essex* est perdu s'il est condamné et exécuté; mais quelles façons de parler, *souffrir un arrêt! avoir des juges pour y trouver asile!*

La duchesse prétendue d'*Irton* est une femme vertueuse et sage, qui n'a voulu ni se perdre auprès d'*Elisabeth* en aimant le comte, ni épouser son amant. Ce caractère serait beau s'il était animé, s'il servait au nœud de la pièce: elle ne fait là qu'office d'ami; ce n'est pas assez pour le théâtre.

S'il est dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'état;
Vous savez là-dessus quelle est mon innocence;
Et ma gloire avec vous étant en assurance,
Ce que mes ennemis en voudront présumer,
Quoi qu'ose leur fureur, ne sauroit m'alarmer.
Leur imposture enfin se verra découverte;
Et, tout méchans qu'ils sont, s'ils résolvent ma perte,
Assemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au palais mon hymen vous fit faire,
Me faisoit craindre seule un arrêt trop sévère,
Je pourrois de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi.
Mais des témoins ouïs sur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez....

LE COMTE.

La faute n'est pas grande;
Et pourvu que nos feux à la reine cachés
Laissent à mes jours seuls mes malheurs attachés....

LA DUCHESSE.

Quoi! vous craignez l'éclat de nos flâmes secrettes?
Ce péril vous étonne, et c'est vous qui le faites?
La reine qui se rend sans rien examiner,
Si vous y consentez, vous veut tout pardonner.
C'est vous, qui refusant....

LE COMTE.

N'en parlons plus, madame;

Qui reçoit un pardon, souffre un soupçon infame;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaisser
A l'indigne prière où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! si de quelque espoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre son courroux;
Mais, si je n'obtiens rien, songez que votre vie,
Depuis long-tems en bute aux fureurs de l'envie,
Me coûte assez déjà pour ne mériter pas
Que, cherchant à mourir, vous causiez mon trépas.
C'est vous en dire trop. Adieu, comte.

LE COMTE.

Ah madame!
Après que vous avez désespéré ma flâme,
Par quel soin de mes jours.... Quoi, me quitter ainsi!

SCENE VIII.

LE COMTE, CROMMER, Suite.

CROMMER.

C'est avec déplaisir que je parois ici ;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire...

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge....

LE COMTE.

Hé bien! de quoi? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, et de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée ?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE.

Mon épée? Et l'outrage est joint à l'injustice?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez;
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE, *lui donnant son épée.*

Prenez.
Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre. 1)

1) *Vous avez dans vos mains ce que toute la terre a*

Marchons; quelque douleur que j'en puisse sentir,
La reine veut se perdre, il faut y consentir..

Fin du second acte.

vu plus d'une fois utile à l'Angleterre. Ces vers et la situation frappent ; on n'examine pas si *toute la terre* est un mot un peu oiseux amené pour rimer a l'Angleterre, si cette épée a été si utile : on est touché. Mais lorsqu'*Essex* ajoute :

Quelque douleur que j'en puisse sentir,
La reine veut se perdre, il y faut consentir.

Tout homme un peu instruit se révolte contre une bravade si déplacée. En quoi, comment *Elisabeth* est-elle perdue, si on arrête un fou insolent qui a couru dans les rues de Londres, et qui a voulu ameuter la populace, sans avoir pu seulement se faire suivre de dix misérables ?

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ÉLISABETH, CÉCILE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Le comte est condamné ?

CÉCILE.

C'est à regret, madame,
Qu'on voit son nom terni par un arrêt infame.
Ses juges l'en ont plaint; mais tous l'ont à la fois
Connu si criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affoiblir toutes nos procédures
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il se pouvoit, de le favoriser,
J'ai de son jugement voulu me récuser.
La loi le défendoit, et c'est malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le conseil suprême,
Qui, confus des noirceurs de son lâche attentat,
A cru devoir sa tête au repos de l'état.

ÉLISABETH.

Ainsi sa perfidie a paru manifeste ?

CÉCILE.

Le coup pour vous, madame, alloit être funeste;
Du comte de Tyron de l'Irlandois suivi,
Il en vouloit au trône, et vous l'auroit ravi.

ÉLISABETH.

Ah! je l'ai trop connu, lorsque la populace
Seconda contre moi son insolente audace :
A m'ôter la couronne il croyoit l'engager.
Quelle excuse a ce crime ? et par où s'en purger ?
Qu'a-t-il répondu ?

CÉCILE.

Lui ? qu'il n'avoit rien à dire,
Que pour toute défense il nous devoit suffire
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser,
Et que sur ces témoins on pouvoit prononcer.

ÉLISABETH.

Quel orgueil! Quoi! tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut se résoudre ?
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir ?
Il ose....

CÉCILE.

Sa fierté ne se peut concevoir.
On eût dit, à le voir plein de sa propre estime,
Que ses juges étoient coupables de son crime,
Et qu'ils craignoient de lui, dans ce pas hasardeux,
Ce qu'il avoit l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ÉLISABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse.
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CÉCILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace,

J'ai voulu le réduire à vous demander grace.
Que ne m'a-t-il point dit? J'en rougis et me tais.

ÉLISABETH.

Ah! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt, sans peine, il l'auroit obtenue :
J'étois encor pour lui de bonté prévenue,
Je voyois à regret qu'il voulût me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer ;
Mon bras, lent à punir, suspendoit la tempête ;
Il me pousse à l'éclat, il paiera de sa tête.
Donnez bien ordre à tout. Pour empêcher sa mort,
Le peuple, qui la craint, peut faire quelque effort;
Il s'en est fait aimer ; prévenez ces alarmes ;
Dans les lieux les moins surs faites prendre les armes.
N'oubliez rien, allez.

CÉCILE.

Vous connoissez ma foi.
Je réponds des mutins, reposez-vous sur moi.

SCENE II.

ELISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

Enfin, perfide, enfin ta perte est résolue;
C'en est fait, malgré moi, toi-même l'as conclue.
De ma lâche pitié tu craignois les effets;
Plus de grace, tes vœux vont être satisfaits.
Ma tendresse emportoit une indigne victoire,
Je l'étouffe, il est tems d'avoir soin de ma gloire:
Il est tems que mon cœur justement irrité
Instruise l'univers de toute ma fierté.
Quoi! de ce cœur séduit appuyant l'injustice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice!
J'en saurai le coup prêt d'éclater, le verrai, 1)
Tu m'auras dédaignée, et je le souffrirai?
Non, puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine,
Tu le veux, pour te plaire il faut paroître reine,

1) *J'en saurai le coup prêt d'éclater, le verrai. . . . . Non, puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine, etc.* Il n'est pas permis de faire de tels vers. Presque tout ce que dit *Elisabeth* manque de convenance, de force et d'élégance; mais le public voit une reine qui a fait condamner à la mort un homme qu'elle aime; on s'attendrit; on est indulgent au théâtre sur la versification, du moins on l'était encore du tems de *Thomas Corneille.*

Et reprendre l'orgueil que j'osois oublier,
Pour permettre à l'amour de te justifier.

TILNEY.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte,
Vous avez consenti qu'on ait jugé le comte.
On vient de prononcer l'arrêt de son trépas.
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ÉLISABETH.

Il ne mourra pas, lui? Non, crois-moi, tu t'abuses;
Tu sais son attentat : est-ce que tu l'excuses?
Et que de son arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il soit injuste ou trop précipité?
Penses-tu, quand l'ingrat contre moi se déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare?
Et que je venge trop, en le laissant périr,
Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir?

TILNEY.

Que cet arrêt soit juste, ou donné par l'envie;
Vous l'aimez, cet amour lui sauvera la vie.
Il tient vos jours aux siens si fortement unis,
Que par le même coup on les verroit finis.
Votre aveugle colère en vain vous le déguise :
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise;
Et le sanglant éclat qui suivroit ce courroux,
Vengeroit vos malheurs moins sur lui que sur vous.

ÉLISABETH.

Ah cruelle! pourquoi fais-tu trembler ma haine?
Est-ce une passion indigne d'une reine?

Et l'amour qui me veut empêcher de régner,
Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner?
Que me sert qu'au dehors, redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puissance affermie,
Si mon cœur au dedans tristement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré?
Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire.
J'ai triomphé par-tout, tout parle de ma gloire;
Et d'un sujet ingrat, ma pressante bonté
Ne peut, même en priant, réduire la fierté?
Par son fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te résous-tu, princesse infortunée?
Laisseras-tu périr sans pitié, sans secours,
Le soutien de ta gloire, et l'appui de tes jours?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout? Vous pleurez?

ÉLISABETH.

Oui, je pleure,
Et sens bien que s'il meurt il faudra que je meure.
O vous, rois, que pour lui ma flâme a négligés,
Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés. 1)
Une reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, ose verser des larmes!

1) *O vous, rois, que pour lui ma flâme a négligés, jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés.* Ce sont là des vers heureux. Si la pièce était écrite de ce style, elle serait bonne malgré ses défauts; car quelle critique pourrait faire tort à un ouvrage intéressant par le fond et éloquent dans les détails?

Encor s'il étoit sûr que ces pleurs répandus,
En me faisant rougir, ne fussent pas perdus;
Que le lâche pressé du vif remords que donne....
Qu'en penses-tu? dis-moi, le plus hardi s'étonne.
L'image de la mort, dont l'appareil est prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir sa tête expier son offense,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence?
Que sûr que mes bontés passent ses attentats.... 1)

TILNEY.

Il doit y recourir; mais, s'il ne le fait pas?
Le comte est fier, madame.

ÉLISABETH.

Ah! tu me désespères.
Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires,
Dût l'état par ma chute en être renversé,
Qu'il fléchisse, il suffit, j'oublirai le passé:

1) *Que sûr que mes bontés passent ses attentats.* Ce vers ne signifie rien. Non-seulement le sens en est interrompu par ces points qu'on appelle poursuivans; mais il serait difficile de le remplir. C'est une très-grande négligence de ne point finir sa phrase, sa période, et de se laisser ainsi interrompre, sur-tout quand le personnage qui interrompt est un subalterne, qui manque aux bienséances en coupant la parole à son supérieur. *Thomas Corneille* est sujet à ce défaut dans toutes ses pièces. Au reste ce défaut n'empêchera jamais un ouvrage d'être intéressant et pathétique; mais un auteur soigneux de bien écrire doit éviter cette négligence.

Mais, quand toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, et tremble à m'y résoudre;
Si, me bravant toujours, il ose m'y forcer,
Moi reine, lui sujet, puis-je m'en dispenser? 1)
Sauvons-le malgré lui; parle, et fais qu'il te croie:
Vois-le; mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie;
Et, ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,

1) *Moi reine, lui sujet, puis-je m'en dispenser?* Il me semble qu'il y a toujours quelque chose de louche, de confus, de vague, dans tout ce que les personnages de cette tragédie disent et font. Que toute action soit claire, toute intrigue bien connue, tout sentiment bien développé, ce sont là des règles inviolables. Mais ici que veut le comte d'*Essex?* que veut *Elisabeth?* quel est le crime du comte? est-il accusé faussement? est-il coupable? Si la reine le croit innocent, elle doit prendre sa défense; s'il est reconnu criminel, est-il raisonnable que la confidente dise qu'il n'implorera jamais sa grace, qu'il est trop fier? La fierté est trés-convenable à un guerrier vertueux et innocent, non à un homme convaincu de haute trahison. *Qu'il fléchisse*, dit la reine. Est-ce bien là le sentiment qui doit l'occuper si elle l'aime? Quand il aura fléchi, quand il aura obtenu sa grace, *Elisabeth* en sera-t-elle plus aimée? *Je l'aime*, dit la reine, *cent fois plus que moi-même.* Ah! madame, si vous avez la tête tournée à ce point, si votre passion est si grande, examinez donc l'affaire de votre amant, et ne souffrez pas que ses ennemis l'accablent et le persécutent injustement sous votre nom, comme il est dit, quoique faussement, dans toute la pièce.

Peins-lui mon cœur sensible à ce que je lui doi:
Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête,
Qu'au plus foible remords sa grace est toute prête;
Et si pour l'ébranler il faut aller plus loin,
Du soin de mon amour fais ton unique soin;
Laisse, laisse ma gloire, et dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il est, cent fois plus que moi-même;
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.
Presse, prie, offre tout pour fléchir son courage;
Enfin, si pour ta reine un vrai zèle t'engage,
Par crainte, par amour, par pitié de mon sort,
Obtiens qu'il se pardonne, et s'arrache à la mort;
L'empêchant de périr, tu m'auras bien servie.
Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie.
Ne perds point de tems, cours, et me laisse écouter
Ce que pour sa défense un ami vient tenter.

SCENE III.

ÉLISABETH, LE COMTE DE SALSBURY. 1)

SALSBURY.

MADAME, pardonnez à ma douleur extrême,
Si paroissant ici pour un autre moi-même,

1) La scène du prétendu comte de *Salsbury* avec la reine, a quelque chose de touchant ; mais il reste toujours cette incertitude et cet embarras, qui font peine. On ne sait pas précisément de quoi il s'agit. *Le crime ne suit pas toujours l'apparence. Craignez les injustices de ceux qui de sa mort se rendent les complices.* La reine doit donc alors, séduite par sa passion, penser comme *Salsbury*, croire *Essex* innocent, mettre ses accusateurs entre les mains de la justice, et faire condamner celui qui sera trouvé coupable.

Mais après que ce *Salsbury* a dit que les injustices rendent complices les juges du comte d'*Essex*, il parle à la reine de clémence ; il lui dit, que *la clémence a toujours eu ses droits*, et qu'*elle est la vertu la plus digne des rois.* Il avoue donc que le comte d'*Essex* est criminel. A laquelle de ces deux idées faudra-t-il s'arrêter ? A quoi faudra-t-il se fixer ? La reine répond qu'*Essex* est trop fier, que *c'est l'ordinaire écueil des ambitieux*, qu'*il s'est fait un outrage des soins qu'elle a pris pour détourner l'orage*, et que *si la tête du comte fait raison à la reine de sa fierté, c'est sa faute.* Le spectateur a pu passer de tels discours ; le lecteur est moins indulgent.

Tremblant, saisi d'effroi pour vous, pour vos états,
J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime;
Mais si l'arrêt donné vous semble légitime,
Vous le paroîtra-t-il quand vous daignerez voir,
Par un funeste coup, quelle tête il fait choir?
C'est ce fameux héros dont cent fois la victoire
Par les plus grands exploits a consacré la gloire,
Dont par-tout le destin fut si noble et si beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infame bourreau.
Après qu'à sa valeur, que chacun idolâtre,
L'univers avec pompe a servi de théâtre,
Pourrez-vous consentir qu'un échafaud dressé,
Montre à tous de quel prix il est récompensé?
Quand je viens vous marquer son mérite et sa peine,
Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amène,
C'est l'état désolé, c'est votre cour en pleurs,
Qui, perdant son appui, tremble de ses malheurs.
Je sais qu'en sa conduite il eut quelque imprudence,
Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence;
Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,
Estimé de sa reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui de sa mort se rendent les complices.
Songez que la clémence a toujours eu ses droits,
Et qu'elle est la vertu la plus digne des rois.

ÉLISABETH.

Comte de Salsbury, j'estime votre zèle,
J'aime à vous voir ami généreux et fidelle,

Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
Je sens ainsi que vous une douleur extrême ;
Mais je dois à l'état encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laissé du comte éclaircir le forfait,
C'est lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier, s'il m'avouoit son crime,
On le sait, j'ai voulu lui rendre mon estime ;
Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil,
Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil.
Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique sûr d'y périr, il s'est fait un outrage.
Si sa tête me fait raison de sa fierté,
C'est sa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

Il mérite, sans doute, une honteuse peine,
Quand sa fierté combat les bontés de sa reine. 1)
Si quelque chose en lui vous peut, vous doit blesser,
C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie ;

1) *Il mérite sans doute une honteuse peine, quand sa fierté combat les bontés de sa reine.* Pourquoi mérite-t-il une honteuse peine s'il n'est que fier ? Il la mérite s'il a conspiré, si, comme *Cécil* l'a dit, *du comte de Tyron de l'Irlandais suivi, il en voulait au trône, et* qu'il *l'aurait ravi.* On ne sait jamais à quoi s'en tenir dans cette pièce ; ni la conspiration du comte d'*Essex*, ni les sentimens d'*Elisabeth* ne sont jamais assez éclaircis.

Mais, pour être trop fier, vous a-t-il moins servie?
Vous a-t-il moins montré dans cent et cent combats,
Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras?
Par son sang prodigué, par l'éclat de sa gloire,
Daignez, s'il vous en reste encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que si jamais il vous fut nécessaire,
Ce qu'il a déjà fait il peut encor le faire;
Et que nos ennemis, tremblans, désespérés,
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ÉLISABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je suis reine;
Il est sujet, coupable, et digne de sa peine:
L'arrêt est prononcé, comte, et tout l'univers
Va sur lui, va sur moi tenir les yeux ouverts.
Quand sa seule fierté, dont vous blâmez l'audace,
M'auroit fait souhaiter qu'il m'eût demandé grace,
Si par là de la mort il a pu s'affranchir,
Dédaignant de le faire, est-ce à moi de fléchir?
Est-ce à moi d'endurer qu'un sujet téméraire
A d'impuissans éclats réduise ma colère?
Et qu'il puisse, à ma honte, apprendre à l'avenir
Que j'ai connu son crime, et n'osai le punir?

SALSBURY.

On parle de révolte, et de ligues secrettes;
Mais, madame, on se sert de lettres contrefaites:1)

1) *Mais, madame, on se sert de lettres contrefaites.*

Les témoins par Cécile ouïs, examinés,
Sont témoins que peut-être on aura subornés;
Le comte les récuse, et quand je le soupçonne....

ÉLISABETH.

Le comte est condamné; si son arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affoiblir quelque chose à tenter,
Qu'il rentre en son devoir, on pourra l'écouter.
Allez, mon juste orgueil, que son audace irrite,
Peut faire grace encor; faites qu'il la mérite.

Il est bien étrange que *Salsbury* dise qu'on a contrefait l'écriture du comte d'*Essex*, et que la reine ne songe pas à examiner une chose si importante. Elle doit assurément s'en éclaircir, et comme amante, et comme reine. Elle ne répond pas seulement à cette ouverture qu'elle devait saisir, et qui demandait l'examen le plus prompt et le plus exact; elle répète encore en d'autres mots, que le comte est trop fier.

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

Venez, venez, duchesse, et plaignez mes ennuis.
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis;
Et je tremble toujours qu'un obstiné coupable,
Lui-même contre moi ne soit inexorable.
Ciel, qui me fis un cœur, et si noble, et si grand,
Ne le devois-tu pas former indifférent?
Falloit-il qu'un ingrat, aussi fier que sa reine,
Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine?
Ou si tu résolvois de m'en laisser trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr?
Si ce funeste arrêt n'ébranle point le comte,
Je ne puis éviter, ou ma perte, ou ma honte;
Je péris par sa mort; et le voulant sauver,
Le lâche impunément aura su me braver. 1)
Que je suis malheureuse!

1) *Le lâche impunément aura su me braver. Elisabeth* devait dire à sa confidente la duchesse prétendue d'*Irton*, Savez-vous ce que le comte de *Salsbury* vient de m'apprendre? *Essex* n'est point coupable. Il assure que les lettres qu'on lui impute sont contrefaites. Il a récusé les faux témoins que *Cécil* aposte contre lui. Je dois justice au moindre de mes sujets, encore plus à un homme que j'aime. Mon devoir, mes sentimens me forcent à chercher tous les

LA DUCHESSE.

On est sans doute à plaindre,
Quand on hait la rigueur, et qu'on s'y voit contraindre;
Mais si le comte osoit, tout condamné qu'il est,
Plutôt que son pardon accepter son arrêt,
Au moins de ses desseins, sans le dernier supplice,
La prison vous pourroit....

ÉLISABETH.

Non, je veux qu'il fléchisse;
Il y va de ma gloire, il faut qu'il cède. 1)

moyens possibles de constater son innocence. Au lieu de parler d'une manière si naturelle et si juste, elle appelle *Essex lâche*. Ce mot lâche n'est pas compatible avec *braver* : elle ne dit rien de ce qu'elle doit dire.

1) *Non, je veux qu'il fléchisse.... Il faut qu'il cède. Elisabeth* s'obstine toujours à cette seule idée qui ne paraît guère convenable ; car lorsqu'il s'agit de la vie de ce qu'on aime, on sent bien d'autres alarmes. Voici ce qui a probablement engagé *Thomas Corneille* à faire le fondement de sa pièce de cette persévérance de la reine à vouloir que le comte d'*Essex* s'humilie. Elle lui avait ôté précédemment toutes ses charges après sa mauvais conduite en Irlande ; elle avait même poussé l'emportement honteux de la colère jusqu'à lui donner un soufflet. Le comte s'était retiré à la campagne ; il avait demandé humblement pardon par écrit, et il disait dans sa lettre, *qu'il était pénitent comme Nabucodonosor, et qu'il mangeait du foin.* La reine alors n'avait voulu que l'humilier, et il pouvait espérer son rétablissement. Ce

LA DUCHESSE.

Hélas!
Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas,
Que voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts....

ÉLISABETH.

Ah! j'en sais un moyen infaillible;
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai;

fut alors qu'il imagina pouvoir profiter de la vieillesse de la reine pour soulever le peuple, qu'il crut qu'on pourrait faire venir d'Ecosse le roi *Jacques*, successeur naturel d'*Elisabeth*, et qu'il forma une conspiration aussi mal digérée que criminelle. Il fut pris précisément en flagrant délit, condamné et exécuté avec ses complices; il n'était plus alors question *de fierté*.

Cette scène de la duchesse d'*Irton* avec *Elisabeth*, a quelque ressemblance à celle d'*Atalide* avec *Roxane*. La duchesse avoue qu'elle est aimée du comte d'*Essex*, comme *Atalide* avoue qu'elle est aimée de *Bajazet*. La duchesse est plus vertueuse, mais moins intéressante; et ce qui ôte tout intérêt à cette scène de la duchesse avec la reine, c'est qu'on n'y parle que d'une intrigue passée, c'est que la reine a cessé dans les scènes précédentes de penser à cette prétendue *Suffolk* dont elle a cru le comte d'*Essex* amoureux; c'est qu'enfin la duchesse d'*Irton* étant mariée, *Elisabeth* ne peut plus être jalouse avec bienséance; mais sur-tout une jalousie d'*Elisabeth* à son âge ne peut être touchante. Il en faut toujours revenir là. C'est le grand vice du sujet. L'amour n'est fait ni pour les vieux, ni pour les vieilles.

C'est le plus grand des maux, peut-être j'en mourrai.
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés!
O mon cœur! est-ce ainsi que vous me trahissez?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand, mais je connois le comte;
Il voudra....

ÉLISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
Je le sais; mais enfin je vaincrai sans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolk; c'est elle qui l'engage
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein,
Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main;
Et l'ingrat qui m'oppose une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par là seulement vous croyez le toucher,
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolk vainement alarmée,
Vous la punîtes trop, il ne l'a point aimée;
C'est moi seule, ce sont mes criminels appas,
Qui surprirent son cœur que je n'attaquois pas.
Par devoir, par respect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre;
Confuse de ses vœux, j'eus beau lui résister,
Comme l'amour se flatte, il voulut se flatter:

Il crut que la pitié pourroit tout sur votre ame,
Que le tems vous rendroit favorable à sa flâme;
Et, quoiqu'enfin pour lui Suffolk fût sans appas,
Il feignit de l'aimer pour ne m'exposer pas.
Son exil étonna son amour téméraire;
Mais si mon intérêt le força de se taire,
Son cœur dont la contrainte irritoit les désirs,
Ne m'en donna pas moins ses plus ardens soupirs.
Par moi, qui l'usurpai, vous en fûtes bannie;
Je vous nuisis, madame, et je m'en suis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'osois détourner,
On demanda ma main, je la voulus donner:
Eloigné de la cour, il sut cette nouvelle;
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait suivre au palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livroit au pouvoir d'un rival;
Il venoit l'empêcher, et c'est ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à sa gloire s'attache;
On traite de révolte un fier emportement,
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
S'il semble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
Enfin, madame, enfin, par tout ce qui jamais
Put surprendre, toucher, enflammer vos souhaits,
Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins suspects qui n'ont pu l'étonner,
Ses juges à la mort l'ont osé condamner.
Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice

Qui, m'arrachant à lui, vous a rendu justice;
Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous
Contre un si cher coupable un peu moins de courroux.

ÉLISABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave; et contraire à moi-même,
Je vous assurerois, en l'osant secourir,
La douceur d'être aimée, et de me voir souffrir?
Non, il faut qu'il périsse, et que je sois vengée;
Je dois ce coup funeste à ma flâme outragée:
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit;
Innocent ou coupable, il vous aime, il suffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainsi qu'on le veut croire,
Sur le crime apparent je sauverai ma gloire; 1)

1) *Sur le crime apparent je sauverai ma gloire, etc.* On voit assez quel est ici le défaut de style, et ce que c'est qu'une gloire sauvée sur un crime apparent. Mais pourquoi *Elisabeth* est-elle plus fâchée contre la dame prétendue d'*Irton* que contre la dame prétendue de *Suffolk?* Que lui importe d'être négligée pour l'une ou pour l'autre? Elle n'est point aimée, cela doit lui suffire.

La fin de cette scène paraît belle; elle est passionnée et attendrissante. Il serait pourtant à désirer qu'*Elisabeth* ne dit pas toujours la même chose; elle recommande tantôt à *Tilney*, tantôt à *Salsbury*, tantôt à *Irton*, d'engager le comte d'*Essex* à n'être plus *fier* et à demander grace. C'est là le seul sentiment dominant; c'est là le seul nœud. Il ne tenait qu'à elle de pardonner, et alors il n'y avait plus de pièce.

On doit, autant qu'on le peut, donner aux person-

Et la raison d'état, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raison d'amour.

LA DUCHESSE.

Juste ciel! vous pourriez-vous immoler sa vie?
Je ne me repens point de vous avoir servie;
Mais, hélas! qu'ai-je pu faire plus contre moi,
Pour le rendre à sa reine, et rejeter sa foi?
Tout parloit, m'assuroit de son amour extrême;
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même?

ÉLISABETH.

Moins que vous; pour lui seul, quoi qu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour se seroit conservé.
En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée,
Point d'hymen; mais enfin je ne suis point aimée!
Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout!
Et, dans ce désespoir, qui peut tout, ose tout.

LA DUCHESSE.

Ah! faites-lui paroître un cœur plus magnanime.
Ma sévère vertu lui doit-elle être un crime?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr?

ÉLISABETH.

J'ai tort, je le confesse; et, quoique je m'emporte,
Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.
Ciel, qui me réservez à des malheurs sans fin,
Il ne manquoit donc plus à mon cruel destin,

nages des sentimens qu'ils doivent nécessairement avoir dans la situation où ils se trouvent.

Que de ne souffrir pas, dans cette ardeur fatale,
Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale !
Ah! que de la vertu les charmes sont puissans !
Duchesse, c'en est fait, qu'il vive, j'y consens.
Par un même intérêt, vous craignez, et je tremble.
Pour lui, contre lui-même, unissons-nous ensemble;
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer;
Un prix bien inégal nous en paiera la peine.
Vous aurez tout son cœur, je n'aurai que sa haine;
Mais n'importe, il vivra, son crime est pardonné;
Je m'oppose à sa mort. Mais l'arrêt est donné,
L'Angleterre le sait, la terre toute entière
D'une juste surprise en fera la matière.
Ma gloire dont toujours il s'est rendu l'appui,
Veut qu'il demande grace, obtenez-le de lui.
Vous avez sur son cœur une entière puissance;
Allez, pour le soumettre usez de violence :
Sauvez-le, sauvez-moi ; dans le trouble où je suis,
M'en reposer sur vous est tout ce que je puis.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

Je dois beaucoup, sans doute, au souci qui t'amène;
Mais enfin tu pouvois t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter,
J'aime mieux le souffrir que de le mériter. 1)

1) *J'aime mieux le souffrir que de le mériter, etc.* Voilà donc le comte d'*Essex* qui proteste nettement de son innocence. *Elisabeth* dans cette supposition de l'auteur, est donc inexcusable d'avoir fait condamner le comte : la duchesse d'*Irton* s'est donc très-mal conduite en n'éclaircissant pas la reine. Il est condamné sur de faux témoignages, et la reine, qui l'adore, ne s'est pas mise en peine de se faire rendre compte des pièces du procès, qu'on lui a dit vingt fois être fausses. Une telle négligence n'est pas naturelle ; c'est un défaut capital. Faites toujours penser et dire à vos personnages ce qu'ils doivent dire et penser ; faites-les agir comme ils doivent agir. L'amour seul d'*Elisabeth*, dira-t-on, l'aura forcée à mettre *Essex* entre les mains de la justice. Mais ce même amour devait lui faire examiner un arrêt qu'on suppose injuste ; elle n'est pas assez furieuse d'amour pour qu'on l'excuse. *Essex* n'est pas assez passionné pour sa duchesse ; sa duchesse n'est

TILNEY.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la faut voir par des arrêts sanglans,
Dans son triste appareil approcher à pas lents....

LE COMTE.

Je ne le cèle point, je croyois que la reine
A me sacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le palais, sans peur d'être arrêté,
J'en faisois pour ma vie un lieu de sureté.
Non qu'enfin, si mon sang a tant de quoi lui plaire,
Je voie avec regret qu'on l'ose satisfaire;
Mais pour verser ce sang tant de fois répandu,
Peut-être un échafaud ne m'étoit-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire;
Elle veut l'obliger, j'ai regret à sa gloire;
J'ai regret qu'aveuglée elle attire sur soi
La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.
Le ciel m'en est témoin, jamais sujet fidelle
N'eut pour sa souveraine un cœur si plein de zèle.
Je l'ai fait éclater en cent et cent combats;
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie,
Du moins je méritois qu'elle eût soin de ma vie.

pas assez passionnée pour lui. Tous les rôles paraissent manqués dans cette tragédie, et cependant elle a eu du succès. Quelle en est la raison? Je le répète, la situation des personnages attendrissante par elle-même, et l'ignorance où le parterre a été long-tems.

Pour la voir contre moi si fièrement s'armer,
Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable,
S'il entraîne le cœur, le sort en est coupable;
Et toute autre, oubliant un si léger chagrin,
Ne m'auroit pas puni des fautes du destin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la reine;
Mais daignez l'adoucir, et sa colère est vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'est vous-même, c'est vous, qui donnez votre arrêt.
Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime;
Que le crime soit faux, il est connu pour crime;
Et quand pour vous sauver elle vous tend les bras,
Sa gloire vaut au moins que vous fassiez un pas,
Que vous....

LE COMTE.

Ah! s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire,
Pour garantir son nom d'une tache trop noire,
Il est d'autres moyens où l'équité consent,
Que de se relâcher à perdre un innocent.
On ose m'accuser; que sa colère accable
Des témoins subornés qui me rendent coupable;
Cécile les entend, et les a suscités;
Raleig leur a fourni toutes leurs faussetés.
Que Raleig, que Cécile, et ceux qui leur ressemblent;
Ces infames sous qui tous les gens de bien tremblent,
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil sang leur infidélité.

Alors, en répandant ce sang vraiment coupable,
La reine aura fait rendre un arrêt équitable;
Alors de sa rigueur le foudroyant éclat,
Affermissant sa gloire, aura sauvé l'état;
Mais sur moi, qui maintiens la grandeur souveraine,
Du crime des méchans faire tomber la peine!
Souffrir que contre moi des écrits contrefaits...:
Non, la postérité ne le croira jamais;
Jamais on ne pourra se mettre en la pensée
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée
Ait laissé l'imposture en pouvoir d'accabler....
Mais la reine le voit, et le voit sans trembler:
Le péril de l'état n'a rien qui l'inquiète.
Je dois être content, puisqu'elle est satisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte sa gloire, et ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas! Elle s'en désespère,
Blâme votre rigueur, condamne sa colère;
Pour rendre à son esprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûteroit-il tant?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui sera rude,
Qu'elle s'accusera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas, on le sait; mérité mes malheurs;
Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.
De ses tristes remords si ma perte est suivie,
Elle souffriroit plus à me laisser la vie.

Foible à vaincre ce cœur qui lui devient suspect,
Je ne pourrois pour elle avoir que du respect.
Tout rempli de l'objet qui s'en est rendu maître,
Si je suis criminel, je voudrois toujours l'être;
Et sans doute il est mieux qu'en me privant du jour,
Sa haine, quoiqu'injuste, éteigne son amour.

TILNEY.

Quoi! je n'obtiendrai rien?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine.
C'est assez.

TILNEY.

Mais enfin, que dirai-je à la reine?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud est prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
Et, qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chère,
Qui me fera bientôt cesser de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver, mais, encore une fois;
Par ce que vous devez...

LE COMTE.

Je sais ce que je dois.
Adieu. Puisque ma gloire à ton zèle s'oppose,
De mes derniers momens souffre que je dispose;
Il m'en reste assez peu, pour me laisser au moins
La triste liberté d'en jouir sans témoins.

SCENE II.

LE COMTE, *seul.*

O fortune, 1) ô grandeur, dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuse!
De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit?
Un long-tems les amasse, un moment les détruit.
Tout ce que le destin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, et pour le mériter,
Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter;
Cependant aujourd'hui, se peut-il qu'on le croie?
C'est sur un échafaud que la reine m'envoie.
C'est-là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits....

1) *O fortune, etc.* Cette scène, ce monologue est encore une des raisons du succès. Ces réflexions naturelles sur la fragilité des grandeurs humaines plaisent quoique faiblement écrites. Un grand seigneur qu'on va mener à l'échafaud intéresse toujours le public; et la représentation de ces aventures, sans aucun secours de la poésie, fait le même effet à peu près que la vérité même.

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

Hé bien ! de ma faveur vous voyez les effets. 1)
Ce fier comte d'Essex, dont la haute fortune
Attiroit des flatteurs une foule importune,
Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnoissez-vous ?
Des lâches, des méchans victime infortunée,
J'ai bien, en un moment, changé de destinée !
Tout passe, et qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu,
Que je l'eusse éprouvé, je ne l'aurois pas cru.

1) *Hé bien ! de ma faveur vous voyez les effets.* Ce vers naturel devient sublime, parce que le comte d'*Essex* et *Salsbury* supposent tous deux que c'est en effet la faveur de la reine qui le conduit à la mort.

Le succès est encore ici dans la situation seule. En vain *Thomas* imite faiblement ces vers de son frère :

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune.

En vain il s'étend en lieux communs et vagues : *Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux, etc.* En vain il affaiblit le pathétique du moment par ces mauvais vers : *Tout passe, et qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu.* Le pathétique de la chose subsiste malgré lui, et le parterre est touché.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout passe,
Rien ne change pour vous, si vous vous faites grace.
Je viens de voir la reine, et ce qu'elle m'a dit
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit;
Votre seule fierté, qu'elle voudroit abattre, 1)
S'oppose à ses bontés, s'obstine à les combattre.
Contraignez-vous, un mot qui marque un cœur soumis
Vous va mettre au dessus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi! quand leur imposture indignement m'accable,
Pour les justifier je me rendrai coupable?
Et, par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront justement condamné?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence;

1) *Votre seule fierté qu'elle voudroit abattre.* Cette fierté de la reine qui lutte sans cesse contre la fierté d'*Essex*, est toujours le sujet de la tragédie. C'est une illusion qui ne laisse pas de plaire au public. Cependant si cette fierté seule agit, c'est un pur caprice de la part d'*Elisabeth* et du comte d'*Essex*. Je veux qu'il me demande pardon; je ne veux pas demander pardon. Voilà la pièce. Il semble qu'alors le spectateur oublie qu'*Elisabeth* est extravagante, si elle veut qu'on lui demande pardon d'un crime imaginaire; qu'elle est injuste et barbare de ne pas examiner ce crime, avant d'exiger qu'on lui demande pardon. On oublie l'essentiel pour ne s'occuper que de ces sentimens de fierté qui séduisent presque toujours.

Mais enfin elle cherche un aide à sa clémence.
C'est votre reine, et quand pour fléchir son courroux
Elle ne veut qu'un mot, le refuserez-vous?

LE COMTE.

Oui, puisqu'enfin ce mot rendroit ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, et je mourrai de même;
Toujours inébranlable, et dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux! Ah ciel! pouvez-vous croire
Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire?
Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut....

LE COMTE.

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud; 1)
Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate,
Elle est lorsque je meurs pour une reine ingrate,
Qui voulant oublier cent preuves de ma foi,
Ne mérita jamais un sujet tel que moi. 2)

1) *Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.* Ce vers a passé en proverbe, et a été quelquefois cité à propos dans des occasions funestes.

2) *Ne mérita jamais un sujet tel que moi.* Ou *Essex* est ici le fou le plus insolent, ou l'homme le plus innocent. Surement il n'est coupable dans la tragédie d'aucun des crimes dont on l'accuse. C'est ici un héros; c'est un homme dont le destin de l'Angleterre a dépendu; c'est l'appui d'*Elisabeth*. Elle est donc en ce cas une femme détestable, qui fait couper le cou au premier homme du pays, parce qu'il a aimé une autre femme qu'elle. Que

Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grace, et j'ai tort de m'en plaindre.
Après avoir perdu ce que j'aimois le mieux,
Confus, désespéré, le jour m'est odieux.
A quoi me serviroit cette vie importune,
Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune?
Pour la seule duchesse il m'auroit été doux
De passer... 1) Mais, hélas! un autre est son époux,
Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidelle...

deviennent alors ses irrésolutions, ses tendresses, ses remords, ses agitations? Rien de tout cela ne doit être dans son caractère.

1) *Pour la seule duchesse il m'auroit été doux de passer....* Je ne relève point cette réticence à ce mot de *passer*, figure si mal à propos prodiguée. La réticence ne convient que quand on craint ou qu'on rougit d'achever ce qu'on a commencé. Le grand défaut, c'est que les amours du comte d'*Essex* et de la duchesse mariée à un autre, ont été trop légérement touchés, ont à peine effleuré le cœur.

On ne voit pas non plus pourquoi le comte veut mourir sans être justifié, lui qui se croit entièrement innocent. On ne voit pas pourquoi étant calomnié par les prétendus faussaires, *Cécil* et *Raleig*, qu'il déteste, il n'instruit pas la reine du crime de faux qu'il leur impute. Comment se peut-il qu'un homme si fier, pouvant d'un mot se venger des ennemis qui l'écrasent, néglige de dire ce mot? Cela n'est pas dans la nature. Aime-t-il assez la duchesse d'*Irton*? est-il assez furieux, assez enivré de sa passion, pour déclarer qu'il aime mieux être décapité que de vivre sans elle?

Mais elle doit savoir mon malheur, qu'en dit-elle?
Me flatté-je en croyant qu'un reste d'amitié
Lui fera de mon sort prendre quelque pitié?
Privé de son amour, pour moi si plein de charmes,
Je voudrois bien du moins avoir part à ses larmes.
Cette austere vertu qui soutient son devoir,
Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir;
Cependant, contre moi quoi qu'elle ose entreprendre,
Je les paie assez cher pour y pouvoir prétendre;
Et l'on peut, sans se faire un trop honteux effort,
Pleurer un malheureux dont on cause la mort.

SALSBURY.

Quoi! ce parfait amour, cette pure tendresse
Qui vous fit si long-tems vivre pour la duchesse,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit souffrir,
Ne vous arrache point ce dessein de mourir?
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel sacrifice....

Il aurait donc fallu lui donner dans la pièce toutes les fureurs de l'amour qu'il n'a pas eues.

L'excès de la passion peut excuser tout; et si le comte d'*Essex* était un jeune homme comme le *Ladislas* de *Rotrou*, toujours emporté par un amour violent, il ferait un très-grand effet. Il fait paraître au moins quelques touches, quelques nuances légères de ces grands traits nécessaires à la vraie tragédie, et par là il peut intéresser. C'est un crayon faible et peu correct; mais c'est le crayon de ce qui affecte le plus le cœur humain.

LE COMTE.

Elle m'aima, sans doute;
Et sans la reine, hélas! j'ai lieu de présumer
Qu'elle eût fait à jamais son bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidelle
Peut attendre d'amour, je le sentis pour elle;
Et peut-être mes soins, ma constance, ma foi,
Méritoient les soupirs qu'elle a perdus pour moi;
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre;
Le ciel y met obstacle, elle vit pour un autre;
Un autre a tout le bien que je crus acquérir,
L'hymen le rend heureux, c'est à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah! si pour satisfaire à cette injuste envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-la, mais au moins que ce soit en héros;
Allez de votre sang faire rougir les flots,
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle;
Cherchez, suivez la gloire, et périssez pour elle.
C'est là qu'à vos pareils il est beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite
J'irois seul défier la mort que je souhaite,
Vers elle j'aurois beau m'avancer sans effroi,
Je suis si malheureux, qu'elle fuiroit de moi.
Puisqu'ici surement elle m'offre son aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remède?
Pourquoi, lâche et timide, arrêtant le courroux....

SCENE IV.

SALSBURY, LE COMTE, LA DUCHESSE, Suite de la duchesse.

SALSBURY.

VENEZ, venez, madame, on a besoin de vous. 1)
Le comte veut périr; raison, justice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire,

1) *Venez, venez, madame, on a besoin de vous.* Un héros condamné, un ami qui le pleure, une maîtresse qui se désespère, forment un tableau bien touchant. Il y manque le coloris. Que cette scène eût été belle, si elle avait été bien traitée! Préparez quand vous voulez toucher. N'interrompez jamais les assauts que vous livrez au cœur. Voilà le comte d'*Essex* qui veut mourir, parce qu'il ne peut vivre avec la duchesse d'*Irton*; il lui dit:

Mais vivre et voir sans cesse un rival odieux.
Ah madame! à ce nom je deviens furieux.

Ce sont là de bien mauvais vers, il est vrai. Il ne faut pas dire, *je deviens furieux*; il faut faire voir qu'on l'est. Mais si cet *Essex* avait dans les premiers actes parlé en effet avec fureur de ce rival *odieux*; s'il avait été *furieux* en effet; si l'amour emporté et tragique avait déployé en lui tous les sentimens de cette passion fatale; si la duchesse les avait partagés, que de beautés alors, que d'intérêt, et que de larmes Mais ce n'est que par manière d'acquit qu'ils parlent

Contre son désespoir si vous vous déclarez,
Il cédera sans doute, et vous triompherez.
Désarmez sa fierté, la victoire est facile;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laisse avec lui prendre soin de ses jours,
Et cours voir s'il n'est point ailleurs d'autres secours.

de leurs amours. Ne passez point ainsi d'un objet à un autre, si vous voulez toucher. Cette interruption est nécessaire dans l'histoire, admise dans le poëme épique, dont la longueur exige de la variété; réprouvée dans la tragédie, qui ne doit présenter qu'un objet, quoique résultant de plusieurs objets, qu'une passion dominante, qu'un intérêt principal. L'unité en tout y est une loi fondamentale.

SCENE V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, Suite de la Duchesse.

LE COMTE.

QUELLE gloire, madame, et combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des restes de ma vie,
Puisqu'avant que je meure, on me souffre en ce lieu
La douceur de vous voir et de vous dire adieu!
Le destin qui m'abat n'eût osé me poursuivre,
Si le ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait seul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas;
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puisse être;
Trop content si ma mort vous fait assez connoître
Que jusques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avoit, en se donnant, si fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connoîtrai mieux, quand tout à votre gloire
Dérobant votre tête à vos persécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infames flatteurs.
C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite,
Que tremblant des périls, où mon malheur vous jette,
J'ose vous demander, dans un si juste effroi,
Que vous sauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, et pour jamais finie!

J'en faisois vanité, le ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours, il est vrai, l'excès de ma tendresse,
En vous les consacrant, vous rendit la maîtresse:
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu,
Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
Mais dans une disgrace en mille maux fertile,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile?
Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous?
Je l'aimois pour vous seule, et votre hymen funeste
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reste.
Ah madame! quel coup! Si je ne puis souffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir,
Ne dites point, hélas! que j'ai l'ame trop fière;
Vous m'avez à la mort condamné la première;
Et refusant ma grace, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel, est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos seuls intérêts je me sois attachée?
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir?
Il chancelle, et je sens qu'en ses rudes alarmes,
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes,
Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.

Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que peut-être en ce funeste jour,
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour;
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte;
Enfin, par ces sermens tant de fois répétés,
De suivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace:
Si vous êtes soumis, la reine vous fait grace;
Sa bonté qu'elle est prête à vous faire éprouver,
Ne veut....

LE COMTE.

Ah! qui vous perd, n'a rien à conserver.
Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'étiez à personne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous seule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurois demandé grace;
Mais vivre, et voir sans cesse un rival odieux...
Ah madame! à ce nom je deviens furieux;
De quelque emportement si ma rage est suivie,
Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie! ah! si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la reine, pour tous;
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Cessez en l'ordonnant, cessez de vous trahir,
Vous m'estimeriez moins, si j'osois obéir.
Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, et je vivrois coupable.
Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous lieux
Le triste accablement paroîtroit à vos yeux,
Je tâcherois d'ôter votre cœur, vos tendresses
A l'heureux... Mais pourquoi ces indignes foiblesses?
Voyons, voyons, madame, accomplir sans effroi
Les ordres que le ciel a donnés contre moi:
S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie:
Tout le tems qu'à mes jours il avoit destiné,
C'est vous, et mon pays, à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus insigne,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi;
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte;
Un jour, peut-être, un jour il connoîtra sa faute;
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir...

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMMER, Gardes, Suite de la Duchesse.

LE COMTE.

Mais, madame, il est tems que je songe à mourir;
On s'avance, et je vois sur ces tristes visages,
De ce qu'on veut de moi de pressans témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, madame, il faut,
Pour contenter la reine, aller sur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud! Ah ciel! quoi, pour toucher votre ame,
La pitié.... Soutiens-moi....

LE COMTE.

Vous me plaignez, madame?
Veuille le juste ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler, et de gloire, et de prospérités,
Et répandre sur vous tout l'éclat qu'à ma vie,
Par un arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'envie!
(*à une suivante de la duchesse.*)
Avancez, je vous suis. Prenez soin de ses jours;
L'état où je la laisse a besoin de secours.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

L'approche de la mort n'a rien qui l'intimide ?
Prêt à sentir le coup, il demeure intrépide ?
Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui, 1)
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui?
Ciel ! Mais en lui parlant, as-tu bien su lui peindre,
Et tout ce que je puis, et tout ce qu'il doit craindre?
Sait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent?
Que dit-il ?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent,

1) *Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui.* Elle se plaint toujours, et en mauvais vers, de cet ingrat qui dédaigne ses bontés pour appui, et qui ne veut pas demander pardon. C'est toujours le même sentiment sans aucune variété. Ce n'est pas là sans doute où l'unité est une perfection. Conservez l'unité dans le caractère, mais variez-la par mille nuances, tantôt par des soupçons, par des craintes, par des espérances, par des réconciliations et des ruptures, tantôt par un incident qui donne à tout une face nouvelle.

Et que si l'imposture a pu se faire croire,
Il aime mieux périr, que de trahir sa gloire.

ÉLISABETH.

Aux dépens de la mienne, il veut, le lâche, il veut 1)
Montrer que sur sa reine il connoît ce qu'il peut.
De cent crimes nouveaux fût sa fierté suivie,
Il sait que mon amour prendra soin de sa vie.
Pour vaincre son orgueil prompte à tout employer,
Jusque sur l'échafaud je voulois l'envoyer,
Pour dernière espérance essayer le remède;
Mais la honte est trop forte, il vaut mieux que je céde,
Que sur moi, sur ma gloire, un changement si prompt
D'un arrêt mal donné fasse tomber l'affront.
Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même,
Pour qui le conserver? pour la duchesse, il l'aime.

TILNEY.

La duchesse?

ÉLISABETH.

Oui, Suffolk fut un nom emprunté,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La duchesse l'aima, mais sans m'être infidelle;
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher que, courant au palais,

1) . . . . *Il veut, le lâche*. . . Elle appelle deux fois *lâche* cet homme si fier. Elle voulait, dit-elle, pour se faire aimer l'envoyer à l'échafaud, seulement pour lui faire peur; c'est là un excellent moyen d'inspirer de la tendresse.

Jusques à la révolte il poussa ses projets.
Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime;
Et l'Irlandois par lui, dit-on, favorisé,
L'a pu rendre suspect d'un accord supposé.
Il a des ennemis, l'imposture a ses ruses,
Et quelquefois l'envie.... Ah! foible, tu l'excuses!
Quand aucun attentat n'auroit noirci sa foi,
Qu'il seroit innocent, peut-il l'être pour toi?
N'est-il pas, n'est-il pas ce sujet téméraire, 1)
Qui faisant son malheur d'avoir trop su te plaire,
S'obstine à préférer une honteuse fin
Aux honneurs dont ta flâme eût comblé son destin?
C'en est trop; puisqu'il aime à périr, qu'il périsse.

1) *N'est-il pas, n'est-il pas ce sujet téméraire qui s'obstine à préférer une honteuse fin aux honneurs dont sa reine eût comblé son destin?* Que le mot propre est nécessaire! et que sans lui tout languit ou révolte! Peut-on appeler sujet téméraire un homme qui ne peut avoir de l'amour pour une vieille reine? Le dégoût est-il une témérité? *Essex* est téméraire d'ailleurs, mais non pas en amour, non pas parce qu'il aime mieux mourir que d'aimer la reine. Ces répétitions, *n'est-il pas, n'est-il pas*, ne doivent être employées que bien rarement, et dans les cas où la passion effrénée s'occupe de quelque grande image.

SCENE II.

ÉLISABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Ah! grace pour le comte, on le mène au supplice.

ÉLISABETH.

Au supplice ?

LA DUCHESSE.

Oui, madame, et je crains bien, hélas!
Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ÉLISABETH, *à Tilney.*

Qu'on l'empêche, cours, vole, et fais qu'on le ramène.
Je veux, je veux qu'il vive.

SCENE III.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

Enfin, superbe reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder ;
Sans qu'il demande rien, tu veux tout accorder !
Il vivra, sans qu'il doive à la moindre prière
Ces jours qu'il n'employa qu'à te rendre moins fière,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
Où te porte un amour qu'il brave impunément.
Tu n'es plus cette reine autrefois grande, auguste.
Ton cœur s'est fait esclave ; obéis, il est juste. 1)
Cessez de soupirer, duchesse, je me rends.
Mes bontés de ses jours vous sont de surs garans.
C'est fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah ! que je crains, madame,
Que son malheur trop tard n'ait attendri votre ame !
Une secrette horreur me le fait pressentir.

1) *Ton cœur s'est fait esclave ; obéis, il est juste.* Ce vers est parfait, et ce retour de l'indignation à la clémence est bien naturel. C'est une belle péripétie, une belle fin de tragédie, quand on passe de la crainte à la pitié, de la rigueur au pardon, et qu'ensuite on retombe par un accident nouveau, mais vraisemblable, dans l'abîme dont on vient de sortir.

J'étois dans la prison, d'où je l'ai vu sortir;
La douleur qui des sens m'avoit ôté l'usage,
M'a du tems près de vous fait perdre l'avantage;
Et ce qui doit sur-tout augmenter mon souci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me suis montrée,
Il a presque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'étoit là, qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vînt donner.
Il hait le comte, et prête au parti qui l'accable,
Contre ce malheureux un secours redoutable.
On vous aura surprise, et tel est de mon sort....

ÉLISABETH.

Ah! si ses ennemis avoient hâté sa mort,
Il n'est ressentiment, ni vengeance assez prompte
Qui me pût....

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE.

ÉLISABETH.

APPROCHEZ. Qu'avez-vous fait du comte?
On le mène à la mort, m'a-t-on dit.

CÉCILE.

Son trépas
Importe à votre gloire ainsi qu'à vos états;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

ÉLISABETH.

Ah! je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.
Quoi! l'on sait que tremblante à souffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne;
C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter;
Et, sans que je le signe, on l'ose exécuter? 1)

1) *Et sans que je le signe, on l'ose exécuter.* C'est ce qui peut arriver en France, où les cours de justice sont en possession depuis long-tems de faire exécuter les citoyens, sans en avertir le souverain, selon l'ancien usage qui subsiste encore dans presque toute l'Europe; mais c'est ce qui n'arrive jamais en Angleterre; il faut absolument ce qu'on appelle le *death warant, la garantie de mort.*

La signature du monarque est indispensable, et il

Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête ;
S'il arrive trop tard, on paiera de sa tête ;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'état,
D'autre sang, mais plus vil, expiera l'attentat. 1)

n'y a pas un seul exemple du contraire, excepté dans les tems de trouble où le souverain n'était pas reconnu. C'est un fait public, qu'*Elisabeth* signa l'arrêt rendu par les pairs contre le comte d'*Essex*. Le droit de la fiction ne s'étend pas jusqu'à contredire sur le théâtre les lois d'une nation si voisine de nous ; et sur-tout la loi la plus sage, la plus humaine, qui laisse à la clémence le tems de désarmer la sévérité et quelquefois l'injustice.

1) *D'autre sang, mais plus vil, expiera l'attentat, etc.* Le sang de *Cécil* n'était point vil ; mais enfin on peut le supposer, et la faute est légère. Cette injure faite à la mémoire d'un très-grand ministre peut se pardonner. Il est permis à l'auteur de représenter *Elisabeth* égarée, qui permet tout à sa douleur. C'est à peu près la situation d'*Hermione* qui a demandé vengeance, et qui est au désespoir d'être vengée. Mais que cette imitation est faible ! quelle est dépourvue de passion, d'éloquence et de génie ! Tout est animé dans le cinquième acte, où *Racine* présente *Hermione* furieuse d'avoir été obéie. Tout est languissant dans *Elisabeth :* il n'y a rien de plus sublime et de plus passionné tout ensemble que la réponse d'*Hermione, Qui te l'a dit ?* Aussi *Hermione* a-t-elle été vivement agitée d'amour, de jalousie et de colère pendant toute la pièce. *Elisabeth* a été un peu froide. Sans cette chaleur que la seule nature donne aux véritables poëtes, il n'y a point de bonne tragédie.

CÉCILE.

Cette perte pour vous sera d'abord amère ;
Mais vous verrez bientôt qu'elle étoit nécessaire.

Tout ce qu'on peut dire de l'*Essex* de *Thomas Corneille*, c'est que la pièce est médiocre, et par l'intrigue, et par le style ; mais il y a quelque intérêt, quelques vers heureux ; et on l'a jouée long-tems sur le même théâtre où l'on représentait *Cinna* et *Andromaque*. Les acteurs, et sur-tout ceux de province, aimaient à faire le rôle du comte d'*Essex*, à paraître avec une jarretière brodée au dessous du genou, et un grand ruban bleu en bandoulière. Le comte d'*Essex* donné pour un héros du premier ordre, persécuté par l'envie, ne laisse pas d'en imposer. Enfin le nombre des bonnes tragédies est si petit chez toutes les nations du monde, que celles qui ne sont pas absolument mauvaises attirent toujours des spectateurs quand de bons acteurs les font valoir.

On a fait environ mille tragédies depuis *Mairet* et *Rotrou*. Combien en est-il resté qui puissent avoir le sceau de l'immortalité, et qu'on puisse citer comme des modèles ? Il n'y en a pas une vingtaine. Nous avons une collection intitulée, *Recueil des meilleures pièces de théâtre, en douze volumes ;* et dans ce recueil on ne trouve que le seul *Venceslas* qu'on représente encore, en faveur de la première scène, et du quatrième acte, qui sont en effet de très-beaux morceaux.

Tant de pièces, ou refusées au théâtre depuis cent ans, ou qui n'y ont paru qu'une ou deux fois, ou qui n'ont point été imprimées, ou qui l'ayant été, sont oubliées, prouvent assez la prodigieuse difficulté de cet art.

Il faut rassembler dans un même lieu, dans une même journée, des hommes et des femmes au dessus

ÉLISABETH.

Qu'elle étoit nécessaire! Otez-vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre.
Le comte par sa mort vous laisse tout à craindre;
Tremblez pour votre sang, si l'on répand le sien.

CÉCILE.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,
Madame; et quand le tems vous aura fait connoître
Qu'en punissant le comte, on n'a puni qu'un traître,
Qu'un sujet infidelle....

ÉLISABETH.

Il l'étoit moins que toi,
Qui t'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise.
Tu m'as par tes conseils honteusement surprise;
Tu m'en feras raison.

CÉCILE.

Ces violens éclats....

ÉLISABETH.

Va, sors de ma présence, et ne réplique pas.

du commun, qui par des intérêts divers concourent à un même intérêt, à une même action. Il faut intéresser des spectateurs de tout rang et de tout âge, depuis la première scène jusqu'à la dernière; tout doit être écrit en vers sans qu'on puisse s'en permettre, ni de durs, ni de plats, ni de forcés, ni d'obscurs.

SCENE V.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

Duchesse, on m'a trompée, et mon ame interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt si tôt rendu, cette peine si prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du comte;
Et pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprends après qu'il est puni.
Durs, mais trop vains remords! Pour commencer ma peine,
Traitez-moi de rivale, et croyez votre haine;
Condamnez, détestez ma barbare rigueur;
Par mon aveugle amour je vous coûte son cœur;
Et mes jaloux transports favorisant l'envie,
Peut-être encor, hélas! vous coûteront sa vie.

Digitized by Google

SCENE VI.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Quoi! déjà de retour? As-tu tout arrêté?
A-t-on reçu mon ordre? est-il exécuté?

TILNEY.

Madame....

ÉLISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
Qu'est-ce donc? qu'a-t-on fait?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ÉLISABETH.

Par tes larmes! Je crains le plus grand des malheurs.
Ma flâme t'est connue, et tu verses des pleurs!
Auroit-on, quand l'amour veut que le comte obtienne....
Ne m'apprends point sa mort, si tu ne veux la mienne.
Mais d'une ame égarée inutile transport!
C'en sera fait, sans doute.

TILNEY.

Oui, madame.

ÉLISABETH.

Il est mort?
Et tu l'as pu souffrir?

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes,

J'ai couru; mais par-tout je n'ai vu que des larmes.
Ses ennemis, madame, ont tout précipité :
Déjà ce triste arrêt étoit exécuté ;
Et sa perte si dure à votre ame affligée,
Permise malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ÉLISABETH.

Enfin ma barbarie en est venue à bout.
Duchesse, à vos douleurs je dois permettre tout.
Plaignez-vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je désire.

LA DUCHESSE.

Je cède à la douleur, je ne puis le celer;
Mais mon cruel devoir me défend de parler;
Et comme il m'est honteux de montrer par mes larmes,
Qu'en vain de mon amour il combattoit les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous et pour vous.

SCENE VII.

ELISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

Le comte ne vit plus! O reine, injuste reine!
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine?
Non, le plus fier tyran, par le sang affermi....

SCENE DERNIERE.

ÉLISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ÉLISABETH.

Hé bien! c'en est donc fait? vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le comte
Le plus grand....

ÉLISABETH.

Je le sais, et le sais à ma honte.
Mais si vous avez cru que je voulois sa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le transport.
Contre moi, contre tous, pour lui sauver la vie,
Il falloit tout oser, vous m'auriez bien servie.
Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté
Mendioit pour ma gloire un peu de sureté?
Votre foible amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laissé faire, et vous m'avez perdue.

Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas! qui l'eût pensé?
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grace,
J'assemblois ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tombiez,
Quand mille cris confus nous sont un sûr indice
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
Je dépêche aussitôt vers vous de tous côtés.

ÉLISABETH.

Ah! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi, sans me connoître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, et cours vers lui d'un pas précipité.
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embrasse, et sans que rien l'étonne,
« Quoiqu'à tort, me dit-il, la reine me soupçonne,
» Voyez-la de ma part, et lui faites savoir
» Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
» Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
» Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grace.
» Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,
» En courant à la mort, ce sont eux que je fuis;
» Et s'il m'en peut rester, quand je l'aurai soufferte,
» C'est de voir que déjà triomphant de ma perte,

» Mes lâches ennemis lui feront éprouver.... »
On ne lui donne pas le loisir d'achever.
On veut sur l'échafaud qu'il paroisse; il y monte:
Comme il se dit sans crime, il y paroît sans honte;
Et saluant le peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on diffère,
Tant que vous ayez su ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter;
Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
Il se met à genoux; déjà le fer s'apprête;
D'un visage intrépide il présente sa tête,
Qui du tronc séparée....

ÉLISABETH.

Ah! ne dites plus rien:
Je le sens, son trépas sera suivi du mien.
Fière de tant d'honneurs, c'est par lui que je règne; 1)
C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'atteigne;
Par lui, par sa valeur, ou tremblans, ou défaits, 2)

1) .... *C'est par lui que je règne.* Rien ne prouve mieux l'ignorance où le public était alors de l'histoire de ses voisins. Il ne serait pas permis aujourd'hui de dire qu'*Elisabeth* régnait par le comte d'*Essex*, qui venait de laisser détruire honteusement en Irlande la seule armée qu'on lui eût jamais confiée.

2) Il n'y a guère rien de plus mauvais que la dernière tirade d'Elisabeth. *Les plus grands potentats par Essex tremblans, lui ont demandé la paix, après qu'elle doit tout à ses fameux exploits. Qui eût jamais pensé*

Les plus grands potentats m'ont demandé la paix,
Et j'ai pu me résoudre.... Ah! remords inutile!
Il meurt, et par toi seule, ô reine trop facile!
Après que tu dois tout à ses fameux exploits,
De son sang pour l'état répandu tant de fois,
Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste
Dût sur un échafaud faire verser le reste?
Sur un échafaud, ciel! quelle horreur! quel revers!
Allons, comte, et du moins aux yeux de l'univers
Faisons que d'un infame et rigoureux supplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injustice.
Si le ciel à mes vœux peut se laisser toucher,
Vous n'aurez pas long-tems à me la reprocher.

Fin du cinquième et dernier acte.

qu'il dût mourir sur un échafaud! Quel revers! On voit assez que ces froides réflexions font tout languir; mais le dernier vers est fort beau, parce qu'il est touchant et passionné.

DISCOURS

Prononcé par PIERRE CORNEILLE, *avocat-général à la Table de Marbre de Normandie, le 22 janvier* 1647, *lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise, à la place de M. Maynard.*

MESSIEURS,

S'IL est vrai que ce soit un avantage pour dépeindre les passions que de les ressentir, et que l'esprit trouve avec plus de facilité des couleurs pour ce qui le touche que pour les idées qu'il emprunte de son imagination, j'avoue qu'il faut que je condamne tous les applaudissemens qu'ont reçus jusqu'ici mes ouvrages, et que c'est injustement qu'on m'attribue quelque adresse à décrire les mouvemens de l'ame, puisque dans la

joie la plus sensible dont je sois capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puissent faire concevoir la moindre partie. Ainsi je vois ma réputation prête à être détruite par la gloire même qui la devoit achever, puisqu'elle me jette dans la nécessité de vous montrer mon foible, prenant possession des graces qu'il vous a plu me faire : je ne me dois regarder que comme un de ces indignes mignons de la fortune, que son caprice n'élève au plus haut de la roue sans aucun mérite, que pour mettre plus en vue les taches de la fange dont elle les a tirés. Et certes, voyant cette honte inévitable dans l'honneur que je reçois, j'aurois de la peine à m'en consoler, si je ne considérois que vous rappellerez aisément en votre mémoire ce que vous savez mieux que moi, que la joie n'est qu'un épanouissement du cœur, et, si j'ose me servir d'un terme dont la dévotion s'est saisie, une certaine liquéfaction intérieure, qui s'épenchant dans l'homme tout entier, relâche toutes les puissances de son ame ; de sorte qu'au lieu que les autres passions y excitent des orages et des tempêtes, dont les éclats sortent au dehors avec impétuosité et violence, celle-ci n'y produit

qu'une langueur, qui tient quelque chose de l'extase, et qui, se contentant de se mêler et de se rendre visible dans tous les traits extérieurs, laisse l'esprit dans l'impuissance de l'exprimer. C'est ce qu'ont bien reconnu nos grands maîtres du théâtre, qui n'ont jamais amené leurs héros jusqu'à la félicité qu'ils leur ont fait espérer, qu'ils ne se soient arrêtés là tout aussitôt, sans faire des efforts inutiles à représenter leur satisfaction, dont ils savoient bien qu'ils ne pouvoient venir à bout.

Vous êtes trop équitables pour exiger de leur écolier une chose dont leurs exemples n'ont pu l'instruire, et vous aurez même assez de bonté pour suppléer à ce défaut, et juger de la grandeur de ma joie par celle de l'honneur que vous m'avez fait, en me donnant une place dans votre illustre compagnie. Et véritablement, Messieurs, quand je n'aurois pas une connoissance particulière du mérite de ceux qui la composent, quand je n'aurois pas tous les jours entre les mains les admirables chefs-d'œuvres qui partent des vôtres, quand je ne saurois enfin autre chose de vous, sinon que vous êtes le choix de ce grand génie,

qui n'a fait que des miracles, feu monsieur le cardinal de Richelieu, je serois l'homme du monde le plus dépourvu de sens commun, si je n'avois pas pour vous une estime et une vénération toujours extraordinaire, quand je vois que de la même main, dont ce grand homme sapoit les fondemens de la monarchie d'Espagne, il a daigné jeter ceux de votre établissement; et confier à vos soins la pureté d'une langue qu'il vouloit faire entendre, et dominer par toute l'Europe. Vous m'avez fait part de cette gloire, et j'en tire encore cet avantage, qu'il est impossible que de vos savantes assemblées, où vous me faites l'honneur de me recevoir, je ne remporte les belles teintures et les parfaites connoissances, qui donnant une meilleure forme à ces heureux talens dont la nature m'a favorisé, mettront en un plus haut degré ma réputation, et feront remarquer aux plus grossiers, même dans la continuation de mes petits travaux, combien il s'y sera coulé du vôtre, et quels nouveaux ornemens le bonheur de votre communication y aura semés. Oserai-je vous dire toutefois, Messieurs, parmi cet excès d'honneur, et ces avantages infailli-

bles, que ce n'est pas de vous que j'attends ni les plus grands honneurs, ni les plus grands avantages? Vous vous étonnerez sans doute d'une civilité si étrange ; mais bien loin de vous en offenser, vous demeurerez d'accord avec moi de cette vérité, quand je vous aurai nommé monseigneur le chancelier, et que je vous aurai dit que c'est de lui que j'espère et ces honneurs et ces avantages dont je vous parle, puisqu'il a bien voulu être le protecteur d'un corps si fameux, et qu'on peut dire en quelque sorte n'être que d'esprit. En devenir un des membres, c'est devenir en même-tems une de ses créatures ; et puisque par l'entrée que vous m'y donnez, je trouve, et plus d'occasions, et plus de facilité de lui rendre mes devoirs plus souvent, j'ai quelque droit de me promettre qu'étant illuminé de plus près, je pourrai répandre à l'avenir dans tous mes ouvrages, avec plus d'éclat et de vigueur, les lumières que j'aurai reçues de sa présence. Comme c'est un bien que je devrai entièrement à la faveur de vos suffrages, je vous conjure de croire que je ne manquerai jamais de reconnoissance envers ceux qui me l'ont procuré ; et qu'encore qu'il soit très-

vrai que vous ne pourriez donner cette place à personne, qui se sentît plus incapable de la remplir, il n'est pas moins vrai que vous ne la pouviez donner à personne, ni qui l'eût plus ardemment souhaitée, ni qui s'en tînt votre redevable en un plus haut point, ni qui eût enfin plus de passion de contribuer de tous ses soins et de toutes ses forces au service d'une compagnie si célèbre, à qui j'aurai des obligations éternelles de m'avoir fait tant d'honneurs sans les mériter. 1)

1) Les belles scènes du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, valent mieux que cette harangue : il le faut avouer.

ŒUVRES DIVERSES

DE P. CORNEILLE.

LES VICTOIRES DU ROI

SUR LES ÉTATS DE HOLLANDE,

EN L'ANNÉE 1672.

PAR PIERRE CORNEILLE.

Les douceurs de la paix, et la pleine abondance
Dont ses tranquilles soins comblent toute la France,
Suspendoient le courroux du plus grand de ses rois;
Ce courroux sûr de vaincre, et vainqueur tant de fois,
Vous l'aviez éprouvé, Flandre, Hainault, Lorraine,
L'Espagne et sa lenteur n'en respiroient qu'à peine;
Et ce triomphe heureux sur tant de nations
Sembloit mettre une borne aux grandes actions.
Mais une si facile, et si prompte victoire
Pour le victorieux n'a point assez de gloire:
Amoureux des périls et du pénible honneur,
Il ne sauroit goûter ce rapide bonheur:
Il ne sauroit tenir pour illustres conquêtes
Des murs qui trébuchoient sans écraser de têtes,
Des forts avant l'attaque entre ses mains remis,
Ni des peuples tremblans, pour justes ennemis.
Au moindre souvenir qui peigne à sa vaillance
Chez tant d'autres vainqueurs la fortune en balance,
Les triomphes sanglans, et long-tems disputés,
Il voit avec dédain ceux qu'il a remportés.
Sa gloire inconsolable après ces hauts exemples,
Brûle d'en faire voir d'égaux, ou de plus amples;

Et jalouse du sang versé par ses guerriers,
Se reproche le peu que coûtent ses lauriers.
Pardonne, grand monarque, à ton destin propice;
Il va de ses faveurs corriger l'injustice;
Et t'offre un ennemi, fier, intrépide, heureux,
Puissant, opiniâtre, et tel que tu le veux.
Sa fureur se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Au levant, au couchant elle a porté la guerre:
L'une et l'autre Java, la Chine et le Japon,
Frémissent à sa vue, et tremblent à son nom.
C'est ce jaloux ingrat, cet insolent Batave,
Qui te doit ce qu'il est, et hautement te brave;
Il te déchire, il arme, il brigue contre toi;
Comme s'il n'aspiroit qu'à te faire la loi.
Ne le regarde point dans sa basse origine,
Confiné par mépris aux bords de la marine,
S'il n'y fit autrefois la guerre qu'aux poissons,
S'il n'y connut le fer que par ses hameçons;
Sa fierté maintenant au dessus de la roue
Méconnoît ses aïeux qui rampoient dans la boue.
C'est un peuple ennobli par cent fameux exploits,
Qui ne veut adorer, ni vivre qu'à son choix;
Un peuple qui ne souffre autels ni diadèmes,
Qui veut borner les rois, et les régler eux-mêmes:
Un peuple enflé d'orgueil, et gorgé du butin,
Que son bras a rendu maître de son destin;
Pirate universel, et pour gloire nouvelle,
Associé de l'Espagne, et non plus son rebelle.
Sur ce digne ennemi venge le ciel et toi,

Venge l'honneur du sceptre, et les droits de la foi.
Tant d'illustres fureurs, tant d'attentats célèbres,
L'ont fait assez gémir chez lui dans les ténèbres;
Romps les fers qu'elle y traîne, et rends-lui le plein jour,
Règne, et fais-y régner le vrai culte à son tour.
Ce grand prince m'écoute, et son ardeur guerrière
Le jette avidement dans cette âpre carrière,
La juge avantageuse à montrer ce qu'il est,
Et plus la course est rude, et plus elle lui plaît.
Il s'oppose déjà des troupes formidables,
Des Ostendes, trois ans à tout autre imprenables,
Des fleuves teints de sang, des champs semés de corps,
Cent périls éclatans, et mille affreuses morts.
Car enfin, d'un tel peuple, à lui rendre justice,
Après une si longue et si dure milice;
Après un siècle entier perdu pour le dompter,
Quelle plus foible image ose se présenter?
Des orageux reflus d'une mer écumeuse,
Des trois canaux du Rhin, de l'Issel, de la Meuse,
De ce climat jadis si fatal aux Romains,
Et qui défie encor tous les efforts humains:
De ces flots suspendus, où l'art soutient des rives
Pour noyer les vainqueurs dans les plaines captives;
De cent bouches par tout si prêtes à tonner,
Qui peut se former l'ombre, et ne pas s'étonner?
Si ce peuple au secours attire l'Allemagne,
S'il joint le Meïn au Tage, et l'Empire à l'Espagne;
S'il fait au Danemarck craindre pour ses deux mers;
Si contre nous enfin il ligue l'univers,

Que sera-ce ? Mon roi n'en conçoit point d'alarmes,
Plus l'orage grossit, plus il y voit de charmes :
Son ardeur s'en redouble au lieu de s'arrêter,
Il veut tout reconnoître, et tout exécuter,
Et présentant le front à toute la tempête,
Agir également du bras et de la tête.
La même ardeur de gloire emporte ses sujets ;
Chacun veut avoir part à ses nobles projets ;
Chacun s'arme, et la France en guerriers si féconde,
Jamais sous ses drapeaux ne rangea tant de monde.
L'Anglois couvre pour nous la mer de cent vaisseaux,
Cologne après Munster nous prête ses vassaux ;
Ces prélats, pour marcher contre des sacriléges,
De leur sacré repos quittent les priviléges ;
Et pour les intérêts d'un Dieu leur souverain,
Se joignent à nos lys, le tonnerre à la main.
Cependant la Hollande entend la Renommée
Publier notre marche, et vanter notre armée.
Le nautonnier brutal, et l'artisan sans cœur
Déjà de sa défaite osent se faire honneur ;
Cette ame du parti, cet Amsterdam, qu'on nomme
Le magasin du monde, et l'émule de Rome,
Pour se flatter d'un sort à ce grand sort égal,
S'imagine à sa porte un second Annibal ;
S'y figure un Pyrrhus, un Jugurthe, un Persée,
Et sur ces rois vaincus promenant sa pensée,
S'applique tous ses tems où les moindres bourgeois
Dans Rome avec mépris regardoient tous les rois ;
Comme si son trafic et des armes vénales

Lui pouvoient faire un cœur, et des forces égales.
Voyons, il en est tems, fameux Républicains,
Nouveaux enfans de Mars, rivaux des vieux Romains,
Tyrans de tant de mers, voyons de quelle audace
Vous détachez du toit l'armet et la cuirasse,
Et rendez le tranchant à ces glaives rouillés,
Que du sang Espagnol vos pères ont souillés.
Juste ciel! me trompé-je? ou si déjà la guerre
Sur les deux bords du Rhin fait bruire son tonnere?
Condé presse Vesel, tandis qu'avec mon roi
Le généreux Philippe assiége et bat Orsoi:
Ce monarque avec lui devant Rhimbergue tonne,
Et Turenne promet Buric à sa couronne.
Quatre siéges ensemble, où les moindres remparts
Ont bravé si long-tems nos modernes Césars;
Où tout défend l'abord, (qui l'auroit osé croire!)
Mon prince ne s'en fait qu'une seul victoire.
Sous tant de bras unis il a peur d'accabler,
Et les divise exprès pour faire moins trembler:
Il s'affoiblit exprès pour laisser du courage,
Pour faire plus d'éclat, il prend moins d'avantage;
Et n'envoyant par-tout que des partis égaux,
Il cherche à voir par-tout répondre à ses assauts.
Que te sert, ô grand roi, cette noble contrainte?
Partager tes drapeaux, c'est partager la crainte;
L'épandre en plus de lieux, et faire sous tes lois
Tomber plus de remparts et de peuple à la fois.
Pour t'affoiblir ainsi tu n'en deviens pas moindre,
Ta fortune par-tout sait l'art de te rejoindre:

L'effet est sûr au bras dès que ton cœur résout,
Tu ne bats qu'une place, et tes soins vont par-tout ;
Par-tout on croit te voir, par-tout on t'appréhende,
Et tes ordres font tout, quelque chef qui commande
Ainsi tes pavillons à peine sont plantés,
A peine vers les murs tes canons sont pointés,
Que l'habitant s'effraye, et le soldat s'étonne;
Un bastion le couvre, et le cœur l'abandonne,
Et le front menaçant de tant de boulevarts,
De tant d'épaisses tours qui flanquent ses remparts,
Tant de foudres d'airain, tant de masses de pierre,
Tant de munitions, et de bouche, et de guerre,
Tant de larges fossés qui nous ferment le pas,
Pour tenir quatre jours ne lui suffisent pas.
L'épouvante domine, et la molle prudence
Court au devant du joug avec impatience ;
Se donne à des vainqueurs que rien n'a signalés,
Et leur ouvre des murs qu'ils n'ont pas ébranlés.
Misérables ! quels lieux cacheront vos misères,
Où vous ne trouviez pas les ombres de vos pères,
Qui morts pour la patrie, et pour la liberté,
Feront un long reproche à votre lâcheté ?
Cette noble valeur autrefois si connue,
Cette digne fierté, qu'est-elle devenue ?
Quand sur terre et sur mer vos combats obstinés
Brisoient les rudes fers à vos mains destinés ;
Quand vos braves Nassaus, quand Guillaume et Maurice,
Quand Henri vous guidoit dans cette illustre lice,
N'aviez-vous que les cœurs, que les bras d'aujourd'hui,

Quand du sceptre Danois vous paroissiez l'appui ?
Mais n'en réveillons point la mémoire importune,
Vous n'êtes pas les seuls, l'habitude est commune,
Et l'usage n'est plus d'attendre sans effroi
Des François animés par l'aspect de leur roi.
Il en rougit pour vous, et lui-même il a honte
D'accepter des sujets que le seul effroi dompte;
Et vainqueur malgré lui, sans avoir combattu,
Il se plaint du bonheur qui prévient sa vertu.
Peuples, l'abattement que vous faites connoître
Ne fait pas bien sa cour à votre nouveau maître;
Il veut des ennemis, et non pas des fuyards,
Que saisit l'épouvante à nos premiers regards :
Il aime qu'on lui fasse acheter la victoire,
La disputer si mal, c'est envier sa gloire;
Et ce tas de captifs, cet amas de drapeaux,
Ne font qu'embarrasser ses projets les plus beaux.
Console-t-en, mon prince, il s'ouvre une autre voie
A te combler de gloire, aussi-bien que de joie;
Si ce peuple à l'effroi se laisse trop dompter,
Ses fleuves ont des flots à moins s'épouvanter.
Ils ont fait aux Romains assez de résistance,
Pour en espérer une en faveur de ta France;
Et ces bords où jamais l'aigle ne fit la loi,
S'oseront quelque tems défendre contre toi.
A ce nouveau projet le monarque s'enflamme,
Il l'examine, tâte, et résout en son ame,
Et tout impatient d'en recueillir le fruit,
Il part dans le silence et l'ombre de la nuit.

Des guerriers qu'il choisit l'escadron intrépide,
Glorieux d'un tel choix, et ravi d'un tel guide,
Marche incertain des lieux où l'on veut son emploi,
Mais assuré de vaincre où l'emploira son roi.
Le jour à peine luit, que le Rhin se rencontre;
Tholus frappe les yeux, le fort de Skeink se montre:
On s'apprête au passage, on dresse les pontons,
Vers la rive opposée on pointe les canons.
La frayeur que répand cette troupe guerrière
Prend les devants sur elle, et passe la première:
Le tumulte à la suite, et sa confusion
Entraîne le désordre et la division.
La discorde effarée à ces monstres préside,
S'empare au fort de Skeink des cœurs qu'elle intimide;
Et d'un cor enroué fait sonner en ces lieux
La fureur des François et le courroux des cieux,
Leur étale des fers, et la mort préparée,
Et des autels brisés la vengeance assurée.
La vague au pied des murs à peine ose frapper,
Que le fleuve alarmé ne sait où s'échapper:
Sur le point de se fendre, il se retient, et doute
Ou du Rhin, ou du Val, s'il doit prendre la route.
Les tremblemens de l'île ouvrant jusqu'aux enfers,
(Ecoute, Renommée, et répète mes vers.)
Le grand nom de Louis et son illustre vie
Aux champs Élysiens font descendre l'envie,
Qui pénètre à tel point les manes des héros,
Que pour s'en éclaircir ils quittent leur repos.
On voit errer par-tout ces ombres redoutables,

Qu'arrêtèrent jadis ces bords impénétrables ;
Drûfus marche à leur tête, et se poste au fossé
Que pour joindre l'Issel au Rhin il a tracé :
Varus le suit tout pâle, et semble dans ces plaines
Chercher le reste affreux des légions romaines :
Son vengeur après lui, le grand Germanicus,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus :
Le fameux Jean d'Autriche, et le cruel Tolède,
Sous qui des maux si grands crûrent par leur remède ;
L'invincible Farnèse et les vaillans Nassaus,
Fiers d'avoir tant livré, tant soutenu d'assauts,
Reprennent tous leur part au jour qui nous éclaire,
Pour voir faire à mon roi ce qu'eux tous n'ont pu faire,
Eux-mêmes s'en convaincre, et d'un regard jaloux
Admirer un héros qui les efface tous.
Il range cependant ses troupes au rivage,
Mesure de ses yeux Tholus et le passage ;
Et voit de ces héros Ibères et Romains,
Voltiger tout au tour les simulacres vains.
Cette vue en son sein jette une ardeur nouvelle
D'emporter une gloire, et si haute, et si belle,
Que devant ces témoins à le voir empressés,
Elle ait de quoi ternir tous les siècles passés.
Nous n'avons plus, dit-il, affaire à ces Bataves,
De qui les corps massifs n'ont que des cœurs d'esclaves :
Non, ce n'est plus contre eux qu'il nous faut éprouver,
C'est Rome et les Césars que nous allons braver.
De vos ponts commencés, abandonnez l'ouvrage,
François, ce n'est qu'un fleuve, il faut passer à nage,

Et laisser en dépit des fureurs de son cours,
Aux autres nations un si tardif secours.
Prenez pour le triomphe une plus courte voie;
C'est Dieu que vous servez, c'est moi qui vous envoie,
Allez, et faites voir à ces flots ennemis
Quels intérêts le ciel en vos mains a remis.
C'étoit assez en dire à de si grands courages,
Des barques et des ponts ont hait les avantages,
On demande, on s'efforce à passer des premiers;
Grammont ouvre le fleuve à ces bouillans guerriers:
Vendôme, d'un grand roi race toute héroïque,
Vivonne, la terreur des galères d'Afrique,
Briole, Chavigny, Nogent et Nantouillet,
Sous divers ascendans montrent même souhait.
De Termes, et Coaslin, et Soubise, et La Salle,
Et De Saulx, et Revel, ont une ardeur égale;
Et Guitry, que la Parque attend sur l'autre bord,
Sallart et Béringhen font un pareil effort.
Je n'achèverois point, si je voulois ne taire,
Ni pas un commandant, ni pas un volontaire.
L'histoire en prendra soin, et sa fidélité
Les consacrera mieux à l'immortalité.
De la maison du roi l'escadre ambitieuse
Fend après tant de chefs la vague impétueuse;
Suit l'exemple avec joie, et peut-être, grand roi,
Avois-je là quelqu'un qui te servoit pour moi;
Tu le sais, il suffit. Ces guerriers intrépides
Percent des flots grondans les montagnes liquides;
La tourmente et les vents font horreur aux coursiers,

Digitized by Google

Mais cette horreur en vain résiste aux cavaliers ;
Chacun pousse le sien au travers de l'orage,
Le péril redoublé redouble le courage ;
Le gué manque, et leurs pieds semblent à pas perdus
Chercher encor le fond qu'ils ne retrouvent plus.
Ils battent l'eau de rage, et malgré la tempête
Qui bondit sur leur croupe, et mugit sur leur tête,
L'impérieux éclat de leurs hennissemens
Veut imposer silence à ses mugissemens.
Le gué renaît sous eux. A leurs crins qu'ils secouent,
Des restes du péril on diroit qu'ils se jouent;
Ravis de voir qu'enfin leur pied mieux affermi,
Victorieux des flots n'a plus qu'un ennemi.

Tout à coup il se montre, et de ses embuscades
Il fait pleuvoir sur eux cent et cent mousquetades:
Le plomb vole, l'air siffle; et les plus avancés
Chancellent sous les coups dont ils sont traversés.
Nogent, qui flotte encor dans les gouffres de l'onde,
En reçoit dans la tête une atteinte profonde ;
Il tombe, l'onde achève, et l'éloignant du bord
S'accorde avec le feu pour cette double mort.

Que vois-je ? Les chevaux que leur sang effarouche,
Bouleversent leur charge, et n'ont ni frein, ni bouche,
Et le fleuve grossit son tribut pour Thétis
De leurs maîtres et d'eux pêle-mêle engloutis.
Le mourant qui se noie, à son voisin s'attache ;
Et l'entraîne après lui sous le flot qui le cache.
Quel spectacle d'effroi, grand Dieu! si toutefois
Quelque chose pouvoit effrayer des François.

Rien n'étonne, on fait alte, et toute la surprise
N'obtient de ces grands cœurs qu'un moment de remise,
Attendant qu'on les joigne, et qu'un gros qui les suit
Enfle leur bataillon que l'œil du roi conduit.
Le bataillon grossi gagne l'autre rivage,
Fond sur ces faux vaillans, leur fait perdre courage,
Les pousse, perce, écarte, et maître de leur bord,
Leur porte à coups pressés l'épouvante et la mort.
Tel est sur tes François l'effet de ta présence,
Grand monarque, tels sont les fruits de ta prudence,
Qui par des feints combats prit soin de les former
A tout ce que la guerre a d'affreux ou d'amer.
Tu les faisois dès-lors à ce qu'on leur voit faire ;
Et l'espoir d'un grand nom, ni celui du salaire,
Ne font point cette ardeur qui règne en leurs esprits;
Tu les vois, c'est leur joie, et leur gloire, et leur prix.
Tandis que l'escadron fier de cette déroute,
Mêle au sang Hollandois les eaux dont il dégoutte,
De honte et de dépit les manes disparus,
De ces bords asservis qu'en vain ils ont courus,
Y laissent à mon roi pour éternel trophée,
Leurs noms ensevelis, et leur gloire étouffée.
Mais qu'entends-je, et d'où part cette grêle de coups?
Généreuse noblesse, où vous emportez-vous?
La troupe qu'à passer vous voyez empressée
A courir les fuyards s'est toute dispersée;
Et vous donnerez seuls dans ce retranchement
Où l'embûche est dressée à votre emportement.
A peine y serez-vous cinquante contre mille.

Le vent s'est abattu, le Rhin s'est fait docile;
Mille autres vont passer, et vous suivre à l'envi,
Mais je donne un avis que je vois mal suivi.
Guitry tombe par terre, ô ciel, quel coup de foudre!
Je te vois, Longueville, étendu sur la poudre,
Avec toi tout l'éclat de tes premiers exploits
Laisse périr le nom et le sang des Dunois:
Et ces dignes aïeux qui te voyoient les suivre
Perdent, et la douceur, et l'espoir de revivre.
Condé, va te venger, Condé dont les regards
Portent toute Norlinghe, et Lens aux champs de Mars;
Il ranime, il soutient cette ardente noblesse
Que trop de cœur épuise, ou de force, ou d'adresse,
Et son juste courroux par de sanglans effets
Dissipe les chagrins d'une trop longue paix.
L'ennemi qui recule, et ne bat qu'en retraite,
Remet au plomb volant à venger sa défaite:
On l'enfonce. Arrêtez, héros, où courez-vous?
Hasarder votre sang, c'est les exposer tous;
C'est hasarder Enguien, votre unique espérance,
Enguien, qui sur vos pas à pas égaux s'avance:
Tous les cœurs vont trembler à votre seul aspect,
Mais le plomb n'a point d'yeux, et vole sans respect;
Votre gauche l'éprouve. Allez, Hollande ingrate,
Plaignez-vous d'un malheur où tant de gloire éclate;
Plaignez-vous à ce prix de recevoir nos fers,
Trois gouttes d'un tel sang valent tout l'univers.
Oui, de votre malheur la gloire est sans seconde,
D'avoir rougi vos champs du premier sang du monde:

Les plus heureux climats en vont être jaloux ;
Et quoi que vous perdiez, nous perdons plus que vous.
La Hollande applaudit à ce coup téméraire,
Le François indigné redouble sa colère ;
Contre elle Knosembourg ne dure qu'une nuit,
Arnheim qui l'ose attendre, en deux jours est réduit ;
Et ce fort merveilleux, sous qui l'onde asservie
Arrêta si long-tems toute la Batavie,
Qui de tous ses vaillans onze mois fut l'écueil,
L'inaccessible Skeink coûte à peine un coup d'œil.
Que peut Orange ici pour essai de ses armes,
Que dérober sa gloire aux communes alarmes,
Se séparer d'un peuple indigne d'être à lui,
Et dédaigner des murs qui veulent notre appui ?
La rive de l'Issel si bien fortifiée,
Par ce juste mépris à nos mains confiée,
Ne trouve parmi nous que des admirateurs
De ses retranchemens et de ses déserteurs.
Issel, trop redouté, qu'ont servi tes menaces ?
L'ombre de nos drapeaux semble charmer tes places :
Loin d'y craindre le joug, on s'en fait un plaisir,
Et sur tes bords tremblans nous n'avons qu'à choisir.
Ces troupes qu'un beau zèle à nos destins allie,
Font dans l'Ouver-Issel régner la Westphalie ;
Et Grolle, Swol, Kempen montrent à Deventer
Qu'il doit craindre à son tour les bombes de Munster.
Louis porte à Doësbourg sa majesté suprême,
Et fait battre Zuphen par un autre lui-même.
L'un ouvre, l'autre traite, et soudain s'en dédit :

De ce manque de foi Philippe le punit,
Jette ses murs par terre, et le force à lui rendre
Ce qu'une folle audace en vain tâche à défendre.
Ces colosses de chair robustes et pesans,
Admirent tant de cœur en de si jeunes ans :
D'un héros dont jamais ils n'ont vu le visage
En cet illustre frère ils pensent voir l'image ;
L'adorent en sa place, et recevant sa loi
Reconnoissent en lui le sang d'un si grand roi.
Ainsi lorsque le Rhin maître de tant de villes,
Fier de tant de climats qu'il a rendus fertiles,
Enflé des eaux de source et des eaux de tribut,
Approche de la mer que sa course a pour but,
Pour s'acquérir l'honneur d'enrichir plus de monde,
Il prête au Vhal, son frère, une part de son onde.
Le Vhal, qui porte ailleurs cet éclat emprunté,
En soutient à grand bruit toute la majesté,
Avec pareil orgueil précipite sa course,
Montre aux mêmes effets qu'il vient de même source.
Qu'il a part aux grandeurs de son être divin,
Et sous un autre nom fait adorer le Rhin.
Qu'il m'est honteux, grand roi, de ne pouvoir te suivre
Dans Nimègue qu'on rend, dans Utrecht qu'on te livre,
Et de manquer d'haleine alors qu'on voit la foi
Sortir de ses cachots, triompher avec toi,
Et de ses droits sacrés par ton bras ressaisie,
Chez tes nouveaux sujets détrôner l'hérésie !
La victoire s'attache à marcher sur tes pas,
Et ton nom seul consterne aux lieux où tu n'es pas.

Amsterdam et la Haye en redoutent l'insulte :
L'un t'oppose ses eaux, l'autre est tout en tumulte ;
La noire politique a des secrets ressorts
Pour y forcer le peuple aux plus injustes morts ;
Les meilleurs citoyens aux mutins sont en butte ;
L'ambition ordonne, et la rage exécute ;
Et qui n'ose souscrire à leurs sanglans arrêts,
Qui s'en fait un scrupule, est dans tes intérêts.
Sous ce cruel prétexte, on pille, on assassine ;
Chaque ville travaille à sa propre ruine ;
Chacun veut d'autres chefs pour calmer ses terreurs.
Laisse-les, grand vainqueur, punir à leurs fureurs,
Laisse leur barbarie arbitre de la peine
D'un peuple qui ne vaut, ni tes soins, ni ta haine ;
Et tandis qu'on s'acharne à s'entre-déchirer,
Pour quelque mois ou deux laisse-moi respirer.

SONNET

SUR LA PRISE DE MASTRICHT.

GRAND roi, Mastricht est pris, et pris en treize jours;
Ce miracle étoit sûr à ta haute conduite,
Et n'a rien d'étonnant que cette heureuse suite,
Qui de tes grands destins enfle le juste cours.

La Hollande qui voit, du reste de ses tours,
Ses amis consternés, et sa fortune en fuite,
N'aspire qu'à baiser la main qui l'a détruite,
Et fait de tes bontés son unique recours.

Une clef qu'on te rend t'ouvre quatre provinces,
Tu ne prends qu'une place et fais trembler cent princes,
De l'Escaut jusqu'à l'Ebre en rejaillit l'effroi.

Tout s'alarme, et l'empire à tel point se ménage
Qu'à son aigle lui-même il ferme le passage,
Dès que son vol jaloux ose tourner vers toi.

AU ROI

SUR SON DÉPART POUR L'ARMÉE EN 1676.

Le printems a changé la face de la terre,
Il ramène avec lui la saison de la guerre ;
Et nos champs reverdis font renaître, grand roi,
En ton cœur martial des soins dignes de toi.
La trompette a sonné, ton armée intrépide,
Prête à marcher te demande pour guide,
Et tous ses escadrons sur ta frontière épars
Ambitionnent tes regards.
Joins ta présence et tes destins propices
Au zèle impatient qui presse leurs efforts :
Daigne servir de tête et d'ame à ce grand corps,
Et sous tes illustres auspices
Ses bras feront pleuvoir d'inévitables morts.
Que je plains votre aveugle et folle confiance,
Obstinés ennemis de nos plus doux souhaits,
Qu'enorgueillit une triple alliance
Jusques à dédaigner les bontés de la France !
Que de pleurs, que de sang, que de cuisans regrets
Vous va coûter ce refus de la paix !
Son vengeur à partir s'apprête,
Cent lauriers lui ceignent la tête,
Cent lauriers que sa main elle-même a cueillis
Sur autant de vos murs foudroyés par ses lys.

Bellonne qui l'attend au sortir de son louvre,
Veut tracer à ses pas la carrière qu'elle ouvre;
Son zèle impatient d'arborer ce grand nom
Pour conduire son char s'empare du timon;
D'un prompt et sûr triomphe écoutez le prélude,
Et par quels vœux poussés tous à la fois
De ses heureux sujets la noble inquiétude
Hâte ses glorieux exploits.
Pars, grand monarque, et vole aux justes avantages
Que te promet l'ardeur de tant de grands courages:
C'est ce que dit toute sa cour.
Pars, grand monarque, et vole aux conquêtes nouvelles,
Dont te répond l'amour de tant de cœurs fidelles:
C'est ce que dit tout Paris à son tour.
Il part, et la frayeur chez les siens inconnue
Annonce en même-tems parmi vous sa venue:
La victoire le suit dans une majesté,
Dont l'inexorable fierté
Semble du ciel autorisée
A venger le mépris d'une paix refusée
Avec tant de témérité.
Et commençant par un miracle,
Bellone fait par-tout retentir son oracle:
« Ennemis de la paix, vous la voudrez trop tard,
» Le ciel ne peut aimer ceux qui troublent la terre,
» Et je vous le dis de sa part:
» La guerre punira ceux qui veulent la guerre. »
L'Anglois avec chaleur souscrit à cet arrêt,
Au belliqueux Suédois également il plaît:

Le Danois en frémit, Brandebourg s'en alarme;
Et pour nos François c'est un charme
Qui laisse leur esprit d'autant plus satisfait
Que c'est à leur valeur d'en faire voir l'effet.
Déjà le Rhin pâlit, la Meuse s'épouvante,
Et l'Escaut dont le front jaune et cicatrisé
Porte empreints les grands coups dont il s'est vu brisé,
Craint une plaie encor plus étonnante,
Et cache aux plus creux de ses eaux
Sa tête de nouveau tremblante
Pour le reste de ses roseaux.

VERS PRÉSENTÉS AU ROI

SUR SA CAMPAGNE DE 1676.

Ennemis de mon roi, Flandre, Espagne, Allemagne,
Qui croyiez que Bouchain dût finir sa campagne,
Et n'avanciez vers lui que pour voir comme il faut
Régler l'ordre d'un siége, ou livrer un assaut,
Ne vous fatiguez plus d'études inutiles
A prendre ses leçons quand il vous prend des villes:
N'y perdez plus de tems; ses François aujourd'hui
Sont les disciples seuls qui soient dignes de lui,
Et nul autre n'a droit à ces nobles audaces
D'embrasser son exemple, et marcher sur ses traces.
Lassés de toujours perdre, et fiers de son retour,
Vous vous étiez promis de vaincre à votre tour;
Vous aviez espéré de voir par son absence
Nos troupes sans vigueur, et nos murs sans défense:
Mais vous n'aviez pas su qu'un courage si grand,
De loin comme de près sur les siens se répand:
De loin comme de près sa prudence les guide,
De loin comme de près son destin y préside.
Les rois savent agir tout autrement que nous;
Souvent sans être en vue ils frappent les grands coups.
Dieu lui-même, ce Dieu dont ils sont les images,
De son trône en repos fait partir les orages,
Et jouit dans le ciel de sa gloire et de soi,
Tandis que sur la terre il remplit tout d'effroi.

Mon prince en use ainsi : ses fêtes de Versailles
Lui servent de prélude à gagner des batailles ;
Et d'un plaisir pompeux l'éclat rejaillissant
Dissipe vos projets en le divertissant.
Muses, l'aviez-vous cru, vous qui faites les vaines
De prévoir l'avenir des fortunes humaines,
D'en percer le plus sombre et le plus épineux ?
Aviez-vous deviné que ce parc lumineux,
Ces belles nuits sans ombre avec leurs jours d'applique.
Préparoient à vos chants un objet héroïque ?
Dans ces délassemens où tant d'art a paru ;
Voyez-vous Aire prise, et Mastricht secouru ?
C'étoit là toutefois, c'étoit l'heureuse suite
Qu'y destinoit dès-lors son auguste conduite.
Dans ce brillant amas de feux et de beautés,
Sa grande ame s'ouvroit à ses propres clartés ;
Au milieu de sa cour au spectacle empressée,
La guerre s'emparoit de toute sa pensée ;
Et ce qui ne sembloit que nous illuminer,
Lui montroit des remparts ailleurs à fulminer.
J'en prends Aire à témoin, et les mers de Sicile,
L'esprit de liberté qui règne en toute l'île ;
L'ame du grand Ruiter, et ses vaisseaux froissés,
Sous l'abri de Sardaigne à peine ramassés.
Votre orgueil s'en console, ennemis de la France,
A revoir Philisbourg sous votre obéissance ;
L'empereur et l'empire unis à l'investir,
Enfin au bout d'un an ont su l'assujettir :
Mais l'effort d'une ligue en guerriers si féconde,

Devoit y consumer moins de tems et de monde :
Il falloit en dépit des plus hardis secours,
Comme notre Condé, le prendre en onze jours;
Et vous déshonorez vos belles destinées,
Quand l'œuvre d'onze jours vous coûte des années.
Cependant à vos yeux, et dans le même été,
Aire, Condé, Bouchain n'ont presque rien coûté;
Et Mastricht voit tourner vos desseins en fumée,
Quand ce qu'il vous en coûte auroit fait une armée.
Ainsi, bien que la prise ait suivi le blocus,
Que devant Philisbourg nous paroissions vaincus,
Si pour rendre à vos lois cette place fameuse
Le Rhin vous favorise au refus de la Meuse;
Si pour d'autres exploits il anime vos bras,
Pour un peu de bonheur ne nous insultez pas;
Et sur-tout gardez-vous de le croire si ferme,
Que vous vous dispensiez de trembler pour Palerme,
Pour Ypre, pour Cambray, Saint-Omer, Luxembourg;
Tremblez même déjà pour votre Philisbourg.
Le nom seul de mon roi vous est par-tout à craindre,
A triompher de vous, cessez de le contraindre;
Et jusques à la paix qu'il vous offre en héros,
Craignez sa vigilance, et même son repos.

AU ROI,

Sur Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, OEdipe, Rodogune, qu'il a fait représenter de suite devant lui à Versailles, en octobre 1676.

Est-il vrai, grand monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode, et retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux ?
Achève : les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfans d'un autre père.
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, OEdipe et Rodogune
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune ;
Et ce choix montreroit qu'Othon et Surena
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulchérie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie :
Agésilas en foule auroit des spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des acteurs.
Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent :
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent,
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-tems écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais contre cet abus que j'aurois de suffrages,

Si tu donnois les tiens à mes derniers ouvrages!
Que de tant de bonté l'impérieuse loi
Ramèneroit bientôt, et peuple, et cour vers moi!
Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athènes,
Tel bouillonnoit encor son vieux sang dans ses veines,
Diroient-ils à l'envi, lorsqu'OEdipe aux abois,
De ses juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin; et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux, jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-tems à les importuner.
Quoique je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre,
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre.
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.
Souffre, quoi qu'il en soit, que mon ame ravie
Te consacre le peu qui me reste de vie.
L'offre n'est pas bien grande, et le moindre moment
Peut dispenser mes vœux de l'accomplissement.
Préviens ce dur moment par des ordres propices,
Compte mes bons désirs comme autant de services.
Je sers depuis douze ans, mais c'est par d'autres bras
Que je verse pour toi du sang dans nos combats.
J'en pleure encore un fils, et tremblerai pour l'autre
Tant que Mars troublera ton repos et le nôtre:
Mes frayeurs cesseront enfin par cette paix
Qui fait de tant d'états les plus ardens souhaits.
Cependant s'il est vrai que mon service plaise,
Sire, un bon mot, de grace, au père de la Chaise.

PLACET AU ROI.

Plaise au roi ne plus oublier
Qu'il m'a depuis quatre ans promis un bénéfice, 1)
Et qu'il avoit chargé le feu père Ferrier
De choisir un moment propice,
Qui pût me donner lieu de l'en remercier.
Le père est mort, mais j'ose croire
Que si toujours sa majesté
Avoit pour moi même bonté,
Le père de la Chaise auroit plus de mémoire,
Et le feroit mieux souvenir
Qu'un grand roi ne promet que ce qu'il veut tenir.

1) Le roi gratifia son fils, à peu près vers l'année 1680; de l'abbaye d'Aiguevive près de Tours.

SUR LES VICTOIRES DU ROI

EN L'ANNÉE 1677.

Je vous l'avois bien dit, ennemis de la France,
Que pour vous la victoire auroit peu de constance,
Et que de Philisbourg à vos armes rendu
Le pénible succès vous seroit cher vendu.
A peine la campagne aux zéphirs est ouverte,
Et trois villes déjà réparent notre perte;
Trois villes, dont la moindre eût pu faire un état,
Lorsque chaque province avoit son potentat;
Trois villes qui pouvoient tenir autant d'années,
Si le ciel à Louis ne les eût destinées;
Et comme si leur prise étoit trop peu pour nous,
Mont-Cassel vous apprend ce que pesent nos coups.
Louis n'a qu'à paroître, et vos murailles tombent,
Il n'a qu'à donner l'ordre, et vos héros succombent;
Et tandis que sa gloire arrête en d'autres lieux
L'honneur de sa présence et l'effort de ses yeux,
L'ange de qui le bras soutient son diadême,
Vous terrasse pour lui par un autre lui-même;
Et Dieu pour lui donner un ferme et digne appui
Ne fait qu'un conquérant de Philippe et de lui.
Ainsi quand le soleil fait naître un parélie,
La splendeur qu'il lui prête à la sienne s'allie;
Leur hauteur est égale, et leur éclat pareil;
Nous voyons deux soleils qui ne sont qu'un soleil:

Sous un double dehors il est toujours unique,
Seul maître des rayons qu'à l'autre il communique ;
Et ce brillant portrait qu'illuminent ses soins
Ne brilleroit pas tant s'il lui ressembloit moins.
Mais c'est assez, grand roi, c'est assez de conquêtes,
Laisse à d'autres saisons celles où tu t'apprêtes :
Quelque juste bonheur qui suive tes projets,
Nous envions ta vue à tes nouveaux sujets.
Ils bravent tes drapeaux, tes canons les foudroient,
Et pour tout châtiment tu les vois, ils te voient;
Quel prix de leur défaite, et que tant de bonté
Rarement accompagne un vainqueur irrité!
Pour nous, qui ne mettons notre bien qu'en ta vue,
Venge-nous du long-tems que nous l'avons perdue :
Du vol qu'ils nous en font viens nous faire raison,
Ramène nos soleils dessus notre horizon.
Quand on vient d'entasser victoire sur victoire,
Un moment de repos fait mieux goûter la gloire;
Et je te le redis, nous devenons jaloux
De ces mêmes bonheurs qui t'éloignent de nous.
S'il faut combattre encor, tu peux de ton Versailles
Forcer des bastions, et gagner des batailles :
Et tes pareils, pour vaincre en ces nobles hasards,
N'ont pas toujours besoin d'y porter leurs regards.
C'est de ton cabinet qu'il faut que tu contemples
Quel fruit tes ennemis tirent de tes exemples,
Et par quel long tissu d'illustres actions
Ils sauront profiter de tes instructions.
Passez, héros, passez, venez, courir nos plaines,

Egalez en six mois l'effet de six semaines ;
Vous seriez assez forts pour en venir à bout,
Si vous ne trouviez pas notre grand roi par-tout.
Par-tout vous trouverez son ame, et son ouvrage,
Des chefs faits de sa main, formés sur son courage,
Pleins de sa haute idée, intrépides, vaillans,
Jamais presque assaillis, toujours presque assaillans ;
Par-tout de vrais François, soldats dès leur enfance,
Attachés au devoir, prompts à l'obéissance ;
Par-tout enfin des cœurs qui savent aujourd'hui
Le faire par-tout craindre, et ne craindre que lui.
Sur le zèle, grand roi, de ces ames guerrières
Tu peux te reposer du soin de tes frontières,
Attendant que leur bras, vainqueur de tes Flamands,
Mêle un nouveau triomphe à tes délassemens.
Qu'il réduise à la paix la Hollande et l'Espagne,
Que par un coup de maître il ferme ta campagne
Et que l'aigle jaloux n'en puisse remporter
Que le sort des lions que tu viens de dompter.

AU ROI

SUR LA PAIX DE 1678.

Ce n'est pas assez, grand roi, que la victoire,
A te suivre en tous lieux mît sa plus haute gloire :
Il falloit, pour fermer ces grands événemens,
Que la paix se tînt prête à tes commandemens.
A peine parles-tu, que son obéissance
Convainc tout l'univers de ta toute-puissance,
Et le soumet si bien à tout ce qu'il te plaît,
Qu'au plus fort de l'orage un plein calme renaît.
Une ligue obstinée aux fureurs de la guerre,
Mutinoit contre toi jusques à l'Angleterre ;
Ces projets tout-à-coup se sont évanouis,
Et pour toute raison, ainsi le veut Louis ;
Ce n'est point une paix que l'impuissance arrache,
Et dont l'indignité sous de faux jours se cache :
Pour la donner à tous ne consulter que toi,
C'est la résoudre en maître, et l'imposer en roi ;
Et c'est comme un tribut que tes vaincus te rendent,
Si tôt que par pitié tes bontés le commandent.
Prodige ! ton seul ordre achève en un moment
Ce qu'en sept ans Nimégue a tenté vainement.
Ce que des députés la fameuse assemblée,
D'intérêts opposés trop souvent accablée ;
Ce que n'espéroit plus aucun médiateur,
Tu le fais par toi-même, et le fais de hauteur.

On l'admire avec joie, et loin de t'en dédire,
Tes plus fiers ennemis s'empressent d'y souscrire ;
Un zèle impatient de t'avoir pour soutien
Réduit leur politique à ne contester rien.
Ils ont vu tout possible à tes ardeurs guerrières ;
Et sûrs que ta justice y mettra des barrières,
Qu'elle se défendra de rien garder du leur ;
Ils la font seule arbitre entre eux et ta valeur.
Qu'il t'épargne de sang, Espagne ! il te veut rendre
Des villes qu'il faudroit tout un siècle à reprendre :
Il en est en Haynault, en Flandre, que son choix,
En t'imposant la paix, remettra sous tes lois :
Mais au commun repos s'il fait ce sacrifice,
En tous tes alliés il veut même justice,
Et qu'aux lois qu'il se fait leurs intérêts soumis
Ne laissent aucun lieu de plainte à ses amis.
O vous qu'il menaçoit, et qui vous teniez prêtes
A l'infaillible honneur d'être de ses conquêtes,
Places dignes de lui, Mons, Namur, plaignez-vous,
La paix vous ôte un maître à préférer à tous ;
Et Louis au vieux joug vous laisse condamnées,
Quand vous vous promettiez nos bonnes destinées.
Heureux au prix de vous, Ypres et Saint-Omer :
Ils ont eu comme vous de quoi les alarmer,
Ils ont vu comme vous leur campagne fumante
Faire passer chez eux la faim et l'épouvante ;
Mais pour cinq ou six jours que ces maux ont duré,
Ils ont mon roi pour maître, et tout est réparé.
Ainsi fait le bonheur de l'Egypte inondée,

Du Nil impétueux la fureur débordée;
Ainsi les mêmes flots qu'elle fait regorger,
Enrichissent les champs qu'il vient de ravager.
Consolez-vous pourtant, places qu'il abandonne,
Qu'il semble dédaigner d'unir à sa couronne,
Charles, dont vous aurez à recevoir les lois,
Voudra d'un si grand maître apprendre l'art des rois;
Et vous verrez l'effort de sa plus noble étude
S'attacher à le suivre avec exactitude.
Magnanime Dauphin, n'en soyez point jaloux,
Si jamais on le voit s'élever jusqu'à vous.
Il pourra faire un jour ce que déjà vous faites,
Etre un jour en vertus ce que déjà vous êtes:
Mais exprimer au vif ce grand roi tout entier,
C'est ce qu'on ne verra qu'en son digne héritier:
Le privilége est grand, et vous serez l'unique
A qui du juste ciel le choix le communique.
J'allois vous oublier, Bataves généreux,
Vous, qui sans liberté ne sauriez vivre heureux,
Et que l'illustre horreur d'un avenir funeste
A fait de l'alliance ébranler tout le reste.
En ce grand coup d'état si long-tems balancé,
Si tout ce reste suit, vous avez commencé,
Et Louis qui jamais n'en perdra la mémoire,
Se promet de vous rendre à toute votre gloire,
De rétablir chez vous l'entière liberté,
Mais ferme, mais durable à la postérité;
Et telle qu'en dépit de leurs destins sévères,
Vos aïeux opprimés l'acquirent à vos pères.

M'en désavoûras-tu, grand roi, si je le dis?
Me pardonneras-tu, si par là je finis?
Mille autres te diront, que pour ce bien suprême,
Vainqueur de toutes parts, tu t'es vaincu toi-même;
Ils diront à l'envi, les bonheurs que la paix
Va faire à gros ruisseaux pleuvoir sur tes sujets:
Ils diront les vertus que vont faire renaître,
L'observance des lois, et l'exemple du maître;
Le rétablissement du commerce en tous lieux,
L'abondance par-tout répandue à nos yeux,
Le nouveau siècle d'or qu'assure ton empire,
Et le diront bien mieux que je ne le puis dire.
Moi, pour qui ce beau siècle est arrivé si tard,
Que je n'y dois prétendre, ou point, ou peu de part;
Moi, qui ne le puis voir qu'avec un œil d'envie,
Quand il faut que je songe à sortir de la vie;
Je n'ose en ébaucher le merveilleux portrait,
De crainte d'en sortir avec trop de regret.

A MONSEIGNEUR,

SUR SON MARIAGE.

PRINCE, l'appui des lys, et l'amour de la France,
Toi, dont au berceau même elle admira l'enfance,
Et pour qui tous nos vœux s'efforçoient d'obtenir
Du souverain des rois un si bel avenir.
Aujourd'hui qu'elle voit tes vertus éclatantes
Répondre à nos souhaits, et passer nos attentes,
Quel supplice pour moi que l'âge a tout usé,
De n'avoir à t'offrir qu'un esprit épuisé!
D'autres y suppléront, et tout notre Parnasse
Va s'animer pour toi de ce que j'eus d'audace,
Quand sur les bords du Rhin, plein de sang et d'effroi,
Je fis suivre à mes vers notre invincible roi.
Ce cours impétueux de rapides conquêtes,
Qui jeta sous ses lois tant de murs et de têtes,
Sembloit nous envier dès-lors le doux loisir
D'écrire le succès qu'il lui plaisoit choisir :
Je m'en plaignis dès-lors, et quoique leur histoire
A qui les écriroit, dût promettre de gloire,
Je pardonnai sans peine au déclin de mes ans,
Qui ne m'en laissoient plus la force, ni le tems;
J'eus même quelque joie à voir leur impuissance
D'un devoir si pressant m'assurer la dispense,
Et sans plus attenter aux miracles divers
Qui portent son grand nom au bout de l'univers,

J'espérai dignement terminer ma carrière,
Si j'en pouvois tracer quelque ébauche grossière,
Qui servit d'un modèle à la postérité
De valeur, de prudence et d'intrépidité:
Mais comme je tremblois de n'y pouvoir suffire,
Il se lassa de vaincre, et je cessai d'écrire;
Et ma plume attachée à suivre ses hauts faits,
Ainsi que ce héros, acheva par la paix.

La paix, ce grand chef-d'œuvre où sa bonté suprême,
Pour triomphe dernier, triompha de lui-même,
Il la fit, mais en maître; il en dicta les lois,
Il rendit, il garda des places à son choix.
Toujours grand, toujours juste, et parmi les alarmes
Que répandoit par-tout le bonheur de ses armes,
Loin de se prévaloir de leurs brillans succès,
De cette bonté seule il en crut tout l'excès;
Et l'éclat surprenant d'un vainqueur si modeste
De mon feu presque éteint consuma l'heureux reste.

Ne t'offense donc point si je t'offre aujourd'hui
Un génie épuisé, mais épuisé pour lui!
Tu dois y prendre part. Son trône, sa couronne,
Cet amas de lauriers qui par-tout l'environne,
Tant de peuples réduits à rentrer sous sa loi,
Sont autant de dépôts qu'il conserve pour toi;
Et mes vers à ses pas enchaînant la victoire
Préparoient pour ta tête un rayon de sa gloire.

Quelle gloire pour toi d'être choisi des cieux
Pour digne successeur de tous nos demi-dieux!
Quelle faveur du ciel, de l'être à double titre

D'un roi que tant d'état ont pris pour seul arbitre,
Et d'avoir des vertus prêtes à soutenir
Celles qui le font craindre, et qui le font bénir !
C'est de tes jeunes ans ce que ta France espère
Quand elle admire en toi l'image d'un tel père.
N'aspire pas pourtant à ses travaux guerriers :
Où trouveras-tu, prince, à cueillir des lauriers,
Des peuples à dompter, et des murs à détruire ?
Vois-tu des ennemis en état de te nuire ?
Son bras ou sa valeur les a tous désarmés ;
S'ils ont tremblé sous l'un, l'autre les a charmés.
Quelques lieux qu'il te plaise honorer de ta vue,
Un respect amoureux y prévient ta venue ;
Tous les murs sont ouverts, tous les cœurs sont soumis.
Et de tous ses vaincus il t'a fait des amis.
A nos vœux les plus doux si tu veux satisfaire,
Vois moins ce qu'il a fait que ce qu'il aime à faire ;
La paix a ses vertus, et tu dois y régler
Cette ardeur de lui plaire et de lui ressembler.
Vois quelle est sa justice, et quelle vigilance
Par son ordre en ces lieux ramene l'abondance,
Rétablit le commmerce, et quels heureux projets
Des charges de l'état soulagent ses sujets ;
Par quelle inexorable et propice tendresse
Il sauve des duels le sang de sa noblesse ;
Comme il punit le crime, et par quelle terreur
Dans les cœurs les plus durs il en verse l'horreur.
Par-tout de ses vertus tu verras quelque marque,
Quelque exemple par-tout à faire un vrai monarque.

Mais sais-tu quel salaire il s'en promet de toi ?
Une postérité digne d'un si grand roi,
Qui fasse aimer ses lois chez la race future,
Et les donne pour règle à toute la nature.
C'est sur ce digne espoir de sa tendre amitié
Qu'il t'a choisi lui-même une illustre moitié.
Ses ancêtres ont su de plus d'une manière
Unir le sang de France à celui de Bavière ;
Et l'heureuse beauté qui t'attend pour mari,
Descend ainsi que toi de notre grand Henri :
Vous en tirez tous deux votre auguste origine ;
L'un par Louis-le-Juste, et l'autre par Christine,
En degré tout pareil. Ses aïeux paternels
Firent avec les tiens ligue pour nos autels,
Joignirent leurs drapeaux contre la fière insulte
Que Luther et sa secte osoient faire au vrai culte ;
Et Prague du dernier vit les fameux exploits
De Rome dans ses murs faire accepter les lois.
Ils ont assez donné de Césars à l'empire
Pour en donner encor, s'il en falloit élire ;
Et notre grand monarque est assez redouté
Pour faire encor voler l'aigle de leur côté.
Quel besoin toutefois de vanter leur noblesse
Pour assurer ton cœur à la jeune princesse,
Comme si ses vertus et l'éclat de ses yeux
A son mérite seul ne l'assuroient pas mieux ?
La grandeur de son ame et son esprit sublime
S'élèvent au dessus de la plus haute estime ;
Son accueil, ses bontés ont de quoi tout charmer,

Et tu n'auras enfin qu'à la voir pour l'aimer.
Vois bénir en tous lieux l'hymen qui te l'amène
Des rives du Danube aux rives de la Seine ;
Vois-le suivi par-tout des Graces et des Jeux,
Vois la France à l'envi lui porter tous ses vœux.
Je t'en peindrois ici la pompeuse alégresse,
Mais pour s'y hasarder il faut de la jeunesse :
De quel front oserois-je avec mes cheveux gris,
Ranger autour de toi les Amours et les Ris ?
Ce sont de petits dieux enjoués, mais timides ;
Qui s'épouvanteroient dès qu'ils verroient mes rides ;
Et ne me point mêler à leur galant aspect,
C'est te marquer mon zèle avec plus de respect.

MÉLANGES POÉTIQUES.

A MONSIEUR D. L. T.

Enfin échappé du danger
Où mon sort me voulut plonger,
L'expérience indubitable
Me fait tenir pour véritable
Que l'on commence d'être heureux
Quand on cesse d'être amoureux.
Lorsque notre ame s'est purgée
De cette sottise enragée,
Dont le fantasque mouvement
Bricole notre entendement:
Crois-moi, qu'un homme de ta sorte,
Libre des soucis qu'elle apporte,
Ne voit plus loger avec lui
Le soin, le chagrin, ni l'ennui.
Pour moi, qui dans un long servage
A mes dépens me suis fait sage,
Je ne veux point d'autres motifs,
Pour te servir de lénitifs,
Et ne sais point d'autre remède
A la douleur qui te possède,
Qu'écrivant la félicité
Qu'on goûte dans la liberté,
Te faire une si bonne envie
Des douceurs d'une telle vie,

Qu'enfin tu puisses à ton tour
Envoyer au diable l'amour.
Je meure, ami, c'est un grand charme
D'être *insusceptible* d'alarme,
De n'espérer, ni craindre rien,
De se plaire en tout entretien,
D'être maître de ses pensées
Sans les avoir toujours dressées
Vers une beauté qui souvent
Nous estime moins que du vent,
Et pense qu'il n'est point d'hommage
Que l'on ne doive à son visage.
Tu t'en peux bien fier à moi,
J'ai passé par là comme toi;
J'ai fait autrefois de la bête,
J'avois des Philis à la tête,
J'épiois les occasions,
J'épiloguois mes passions,
Je paraphrasois un visage,
Je me mettois à tout usage,
Debout, tête nue, à genoux,
Triste, gaillard, rêveur, jaloux,
Je courois, je faisois la grue
Tout un jour au bout d'une rue:
Soleils, flambeaux, attraits, appas,
Pleurs, désespoirs, tourmens, trépas,
Tout ce petit meuble de bouche
Dont un amoureux s'escarmouche,
Je savois bien m'en escrimer:

Par là je m'appris à rimer,
Par là je fis, sans autre chose,
Un sot en vers, d'un sot en prose;
Et Dieu sait alors si les feux,
Les flammes, les soupirs, les vœux,
Et tout ce menu badinage
Servoit de rime et de remplage.
Mais à la fin, hors de mes fers,
Après beaucoup de maux soufferts,
Ce qu'à présent je te conseille,
C'est de pratiquer la pareille,
Et de montrer à ce bel œil,
Qui n'a pour toi que de l'orgueil,
Qu'un cœur si généreux et brave,
N'est pas né pour vivre en esclave.
Puis, quand nous nous verrons un jour
Sans soin tous deux, et sans amour,
Nous ferons de notre martyre
A communs frais une satyre;
Nous *incaguerons* les beautés,
Nous rirons de leurs cruautés;
A couvert de leurs artifices,
Nous pasquinerons leurs malices;
Impénétrables à leurs traits,
Nous ferons nargue à leurs attraits;
Et toute tristesse bannie,
Sur une table bien garnie,
Entre les verres et les pots,
Nous dirons le mot à propos.

On nous *orra* conter merveilles,
En préconisant les bouteilles :
Nous rimerons au cabaret
En faveur du blanc et clairet,
Où, quand nous aurons fait ripaille,
Notre main contre la muraille,
Avec un morceau de charbon,
Paranymphera le jambon.
Ami, c'est ainsi qu'il faut vivre,
C'est le chemin qu'il nous faut suivre,
Pour goûter de notre printems
Les véritables passe-tems.
Prens donc, comme moi, pour devise,
Que l'amour n'est qu'une sottise.

ODE

SUR UN PROMPT AMOUR.

O Dieux ! qu'elle sait bien surprendre!
Mon cœur, adore ta prison,
Et n'écoute plus la raison
Qui fait mine de te défendre :
Accepte une si douce loi ;
Voir Amynte, et rester à soi,
Sont des choses incompatibles;
Devant une telle beauté,
C'est à faire à des insensibles
De conserver leur liberté.

Ses yeux, d'un pouvoir plus suprême
Que n'est l'autorité des rois,
Interdisant à notre choix
De disposer plus de nous-même ;
Ravi que j'en fus à l'abord,
Je ne peux faire aucun effort
A me retenir en balance;
Et je sentis un changement
Par une douce violence,
Que j'eusse fait par jugement.

Regards brillans, clartés divines,
Qui m'avez tellement surpris;

OEillades, qui sur les esprits
Exercez si bien vos rapines;
Tyrans secrets, auteurs puissans
D'un esclave où je consens,
Chers ennemis de ma franchise,
Beaux yeux, mes aimables vainqueurs,
Dites-moi qui vous autorise
A dérober ainsi les cœurs?

Que ce larcin m'est favorable!
Que j'ai sujet d'appréhender,
La conjurant de le garder,
Qu'elle me soit inexorable!
Amour, si jamais ses dédains
La portent à ce que je crains,
Fais qu'elle se puisse méprendre,
Et qu'aveuglée, au lieu du mien
Qu'elle aura dessein de me rendre,
Amynte me donne le sien.

VERS

Mis au dessous des estampes qui représentent les glorieuses actions de LOUIS XIII.

I.

La reddition de Caën.

LE château révolté donne à Caën mille alarmes,
Mais si tôt que Louis y fait briller ses armes,
Sa présence reprend le cœur de ses guerriers;
Et leur révolte ainsi ne semble être conçue
Que par l'ambition de jouir de sa vue,
Et de le couronner de ses premiers lauriers.

II.

La déroute du Pont de Cé.

Que sert de disputer le passage de Loire?
Le sang sur la discorde emporte la victoire,
Notre mauvais destin cède à son doux effort;
Et les canons quittant leurs usages farouches,
Ne servent plus ici que d'éclatantes bouches
Pour rendre grace au ciel de cet heureux accord.

III.

La réduction du Béarn.

Sa valeur en ce lieu n'a point cherché sa gloire;
Il prend l'honneur du ciel pour but de sa victoire,

Et la religion combat l'impiété.
Il tient dessous ses pieds l'hérésie étouffée ;
Les temples sont ses forts, et son plus beau trophée
Est un présent qu'il fait à la divinité.

IV.

La reddition de Saumur.

En vain contre le roi vous opposez vos armes ;
Sa majesté brillante avec de si doux charmes,
Peut mettre en un moment vos desseins à l'envers.
Ne vous enquérez pas si ses troupes sont fortes ;
Encore que vos cœurs ne lui soient pas ouverts,
D'un seul trait de ses yeux il ouvrira vos portes.

V.

La prise de Saint-Jean d'Angely.

Soubise, ouvre les yeux; ce foudre que tu crains
N'est plus entre ses mains,
Sa clémence l'arrache à sa juste colère ;
Et de quoi que ton crime ose l'entretenir,
Tes soupirs ont trouvé le secret de lui plaire ;
Et quand il voit tes pleurs, il oublie à punir.

VI.

L'entrée dans les villes rebelles de Guyenne.

Tel entrant ce grand roi dans ses villes rebelles,
De ces cœurs révoltés fait des sujets fidelles;

Un profond repentir désarme ses rigueurs :
Et quoique le soldat soupire après la proie,
Il l'appaise, il l'arrête, et se montre avec joie,
Et père des vaincus, et maître des vainqueurs.

VII.

La punition des villes rebelles.

Enfin aux châtimens il se laisse forcer ;
Qui pardonne aisément, invite à l'offenser,
Et le trop de bonté jette une amorce au crime.
Une juste rigueur doit régner à son tour ;
Et qui veut affermir un trône légitime,
Doit semer la terreur aussi-bien que l'amour.

VIII.

Défaite dans l'île de Rhé.

Va, fier tyran des mers, mon prince te l'ordonne,
Prends toi-même le soin de conduire Bellone
Au secours du parti qu'elle veut épouser.
Calme les flots mutins, dissipe les tempêtes ;
Obéis, et par là fais voir que tu t'apprêtes
Au joug que dans un an il te doit imposer.

IX.

La digue de la Rochelle.

Vois Éole et Neptune à l'envi faire hommage
A ce prodigieux ouvrage,

Rochelle ; et crains enfin le plus puissant des rois.
Ta fureur est bien sans seconde,
De t'obstiner encore à rejeter des lois
Que reçoivent le vent et l'onde.

X.

La grace faite à la Rochelle.

Ici l'audace impie en son trône parut,
Ici sur l'arrogance à soi-même funeste,
Un excès de valeur brisa ce qu'elle fut,
Un excès de clémence en sauva ce qui reste.

XI.

Le pas de Suze forcé.

L'orgueil de tant de forts sous mon roi s'humilie,
Suze ouvre enfin la porte au bonheur d'Italie,
Dont elle voit qu'il tient les intérêts si chers :
Et pleine de l'exemple affreux de la Rochelle,
Ouvrons à ce grand prince, ouvrons-lui tôt, dit-elle,
Qui dompte l'Océan, ne craint pas nos rochers.

XII.

Paix de Cazal.

Lorsque Mars se prépare à tout couvrir de morts,
Un illustre Romain étouffe ses discords,
En dépit des fureurs en deux camps allumées.
En ce moment à craindre il remplit nos souhaits ;

Et se montrant tout seul plus fort que deux armées,
Dans le champ de bataille il fait naître la paix.

XIII.

La protection de Mantoue.

Lorsqu'aux pieds de mon roi tu mets ton jeune prince,
Manto, tu ne vois point soupirer ta province,
Dans l'attente d'un bien qu'on espère, et qui fuit;
Et de sa main à peine a-t-il tari les larmes,
Que sa France en la tienne aussitôt met ses armes,
Que la gloire couronne, et la victoire suit.

XIV.

La paix d'Alet.

Que ce fut un spectacle, Alet, doux à tes yeux,
Quand tu vis à ses pieds ces peuples factieux
Trouver plus de bonté qu'ils n'avoient eu d'audace!
Apprenez de mon prince, ô monarques vainqueurs,
Que c'est peu fait à vous de reprendre une place,
Si vous ne trouvez l'art de regagner les cœurs.

XV.

Paix accordée aux chefs des rebelles.

La paix voit ce pardon d'un œil indifférent,
Et ne veut rien devoir au parti qui se rend,
Déjà par la victoire assez bien établie :
Et la noble fierté qui l'oblige à punir,

Ne dissimule ici le crime qu'on oublie,
Que pour ne perdre pas la gloire d'obéir.

XVI.

La prise de Nanci.

Troye, auprès de ses murs l'espace de dix ans,
Vit contre elle les dieux et les Grecs combattans,
Et s'arma sans trembler contre la destinée.
Grand roi, l'on avoûra que l'éclat de tes yeux
T'a fait plus remporter d'honneur cette journée,
Que la fable en dix ans n'en fit avoir aux dieux.

XVII.

La reprise de Corbie.

Prends Corbie, Espagnol, prends-la, que nous importe?
Tu la rends à mon roi plus puissante et plus forte,
Avant qu'il en ait pu concevoir quelque ennui.
Ton bonheur sert au sien, et ta gloire à sa gloire;
Et s'il t'a par pitié permis une victoire,
Ta victoire elle-même a travaillé pour lui.

XVIII.

La prise de Hesdin.

A peine de Hesdin les murs sont renversés,
Que sur l'affreux débris des bastions forcés
Tu reçois le bâton de la main de ton maître;

Généreux maréchal, 1) c'est de quoi nous ravir,
De le voir aussi prompt à te bien reconnoître,
Que sa haute valeur fut prompte à le servir.

XIX.

La protection du Portugal et de la Catalogne.

Que le ciel vous fut doux, lorsque dans votre effroi,
Il vous sollicita de courir à mon roi
Pour voir entre vos mains la liberté renaître!
Le succès à l'instant suivit votre désir.
Peuples qui recherchez, ou protecteur, ou maître,
Par cet heureux exemple apprenez à choisir.

XX.

La prise de Perpignan.

Illustre boulevart des frontières d'Espagne,
Perpignan, sa plus belle et dernière campagne,
Tout mourant contre toi nous le voyons s'armer; 2)
Tout mourant il te force, et fait dire à l'envie
Qu'un si grand conquérant n'eût jamais pu fermer
Par un plus digne exploit une si belle vie.

1) Le maréchal de la Meilleraye.

2) Louis XIII, qui mourut dans ce tems-là.

SONNET.

Je vous estime, Iris, et crois pouvoir sans crime
Permettre à mon respect un aveu si charmant :
Il est vrai qu'à chaque moment
Je songe que je vous estime.

Cette agréable idée, où ma raison s'abîme,
Tyrannise mes sens jusqu'à l'accablement ;
Mais pour vouloir fuir ce tourment,
La cause en est trop légitime.

Aussi quelque désordre où mon cœur soit plongé,
Bien loin de faire effort à l'en voir dégagé,
Entretenir sa peine est toute mon étude.

J'en aime le chagrin, le trouble m'en est doux,
Hélas, que ne m'estimez-vous
Avec la même inquiétude !

SONNET.

D'un accueil si flatteur, et qui veut que j'espère,
Vous payez ma visite alors que je vous vois,
Que souvent à l'erreur j'abandonne ma foi,
Et crois seul avoir droit d'aspirer à vous plaire.

Mais si j'y trouve alors de quoi me satisfaire,
Ces charmes attirans, ces doux je ne sais quoi
Sont des biens pour tout autre, aussi-bien que pour moi;
Et c'est dont un beau feu ne se contente guère.

D'une ardeur réciproque il veut d'autres témoins:
Un mutuel échange, et de vœux, et de soins,
Un transport de tendresse à nul autre semblable.

C'est là ce qui remplit un cœur fort amoureux;
Le mien le sent pour vous, le vôtre en est capable,
Hélas! si vous vouliez, que je serois heureux!

SONNET.

Usez moins avec moi du droit de tout charmer;
Vous me perdrez bientôt, si vous n'y prenez garde.
J'aime bien à vous voir, quoi qu'enfin j'y hasarde;
Mais je n'aime pas bien qu'on me force d'aimer.

Cependant mon repos a de quoi s'alarmer;
Je sens je ne sais quoi dès que je vous regarde,
Je souffre avec chagrin tout ce qui m'en retarde,
Et c'est déjà sans doute un peu plus qu'estimer.

Ne vous y trompez pas, l'honneur de ma défaite
N'assure point d'esclave à la main qui l'a faite,
Je sais l'art d'échapper aux charmes les plus forts;

Et quand ils m'ont réduit à ne plus me défendre,
Savez-vous, belle Iris, ce que je fais alors?
Je m'en fuis de peur de me rendre.

STANCES.

MARQUISE, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guères mieux.

Le tems aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses,
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits;
On m'a vu ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatans,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du tems.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourroient sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux;
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME DOUZIEME.

ARIANE, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, DE THOMAS CORNEILLE.

Préface du Commentateur, Pag. 3.
Acteurs, 6.

SURÉNA, GÉNÉRAL DES PARTHES, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, DE P. CORNEILLE.

Préface du Commentateur, 115.
Avertissement de P. Corneille, 121.
Acteurs, 122.

LE COMTE D'ESSEX, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, DE THOMAS CORNEILLE.

Préface du Commentateur, 211.
Préface de Corneille, 218.
Acteurs, 220.
Discours de P. Corneille, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise, 323.

OEUVRES DIVERSES DE P. CORNEILLE.

Les victoires du roi sur les états de Hollande, en l'année 1672, 331.
Sonnet sur la prise de Mastricht, 347.

Au roi, sur son départ pour l'armée en 1676, Pag. 348.
Vers présentés au roi sur sa campagne de 1676, 351.
Au roi, sur Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, OEdipe, Rodogune, qu'il a fait représenter de suite devant lui á Versailles, en octobre 1676, 354.
Placet au roi, 356.
Sur les victoires du roi en l'année 1677, 357.
Au roi, sur la paix de 1678, 360.
A monseigneur, sur son mariage, 364.
Mélanges poétiques à monsieur D. L. T. 369.
Ode sur un prompt amour, 373.
Vers mis au dessous des estampes qui représentent les glorieuses actions de Louis XIII. 375.
Sonnets, 382.
Stances. 385.

Fin de la table du tome douzième et dernier.

12 vol 112